KIOSQUE.FR

LiRE:

EXTRAIT EXCLUSIF :

LA NOUVELLE TRADUCTION DU *SEIGNEUR DES ANNEAUX*

LE PHÉNOMÈNE

JAMES SALTER

Le succès imprévu de la rentrée
ENTRETIEN
+ DOSSIER

ROMANS ÉTRANGERS

CQFD : Ceux Qu'il Faut Découvrir

EXPRESS ROULARTA

M 01974 - 429 - F: 6,50 € - RD

3,4,5 octobre 2014

3èmes Journées Européennes des Lettres et Manuscrits

HÔTEL SALOMON DE ROTHSCHILD

11, rue Berryer - 75008 PARIS - **ENTRÉE LIBRE**

« Le temps »

débats / lectures / concert / dédicaces / exposition

AVEC LA PARTICIPATION DE

VALÉRY **GISCARD D'ESTAING** / FRANZ-OLIVIER **GIESBERT** / ALAIN **FINKIELKRAUT** / ETIENNE **DE MONTÉTY**
JEAN-FRANÇOIS **KAHN** / LÉA **SALAMÉ** / CHARLES **BERLING** / FRANÇOIS **DE CLOSETS** / CHRISTOPHE **ONO-DIT-BIOT**
FRÉDÉRIC **TADDEÏ** / ELISABETH **LÉVY** / DANIEL **MESGUICH** / ISABELLE **ETIENNE** / VLADIMIR **FÉDOROVSKI**
ROLAND **SICARD** / CHRISTOPHE **GALFARD** / PASCAL **PICQ** / ETIENNE **KLEIN** / LAURENT **SEKSIK** / CLÉMENTINE **CÉLARIÉ**
TAHAR **BEN JELLOUN** / PATRICE **ROMEDENNE** / MAURO **MAUR** / FRANÇOISE **DE CLOSSEY** / MARC **FERRO** / MARC **RIGLET**
JACQUES **RAVENNE** / ARNAUD **DELALANDE** / JEAN-PIERRE **BOURS** / PATRICE **ZEHR** / GONZAGUE **SAINT BRIS**
JEAN-PIERRE **GUÉNO** / MIREILLE **CALMEL** / MICHEL **FIELD** / NICOLE **CALFAN** / JEAN-MICHEL **OLIVIER** / SIMONETTA **GREGGIO**
JEAN-NOËL **SCHIFANO** / NEDIM **GÜRSEL** / CHRISTOPHE **BOURSEILLER** / DAVID **FOENKINOS** / BRUCE **TOUSSAINT**
ELSA **ZYLBERSTEIN** / FRANÇOIS-GUILLAUME **LORRAIN** / ERIC-EMMANUEL **SCHMITT**

Renseignements : **Tél. : 01 56 88 60 10** • **Métro : George V ou Ternes** • **www.journeesdeslettresetmanuscrits.fr**

ARISTOPHIL - 09 / 2014

INSTITUT DES LETTRES ET MANUSCRITS
ARISTOPHIL LETTRES & MANUSCRITS
.mlm. MUSÉE DES LETTRES ET MANUSCRITS
Plume
Le Point
LiRE:
MGEN
france culture

KIOSQUE.FR

N° 429 OCTOBRE 2014

LiRE:

L'édito
par François Busnel 5

COURRIER DES LECTEURS 6

CITATIONS 8

MAGAZINE 10
Tendance : Les atlas, Charlot écrivain, L'île déserte, Le témoin du mois, Théâtre Le coup de cœur des libraires, L'Observatoire de la gastronomie, De l'écrit à l'écran, Page audio, Le programme de *La Grande Librairie*, Qu'avez-vous lu ? Hommage à Jean Favier, Les Salons du livre du Mans et de Mouans-Sartoux L'agenda, Le palmarès des meilleures ventes

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN **Gunnar Staalesen** 26

POCHES 29

ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

ROMANS FRANÇAIS Olivier Rolin 68
Annie Ernaux, Simonetta Greggio, Isabelle Desesquelles, Gauz, Sophie Divry Christophe Donner, Nathalie Bauer, Robert Alexis

LES DÉBATS DE LIRE 82
Entretien croisé entre Ruwen Ogien et Eric-Emmanuel Schmitt : Faut-il repenser l'amour ?

PHILO *Les Transclasses ou la non-reproduction* par Chantal Jaquet 85
L'Economie morale des sciences modernes par Lorraine Daston

PSY *Une si jolie petite fille* par Gitta Sereny 86

HISTOIRE *Un portrait de Jean-Sébastien Bach* 87
par John Eliot Gardiner, *Pourquoi je ne suis pas chrétien* par Kurt Flasch

SCIENCE *Les Neurones enchantés* par Pierre Boulez 88
Jean-Pierre Changeux, Philippe Manoury, *Plaidoyer pour la forêt tropicale* par Francis Hallé

ART *Marcel Duchamp. Entretiens avec Pierre Cabanne* 89
La collection du Musée Picasso à Paris

BD 94

JEUNESSE 95

ÉCRIVAINS DU BAC Jean Racine 98

JEUX 103

la CHRONIQUE DE

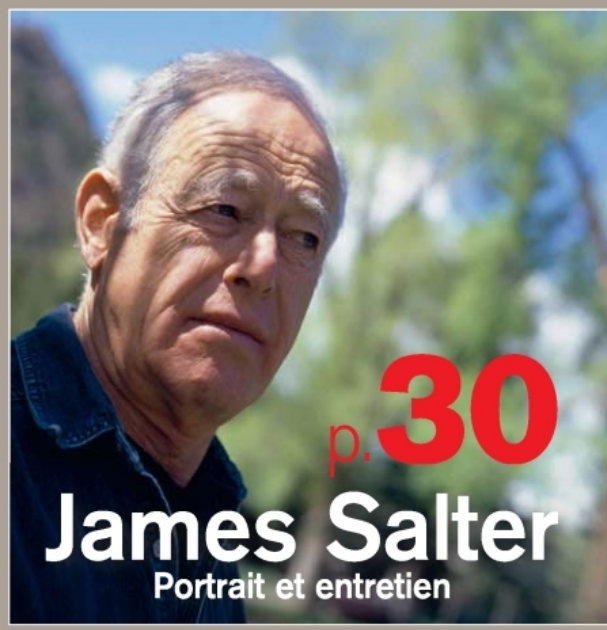
TRISTAN SAVIN *L'esprit des lieux* 24
PHILIPPE ALEXANDRE *La politique en volume* 96
GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 104

ABONNEMENTS : Lire-service abonnements - 4, route de Mouchy, 60438 Noailles Cedex . Tél. : 01 70 37 31 54.
« Ce numéro comporte un encart Télérama déposé sur la couverture sur une diffusion abonnés France, un encart salon du Mans sur les abonnés de la région Ile de France, des départements 35, 37, 49, 53, 61, 72 et un encart Festival du livre Mouans-Sartoux sur les abonnés de la région PACA. »

Couverture : Gunter Glücklich/Laif/REA

EN COUVERTURE

RENTRÉE ÉTRANGÈRE



p.30

James Salter
Portrait et entretien

p.42

ROMANS ÉTRANGERS

Philipp Meyer, Tim Gautreaux, Leonardo Padura, Taiye Selasi, Siri Hustvedt, Haruki Murakami, Juan Gabriel Vásquez, Steve Tesich, John Banville, Robert Goolrick, Claire Messud, Craig Davidson, Wally Lamb, Yôko Ogawa, Sebastian Barry, Silvia Avallone, Karel Schoeman, Mohsin Hamid, Nell Leyshon, Arnon Grunberg, Gonçalo M. Tavares, Benjamin Wood, Adelle Waldman, Nathan Filer, Nickolas Butler, Bilal Tanweer, Britta Böhler, Anthony Marra

EXTRAITS p.60

J.R.R. TOLKIEN AVANT-PREMIÈRE
La Fraternité de l'Anneau 60

KEN FOLLETT AVANT-PREMIÈRE
Aux portes de l'éternité 64

PATRICK MODIANO AVANT-PREMIÈRE
Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier 74

PHILIPPE DJIAN AVANT-PREMIÈRE
Chéri-Chéri 78

BORIS CYRULNIK
Les Ames blessées 90

Avec plus d'1 million de Sociétaires, on peut déplacer des montagnes

Quand une banque tire sa force de l'esprit coopératif, elle s'appuie sur des valeurs de solidarité, d'écoute et de confiance. Créée par des enseignants, la CASDEN s'engage ainsi auprès de plus d'un million de Sociétaires à réinvestir leur épargne dans le financement des projets de chacun.

Rejoignez-nous sur **casden.fr** ou contactez-nous au **0826 824 400***

*Accueil téléphonique ouvert de 8h30 à 18h30 du lundi au vendredi (0,15€ TTC/min en France métropolitaine)

BANQUE POPULAIRE

L'offre CASDEN est disponible en Délégations Départementales et également dans le Réseau Banque Populaire.

casden BANQUE POPULAIRE

CASDEN Banque Populaire - Société Anonyme Coopérative de Banque Populaire à capital variable. Siège social : 91 Cours des Roches - 77186 Noisiel. Siret n° 784 275 778 00842 - RCS Meaux. Immatriculation ORIAS n° 07 027 138
BPCE - Société anonyme à directoire et conseil de surveillance au capital de 155 742 320 €. Siège social : 50 avenue Pierre Mendès France - 75201 Paris Cedex 13. RCS PARIS n° 493 455 042. Immatriculation ORIAS n° 08 045 100.
BROCA & WERNICKE - Illustration : Killoffer.

CASDEN, la banque coopérative de l'éducation, de la recherche et de la culture

KIOSQUE.FR

L'édito

DE FRANÇOIS BUSNEL

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE offre décidément bien des surprises ! Et des belles… En librairie depuis la fin du mois d'août, *Et rien d'autre*, le magnifique roman de James Salter, est en passe de devenir « le » phénomène de la rentrée. En quelques semaines, il s'est hissé à la deuxième place de la liste des meilleures ventes de *L'Express* (juste derrière l'inamovible Amélie Nothomb, habituée aux sommets de ce palmarès chaque mois de septembre depuis vingt ans). Du jamais-vu pour cet Américain très tranquille, auteur vénéré par les écrivains, conscient d'écrire pour les happy few, ces derniers vouant à son œuvre un culte fervent. *Et rien d'autre* est un livre profond, sombre et brillant à la fois, un diamant poli au fil des années par un romancier qui prend son temps (trente-cinq ans séparent la publication de ce petit chef-d'œuvre de son dernier roman, *L'Homme des hautes solitudes*). Surprise ? Oui, car jamais un livre de James Salter n'avait reçu un tel accueil de la part des libraires, des lecteurs, du public. Non, car tous ceux qui le lisent depuis longtemps savaient bien qu'un jour le talent de cet homme discret serait reconnu du grand public.

Comment l'ancien pilote de chasse qui traquait les Mig soviétiques dans le ciel de Corée est-il devenu le romancier délicat du temps qui passe ? C'est ce que nous vous racontons dans ce numéro. James Salter revient, dans un entretien au long cours réalisé chez lui, à Long Island, sur sa conception de l'écriture, sur le rôle de la mémoire et des souvenirs, sur son rapport à la lecture et au monde. A 89 ans, il est l'un des derniers géants de la littérature mondiale. L'un des quatre plus grands écrivains américains, si l'on se fie au *New York Times* qui écrivait à la sortie de son dernier roman que s'il existait un mont Rushmore des écrivains, cette muraille de roche dans laquelle ont été sculptés les visages des présidents américains, James Salter y aurait sa place. Et l'université d'Austin, au Texas, qui recense les manuscrits des plus grands, vient d'acquérir tous ses originaux. Quand on pense qu'il y a encore quelques années la presse américaine le traitait de pornographe…

Les « fabuleux destins » sont pour beaucoup dans le succès public d'un livre, de nos jours. On aime l'exceptionnel, dans un monde où la routine et les habitudes, le principe de précaution et les mesures de sécurité ont domestiqué l'aventure et le plaisir. C'est ainsi et ce n'est pas blâmable. Mais si la biographie permet d'éclairer une vie, elle est souvent impuissante à nous livrer les clés de l'œuvre. Elle jette des torches dans l'abîme, ce qui est déjà beaucoup. Reste à lire. Aborder l'œuvre de James Salter, c'est débarquer sur un rivage enchanté : celui de la beauté. Il y a dans *Un bonheur parfait* et *Une vie à brûler* quelques-unes des plus belles pages de la littérature contemporaine. *Et rien d'autre* vient rejoindre cette poignée de chefs-d'œuvre, composés à des années d'intervalle.

Il est presque impossible de dire à quelle forme de littérature se rapporte l'œuvre de Salter. Il est unique. Dans *Et rien d'autre*, le lecteur trouvera sans doute un parfum qui lui rappellera Fitzgerald et Proust. Mais il découvrira surtout une langue (merveilleusement rendue par les soins du traducteur, Marc Amfreville). Voici donc la vie amoureuse d'un homme, pendant plus d'un demi-siècle. Philip Bowman est un jeune idéaliste issu d'un milieu modeste. Il n'a pas vingt ans lorsqu'il est pris dans les rets de la Seconde Guerre mondiale. Vétéran à l'âge où d'autres commencent leurs études, il cherche une place dans le monde. S'installe à New York. Veut devenir journaliste. Sera rédacteur pour une maison d'édition. Pas si mal, somme toute… Il s'en contentera. Toute sa vie, il cherchera une maison, un foyer, l'amour. Rien de tout cela ne lui sera accordé, même s'il frôlera chacun de ses rêves avec Vivian, Enid, Christine… A qui la faute ? Aux souvenirs qu'il transporte avec lui ? James Salter raconte la quête d'un homme pour devenir lui-même et réussit l'exploit de dire tout ce qui est – *All That Is* : tout ce qu'il y a dans une vie, tout ce qu'il y a en ce bas monde et peut-être même tout ce qu'il y a à savoir. Le roman suit le mouvement général de la vie : les personnages entrent et sortent sans prévenir, les détails les plus infimes donnent lieu à une épopée descriptive qui marquera durablement le lecteur, abasourdi par ce que dégage cette histoire simple. *Et rien d'autre* est une bouleversante méditation sur la façon dont on ressent le choc du temps. C'est aussi un hommage poétique au New York d'après-guerre, aujourd'hui disparu.

James Salter porte à un point incandescent une forme de nostalgie qui ne cède rien à la promenade sentimentale dans le passé. Sans souvenirs, nous sommes incomplets, nous murmure-t-il à travers ces pages admirables. On vit quand on meurt et qu'on se souvient de vous.

KIOSQUE.FR

COURRIER DES LECTEURS

Des prix et des best-sellers

Bravo et merci pour votre dossier consacré à Emmanuel Carrère et à son livre *Le Royaume*, que j'ai dévoré. J'ai été surprise en revanche d'apprendre qu'il n'avait pas été retenu sur la liste du prix Goncourt cette année. Pourquoi cette absence, alors qu'il s'agit sans nul doute de l'un des meilleurs livres de l'année ?

Rose Manin, Toulouse (31)

La réponse de *Lire*

Nous ne sommes pas dans le secret des dieux, chère Rose – en l'occurrence celui des débats qui ont dû agiter chez Drouant les dix jurés du prix Goncourt. Mais sans même parler des qualités du livre, peut-être peut-on avancer une hypothèse : déjà lauréat du prix Femina en 1995 pour *La Classe de neige*, Emmanuel Carrère avait remporté le prix Renaudot il y a seulement trois ans pour *Limonov*. Or jamais un écrivain dans l'histoire n'a remporté ces trois grands prix. Et un seul a pu faire le doublé Renaudot-Goncourt : l'écrivain belge François Weyergans, avec treize ans d'intervalle entre ces deux prix. Fin connaisseur de l'histoire, Emmanuel Carrère savait sans doute qu'elle ne jouait pas pour lui. Et les lecteurs n'ont pas attendu les délibérations du jury pour plébisciter son livre.

Presse et qualité

Dans son article sur le livre de Caitlin Moran, Hubert Artus perpétue le mythe, ô combien fatigué, selon lequel le *Times* serait un quotidien sérieux. Or cela fait au moins vingt-cinq ans que le *Times* a perdu sa réputation de référence mondiale ainsi que tout son sérieux (Murdoch est passé par là), tout comme la plupart de la presse britannique sauf, de justesse, le *Guardian*. Vous avez de la chance, en France, d'avoir encore des journaux de qualité. Gardez-les précieusement, car l'empire Murdoch est partout !

Carmel MacIntyre, Montcléra (46)

Et les pays de l'Est ?

Fervente abonnée de votre magazine *Lire*, je m'étonne de l'absence d'articles concernant des auteurs d'origine slave, notamment de Serbie, du Monténégro ou de Macédoine. Je viens de finir *Le Pont sur la Drina* par Ivo Andric et je suis pressée de découvrir d'autres richesses de la littérature slave.

Vanessa Hallais

La réponse de *Lire*

Vous avez raison, chère Vanessa : la littérature des Balkans peine souvent à exister sur la scène éditoriale, que ce soit auprès de la presse ou des grands éditeurs. Et c'est fort dommage, tant ils sont nombreux à faire briller aujourd'hui l'étoile de la littérature slave, du Bosnien Velibor Colic au Slovène Drago Jancar, du Macédonien Luan Starova à la Croate Dubravka Ugresic. Lisez leurs ouvrages, vous serez conquise. Enfin, vous pourrez découvrir un autre regard sur cette région d'Europe dans notre chronique L'esprit des lieux de ce mois, qui revient sur le périple balkanique de l'écrivain voyageur Patrick Leigh Fermor.

Lire sur iPad ! Téléchargeable gratuitement dans l'Apple Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à un tarif préférentiel.

Anciens numéros Pour commander les hors-séries et les anciens numéros de *Lire*, vous pouvez vous connecter sur le site : www.lire.fr/anciens-numeros

Où adresser votre courrier ?

> par voie postale : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 9.

> par courrier électronique : redaction@lire.fr

> sur la page Facebook du magazine : www.facebook.com/Lire.Magazine

LiRE:

FONDÉ EN 1975 PAR BERNARD PIVOT ET JEAN-LOUIS SERVAN-SCHREIBER

Société éditrice : Groupe Express-Roularta SA de 47 150 040 euros

Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Tél. : 01 75 55 10 00
Télécopieur : 01 75 55 41 16
RCS 552 018 681 Paris

Conseil d'administration : Rik De Nolf (président), Francis Balle (vice-président), Jean-Antoine Bouchez, Xavier Bouckaert, Monique Canto-Sperber, Brigitte Gauthier-Darcet, Maxime de Jenlis, Emmanuel Paquette, Jan Staelens, baron Hugo Vandamme.
Président-directeur général : Rik De Nolf.
Directeurs généraux délégués : Corinne Pitavy, Christophe Barbier.
Directeurs généraux adjoints : Corinne Denis, Eric Matton
Directeur de la publication : Christophe Barbier

Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 75 55... suivi des numéros entre parenthèses.

Rédaction

Directeur de la rédaction François Busnel

Chef de rubrique Julien Bisson

Assistante de la rédaction Sabine Dard (44 42)

Chroniqueurs Philippe Alexandre, Gérard Oberlé, Tristan Savin

Ont collaboré à ce numéro Hubert Artus, Jean Blain, Catherine Capdeville, Jean-Pierre Colignon, Lucie Dietrich, Christine Ferniot, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Nathalie Kristy, Estelle Lenartowicz, Baptiste Liger, Françoise Monier, Jean Montenot, Pascal Ory, Guillaume Renouard, Nathalie Riché, Marc Riglet, Alain Rubens, Jérôme Serri, Laure-Anne Voisin.

Secrétaire générale de la rédaction Véronique Matrat (40 49)
Première rédactrice graphiste Marie-Laurence Brard (44 25)
Responsable du service photo Sophie Gibeau (44 41)
Révision Elisabeth Bonvarlet (44 37)

www.lire.fr Eric Mettout (emettout@lire.fr)

Le Camion des mots Marianne Hermann (44 09)
Coordination générale : Jean-François Drouard (JFD System : 01 42 61 10 71)
Rédacteur : David Elbaz
www.camiondesmots.com

Management

Directeur général adjoint pôle news culture Eric Matton
Directeur des ressources humaines Richard Karacian
Directeur délégué du pôle culture Tristan Thomas
Publicité commerciale Valérie Salomon, directrice commerciale
Directeur commercial pôle news culture Pierre-Etienne Musson
Publicité littéraire Orélie de Conty, directrice de la publicité (44 11)
Directeur technique et production Pascal Delépine
Fabrication Priscilla Sannié
Photogravure Roularta
Exécution Marie-Christine Tritschler
Gestion Yvane Perchat
Abonnements Bertrand de Saint Germain avec Vanessa Mogavero

Lire, service abonnements :
4, route de Mouchy
60438 NOAILLES CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54 abonnements@lire.fr

Ventes au numéro Sophie Guerouazel avec Aurélie Gendron **N° vert** : 08 00 42 32 22

IMPRESSION : ROULARTA PRINTING, MEIBOOMLAAN 33, 8800 ROESELARE (BELGIQUE)

Publication mensuelle éditée par GROUPE EXPRESS-ROULARTA. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Principal actionnaire : Roularta Media France. Président du conseil d'administration : Rik De Nolf. © GROUPE EXPRESS-ROULARTA N° Commission paritaire : 0614 K 85621. Dépôt légal : mois en cours. ISSN n° 0338-50-19. Second Class Postage paid at Long Island City N.Y. Diff. Presstalis.

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2013

Audience mesurée par AUDIPRESSE

“UN ENFANT SANS NOM,
UNE TERRE SANS PITIÉ…
UN DESTIN LUMINEUX.”

© Patrick BARD / SIGNATURES

Albin Michel

KIOSQUE.FR

Dico (mensuel) des citations

Chaque mois, *Lire* vous propose une sélection des citations les plus belles et les plus frappantes. Pour inviter à penser et à découvrir...

Vous savez la différence entre une souris et un rat ? C'est très simple. Si le rongeur est chez vous, même s'il est énorme et vorace, c'est une souris. En revanche, s'il se trouve chez moi, il aura beau être minuscule et tout timide, ce sera un rat."

ROBERT GOOLRICK, ***La Chute des princes,*** Anne Carrière, p. 111

« La mémoire est vraiment bizarre : elle nous permet de nous souvenir de ce qu'on n'a pas vécu. »

JUAN GABRIEL VÁSQUEZ, ***Les Réputations,*** Seuil, p. 24

« L'amour est un incendie de forêt que personne ne veut ni ne peut éteindre. »

ROBERT SEETHALER, ***Le Tabac Tresniek,*** Sabine Wespieser, p. 132

"Accepter sa propre bizarrerie pour en faire sa joie, n'est-ce pas ce qu'on devrait tous faire dans nos vies ?"

ÉRIC REINHARDT, ***L'Amour et les forêts,*** Gallimard, p. 17-18

« Les hommes ne savent pas qui nous sommes. Ils ne veulent pas savoir. »

LEÏLA SLIMANI, ***Dans le jardin de l'ogre,*** Gallimard, p.204

« Tomber amoureux, c'est avoir un nouveau problème à résoudre. »

FRÉDÉRIC BEIGBEDER, ***Oona & Salinger,*** Grasset, p. 105

« La pensée s'affaisse aussi bien que les chairs. Et l'esprit se grippe d'être repu. Il ne lui convient que d'être affamé. »

OLIVIER ADAM, ***Peine perdue,*** Flammarion, p. 154

« Transposons, scénarisons, n'ayons pas peur d'enfoncer le clou. »

EMMANUEL CARRÈRE, ***Le Royaume,*** P.O.L, p. 292

« Aimer, ce n'est pas connaître mais se brûler. »

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT, ***Le Poison d'amour,*** Albin Michel, p. 136

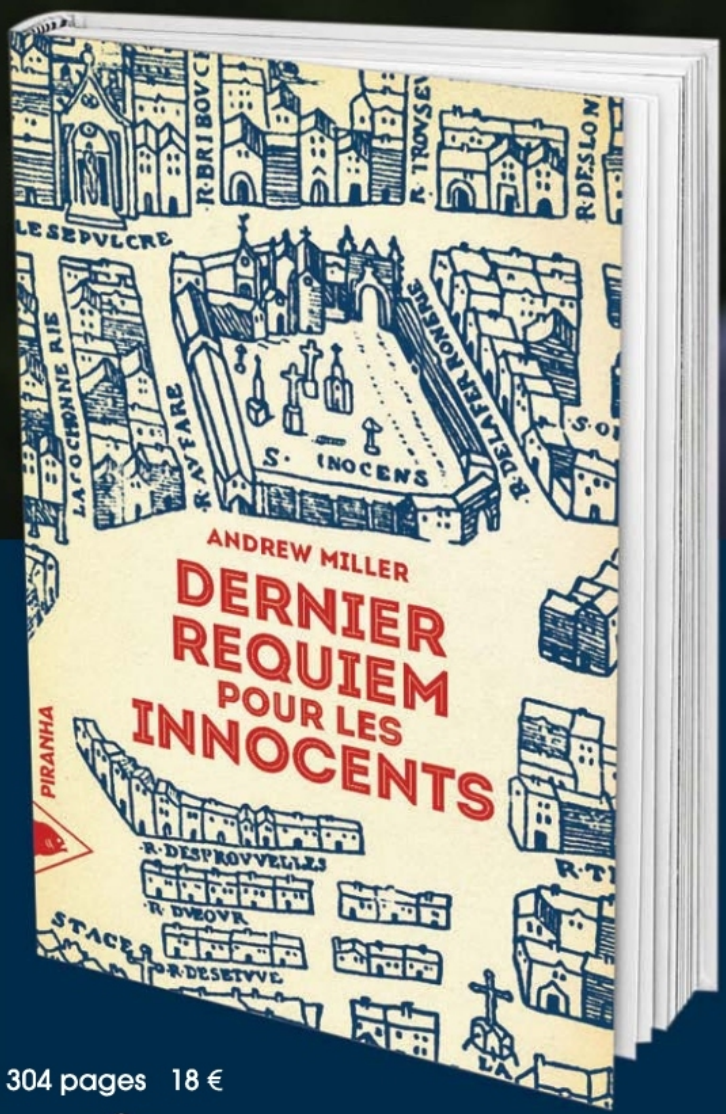
« Un roman n'a pas à dire la vérité, il peut bien plus que cela. »

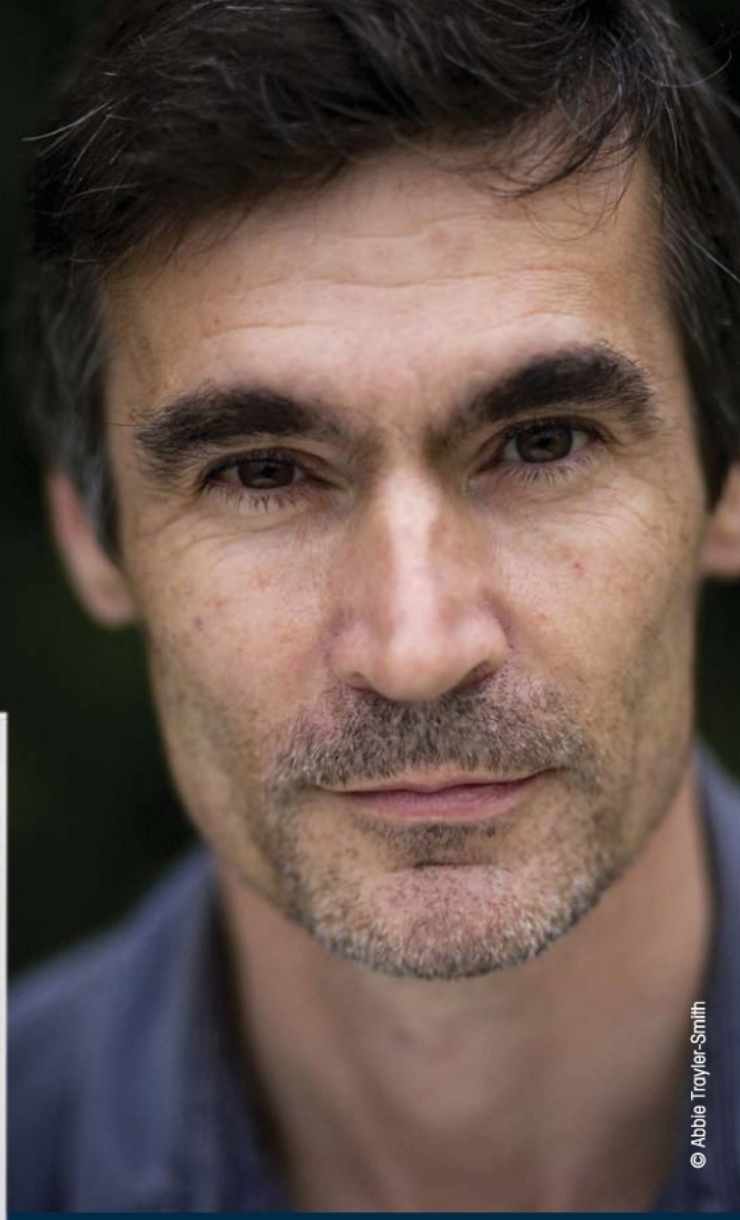
SERGE JONCOUR, ***L'Ecrivain national,*** Flammarion, p. 389

« Si vous avez aimé *Le Parfum* de Patrick Süskind, vous aimerez ce livre »

Daily Express

BEST-SELLER INTERNATIONAL





Paris, 1785

Une année d'ossements,
d'exhumations,
de travail acharné.
De corps momifiés et
de psalmodies religieuses.
Une année de viol,
de suicide,
de mort subite.
Mais aussi d'amitié,
de désir, et d'amour…

304 pages 18 €

PIRANHA
www.piranha.fr

diffusion distribution : Harmonia Mundi Livre

KIOSQUE.FR

La revanche *des atlas*

À l'ère de Google Maps et du GPS, l'avenir des cartes de papier – celles qu'on déplie et qu'on a du mal à replier – est menacé. Et pour survivre à l'assaut du numérique, les atlas sont, eux aussi, forcés de se réinventer. Dépoussiérés et modernisés, ils partent ce mois-ci à la reconquête des libraires. Tour d'horizon de ces atlas à lire autant qu'à regarder.

Premier constat : à l'exception peut-être de celles de la Suisse, les cartes ne sont jamais neutres. La preuve : nos planisphères obéissent à un système de projection du globe qui déforme et surreprésente les Etats de l'hémisphère Nord. C'est ce que vient notamment rappeler le tour du monde en 80 questions entrepris par Julien Blanc-Gras et Vincent Brocvielle dans *Géorama* (Robert Laffont). Objectif affiché – et réussi – des deux auteurs : « Décentrer notre regard sur le monde, pour mieux l'actualiser. » Diagrammes et infographies ludiques à l'appui, ils expliquent, par exemple, pourquoi c'est en Argentine, et non pas aux Etats-Unis, qu'exercent le plus de psychanalystes. Et que le pays le plus favorable aux femmes politiques n'est pas la Norvège, ou le Danemark, mais le Kenya. La lecture de ce passionnant atlas, où l'on apprend aussi que Luanda, capitale de l'Angola, est la ville la plus chère du monde pour les expatriés, met l'horizon sens dessus dessous.

Des outils de compréhension du monde

Changement d'échelle (et de ton) avec l'*Atlas de la France incroyable* (Autrement) où Olivier Marchon, mû lui aussi par des velléités décentralisatrices, cible uniquement l'Hexagone… peut-être aussi parce qu'il avoue avoir peur de l'avion ! En 50 cartes inédites et autant de notices franchement hilarantes, l'auteur punaise sur nos belles régions des informations cardinales : tout sur le maillage territorial des cimetières animaliers, un tour de France des saucisses et des phénomènes aérospatiaux, une analyse de la répartition des grands gagnants du Loto ou encore les appellations régionales de la serpillière et, surtout, d'une célèbre viennoiserie – pain au chocolat ou chocolatine ? Voilà un atlas « indispensable parce que parfaitement inutile », dixit l'excellent François Morel qui a préfacé l'ouvrage.

Une et indivisible, la République est pourtant traversée de fissures plus profondes que celle qui voit s'affronter les adeptes des deux, trois ou quatre bises. Dans son très sérieux *Atlas des inégalités* (Autrement), Hervé Le Bras cartographie les écarts criants de revenus, d'éducation et de patrimoine. Et le démographe de superposer ses multiples calques de lecture du territoire national. Qu'ils soient du Nord ou du Sud, vieux ou jeunes, urbains ou ruraux, diplômés ou non, « les Français face à la crise » (sous-titre du livre) se serrent de moins en moins les coudes. En particulier dans les urnes. Mais au lieu de capituler devant le défaitisme ambiant, l'auteur utilise les cartes comme un formidable outil pour comprendre les axes de la crise et mettre à plat les moyens d'un redressement. Et si les atlas nous indiquaient la voie à suivre ?

Estelle Lenartowicz

MIX&REMIX

KIOSQUE.FR

Charlot écrivain

Trente-sept ans après sa mort paraît le premier et unique roman de Charlie Chaplin. Une vraie curiosité.

Si tout le monde connaît Chaplin le cinéaste, qui savait que le génial créateur de Charlot était aussi écrivain ? Paru dans la langue de Shakespeare en février dernier, plus de soixante ans après sa rédaction, son seul et unique roman sort en français cet automne. Intitulé *Footlights*, il développe la trame de ce qui deviendra ensuite *Les Feux de la rampe*, dernier film américain de Chaplin : l'histoire d'un acteur alcoolique et sur le déclin qui sauve une ballerine du suicide.

Rédigé en 1948, alors que Chaplin est harcelé par le FBI de Hoover, qui voit en lui un communiste, et boudé par les critiques, qui le pensent fini, le roman est plus profond, mais aussi plus sombre que le film. Œuvre très intime qui interroge les liens entre l'auteur et son public, elle n'était à l'origine pas destinée à la publication et aurait pu demeurer éternellement dans l'ombre si l'association Chaplin, créée par les héritiers du cinéaste pour protéger les droits et l'image de l'artiste, n'avait chargé la Cinémathèque de Bologne de numériser l'ensemble de ses archives. Parmi les milliers de documents laissés par Chaplin, le manuscrit de *Footlights*, que la Cinémathèque a décidé de publier, avec l'accord de la famille et travaillant main dans la main avec son biographe historique, David Robinson. On y découvre un Chaplin maniant la plume avec élégance et émotion pour évoquer le destin de Calvero, ce clown vieillissant abandonné par son public.

Outre ce roman d'une centaine de pages, l'ouvrage publié par Le Seuil contient des photographies et documents inédits, dont des clichés du Londres des années 1920, où Chaplin a passé sa jeunesse. Alors que la rentrée littéraire et Frédéric Beigbeder ont mis Oona, sa dernière épouse, à l'honneur en contant son amourette avec Salinger dans *Oona & Salinger* (Grasset), c'est au tour du réalisateur des *Temps modernes* de revenir sous les feux de la rampe.

Guillaume Renouard

Footlights par Charlie Chaplin, Seuil.

Sur une île *déserte...*

JOSEPH BOYDEN emporterait la Bible, un carnet vierge et *En attendant Babylone,* par son épouse Amanda Boyden.

Je suis un Canadien du Grand Nord, donc mon île déserte n'a rien d'un archipel ensoleillé des Caraïbes. Je l'imagine plutôt froide et enneigée, avec obligation pour moi d'y chasser. Le premier livre que j'y emporterais risque de vous surprendre autant que moi, puisqu'il s'agit de la Bible. Pas tant d'ailleurs pour des questions religieuses ou de vision intime du monde, mais parce que la Bible est truffée d'histoires sur l'humanité dignes de Shakespeare – je ne serais d'ailleurs pas étonné d'apprendre que le Barde y ait piqué quelques-unes de ses idées ! Ce sont des histoires fortes, des histoires qui explorent un spectre très large de l'expérience humaine, des plus tendres moments aux plus terribles gouffres. Et puis, après les avoir lues, je pourrais toujours en arracher les pages pour alimenter mon feu…

Le deuxième livre que je prendrais serait un simple carnet aux pages vierges. A quoi bon vivre sur une île déserte si on ne peut pas y consigner ses expériences et ses pensées ?

Enfin, le dernier livre que je prendrais avec moi serait un roman de ma femme Amanda, *En attendant Babylone*. Parce que, en le lisant, et en le relisant chaque soir, je pourrais chaque soir m'abandonner dans ses mots. Mais aussi parce que je suis convaincu que c'est l'un des plus beaux livres écrits sur La Nouvelle-Orléans, et sur les fractures et les dangers qui guettent l'Amérique contemporaine. »

Propos recueillis par Julien Bisson

Dernier ouvrage paru : *Dans le grand cercle du monde* (Albin Michel)

RUE DES ARCHIVES-BCA/N.WONG

EN HAUSSE

POCKET DU CŒUR. Cet automne, les éditions Pocket publient un recueil de nouvelles inédites, *13 à table !*, dont les profits seront intégralement reversés aux Restos du cœur. Le recueil contient treize textes, rédigés par autant d'auteurs, parmi lesquels Tatiana de Rosnay, Eric-Emmanuel Schmitt, Pierre Lemaitre, Bernard Werber ou encore Marc Levy, tous centrés autour du même thème : un repas. Pour chaque livre acheté, trois repas seront distribués aux Restos du cœur. De quoi assouvir sa soif de lecture tout en accomplissant une bonne action, avec ce recueil à paraître le 6 novembre.

EN BAISSE

TÉLÉCHARGEMENT. Après la musique et les films, le piratage gagne du terrain dans le domaine littéraire. Plusieurs sites de contrefaçon ont ouvert leurs portes afin de proposer les dernières nouveautés en version numérique, que ce soit en téléchargement direct ou en peer-to-peer. Un avertissement sévère pour les éditeurs, à l'heure où les liseuses entrent dans les foyers français... Quant au livre le plus piraté de cette rentrée, il s'agit de l'inévitable *Merci pour ce moment*, de Valérie Trierweiler, téléchargé plus de quarante mille fois en une semaine sur le site Torrent411.

KIOSQUE.FR

Chibundu Onuzo *et la corruption au Nigeria*

Chaque mois, *Lire* donne la parole à un écrivain pour qu'il nous ouvre les portes de sa réalité. Ce mois-ci : Chibundu Onuzo, jeune romancière nigériane, qui partage aujourd'hui sa vie entre Londres et Lagos. Dans son premier roman, *La Fille du roi araignée*, elle dénonce les écarts de richesse dans un pays miné par le vol de pétrole et la spoliation occidentale.

« Je suis née et j'ai grandi à Lagos, dans une famille plutôt privilégiée – mes parents étaient tous deux médecins et ont travaillé dur pour me financer une éducation privée. Mais mon église était celle des plus modestes, et je voyais chaque dimanche cet autre versant de la réalité nigériane, que je décris dans le roman. D'un côté, des riches immensément riches, avec leurs yachts et leurs jets privés. De l'autre, les pauvres les plus pauvres du monde.

Le Nigeria ne manque pourtant pas de ressources – à commencer par le pétrole, extrait du delta du Niger. Le problème de l'industrie pétrolière, c'est qu'elle génère beaucoup d'argent mais emploie peu de personnes. Que des centaines de milliers de barils sont volés chaque jour. Et que ses revenus ne profitent pas toujours au pays. On répète souvent que la corruption est la principale cause de la pauvreté au Nigeria. En réalité, il est difficile d'évaluer avec précision le niveau des sommes détournées. Cette année par exemple, l'ancien gouverneur de la Banque centrale, Lamido Sanusi, a déclaré qu'il manquait vingt milliards de dollars dans les caisses nigérianes – de l'argent provenant de la manne pétrolière, volatilisé dans la nature ! Mais d'autres pays avec des taux de corruption équivalents ont su sortir leur population de la misère. Il faut donc croire qu'il était trop difficile pour nos dirigeants d'imaginer un pays où ils pourraient à la fois s'en mettre plein les poches et nous fournir de l'électricité, des routes, des jobs.

Mais nos leaders ne sont pas les seuls coupables ! C'est intéressant de voir combien les pays occidentaux sont prêts à accueillir l'argent qui nous est volé, mais se montrent beaucoup moins ouverts quand il s'agit de nos émigrés. Il y aurait pourtant moins d'immigration en Europe s'il n'y avait pas autant d'argent africain dans les coffres-forts de vos banques. C'est cet argent même qui aurait pu, qui aurait dû servir à la construction d'écoles, d'hôpitaux, d'usines – autant d'éléments pour convaincre les jeunes de rester au pays.

Festac Town, symbole de modernité dans les années 1970, est aujourd'hui en état de déréliction.

Chibundu Onuzo

Malgré toutes ces faiblesses, tous ces obstacles, nous avons réussi à bâtir la première économie d'Afrique. Il y a le pétrole bien sûr, mais dans la dernière décennie on a également vu une mécanisation de l'agriculture, un début d'industrialisation. Quant à Nollywood, c'est maintenant la plus importante industrie cinématographique du continent, et la troisième dans le monde. L'esprit d'entreprise est là, il ne nous reste plus qu'à imaginer de quoi nous serons capables lorsque nous grouperons enfin nos efforts. Que le monde prenne garde : c'est pour bientôt ! »

Propos recueillis par Julien Bisson

La Fille du roi araignée par **Chibundu Onuzo,** traduit de l'anglais (Nigeria) par Sylvie Schneiter, 304 p., Les Escales, 20,90 €

M.ZUMSTEIN-AGENCE VU/SP

KIOSQUE.FR

MAGAZINE

THÉÂTRE

Par Philippe Alexandre

Le socialisme en scène

Premier événement de la saison à Paris : *Le Capital et son singe*. Le livre de Karl Marx, on connaît, du moins on devrait. Mais le singe, que vient-il faire dans cette histoire ? Eh bien ! C'est le nom de la compagnie théâtrale qui produit, écrit et joue ce spectacle naturellement révolutionnaire. A La Colline, point de feux de la rampe ni de scène. Une longue table bordée, de part et d'autre, de deux gradins sur lesquels le public est (mal) assis. Pas davantage de pièce ni d'auteur mais un assemblage hétéroclite de références et de citations illustrant les révolutions socialistes du XIXe siècle. Marx est l'un des auteurs involontaires dont la liste est longue de Louis-Philippe à Jacques Lacan. On le voit aussi, en chair et en os tout barbouillé de rouge, au milieu d'une belle brochette de personnages, de divinités socialistes, entre Rosa Luxemburg, Raspail et Auguste Blanqui. Le miracle, c'est que ce spectacle fort long et discrètement didactique, à l'heure où le socialisme est en voie de disparition, n'ennuie pas. Juste un peu vers la fin. Mais le metteur en scène, Sylvain Creuzevault, et sa douzaine de comédiens associés, tous épatants, ont l'art de faire de notre histoire un matériau théâtral divertissant : on rit souvent, on se passionne. Par moments, on se croirait invité à une réunion de section socialiste d'avant congrès. On ne va pas chercher ici une quelconque vérité historique ou une digression idéologique. Nous sommes au théâtre et, si l'on peut préciser, « théâtre de gauche ».

Myriam Boyer et François Deblock dans *Chère Elena*.

Question révolution, le Théâtre de Poche donne une pièce qui nous vient de la Russie socialiste soviétique, *Chère Elena* de Ludmilla Razoumovskaïa, mise en scène par Didier Long. On y voit une enseignante de la génération Brejnev aux prises avec les futurs oligarques de l'ère Poutine. Prémonitoire, la pièce, créée en 1981, voit la première remettre aux jeunes gens les clés... du pouvoir. On se demande aujourd'hui pourquoi cette œuvre, superbement jouée à présent à Montparnasse, a été interdite en URSS à sa création. Décidément, le socialisme à la mode communiste était bien ombrageux : d'ailleurs, il en est mort.

P.BERGER/ARTCOMART

***Le Capital et son singe*, Théâtre de la Colline,** 15, rue Malte-Brun, Paris (20e), du mercredi au samedi à 20 h, le dimanche à 15 h, le mardi à 19 h 30 jusqu'au 12 octobre, puis les 5 et 6 novembre à Nogent-sur-Marne, du 26 au 29 novembre à Grenoble, puis en tournée jusqu'au 23 mai à Dijon.
***Chère Elena*, Théâtre de Poche-Montparnasse,** 75, bd du Montparnasse, Paris (6e), du mardi au samedi à 21 h, le dimanche à 15 h.

MAGAZINE

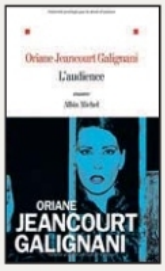
LE CHOIX DES LIBRAIRES

LA FRACTALE DES RAVIOLIS

par Pierre Raufast,
259 p., Alma, 18 €

NOÉMIE, librairie Cultura, PORTET-SUR-GARONNE (31)

« Comme tout conteur, Raufast commence son ouvrage par la formule fatidique : "Il était une fois une épouse bien décidée à empoisonner son mari volage avec des raviolis..." Le lecteur a envie de savoir, bien sûr, comment la femme ulcérée par son mari désinvolte va s'y prendre ? Mais à chaque moment clé, un événement inattendu bouscule le récit. Et on rebondit avec joie vers une autre scène. »

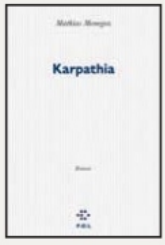


L'AUDIENCE

par Oriane Jeancourt Galignani,
304 p., Albin Michel, 19 €

CATHERINE DEVAUX, librairie Les Beaux Titres, LEVALLOIS-PERRET (92)

« Deborah, professeur de maths, entraîne dans des jeux sexuels consentis quatre de ses élèves. Dénoncée, elle pourrait ne pas être coupable, ses élèves étant majeurs... Mais la ville du Texas où elle vit est particulièrement puritaine. Inspiré d'une histoire vraie, le texte est troublant et les mots, quelquefois assez crus, sont d'une grande force. »



KARPATHIA

par Mathias Menegoz,
704 p., P.O.L, 23,90 €

AMANDINE GOTTI, librairie Des livres et des hommes, BEAUNE (21)

« Alexander, comte de Korvanyi, part à la reconquête des terres de ses ancêtres aux confins de l'Empire austro-hongrois avec Cara, son épouse de fraîche date. L'aventure se transforme en une violente croisade. Un grand roman du XIXe écrit au XXIe siècle. Surprenant ! »

LA PART DES NUAGES

par Thomas Vinau,
132 p., Alma, 16 €

GWENDOLINE GACIARZ, librairie du Rond-Point, PARIS (75)

« Comment poursuivre une existence inchangée depuis toujours lorsque l'on découvre qu'une part essentielle d'enfance nous a quittés ? Thomas Vinau possède l'art de dire beaucoup avec peu, le pouvoir d'évocation de ses mots est immense et fait de ce roman un petit bijou qui porte et transporte son lecteur. C'est peut-être cela, la poésie... »

LES SINGULIERS

par Anne Percin,
295 p., Rouergue, 22 €

MARIE-HÉLÈNE SAUVAGE, librairie Interlignes, LIMOURS (91)

« Pont-Aven, été 1888. Le village attire les peintres de l'avant-garde et leurs écoles refusant l'académisme. Hugo Bloch s'intéresse à la photographie, non encore reconnue. Il pratique ce nouvel art auprès des gens du cru, sonde leurs attentes, côtoie la mort et la solitude. Ce sont deux années qu'il passera à Pont-Aven, s'y cherchant et donnant sens à son existence. »

Retrouvez tous les choix des libraires sur le site :

lechoixdeslibraires.com

UN TEMPS POUR L'ÉCRIT

Le credo des Journées européennes des lettres et manuscrits, qui se tiendront à Paris du 3 au 5 octobre : valoriser l'écrit, la mémoire contre le zapping et l'éphémère. Une ambition qui transparaît dans le thème choisi pour cette troisième édition : « Le temps et l'écrit ». Pour traiter cet ambitieux sujet, tables rondes (« Le temps et l'imaginaire », « L'amour au fil des siècles »...), entretiens et lectures (dont *Un amour de Swann* par le comédien Charles Berling) jalonneront ce week-end littéraire. Plusieurs personnalités participeront aux débats, parmi lesquelles Alain Finkielkraut, Valéry Giscard d'Estaing, Tahar Ben Jelloun ou encore Eric-Emmanuel Schmitt.

Mais la spécificité de ces journées demeure l'accès aux archives et textes originaux. Ainsi, une exposition dévoilera les correspondances et manuscrits de quelques monstres sacrés : Baudelaire, Mozart, Hugo, Chateaubriand, Camus et Marcel Proust. Un hommage sera enfin rendu à Jacques Brel : manuscrits de chansons *(photo)*, partitions et photographies du chanteur belge seront visibles sous les ors de l'hôtel Salomon de Rothschild. Marc Riglet, journaliste à *Lire*, animera une conversation avec Marc Ferro sur le thème « Le temps et l'Histoire » dimanche 5 octobre à 14 h.

Rens. : journeesdeslettresetmanuscrits.fr

MUSÉE DES LETTRES ET MANUSCRITS

LES PRIMÉS

- **ERRI DE LUCA,** Prix Jean-Monnet de la littérature européenne pour *Le Tort du soldat* (Gallimard)
- **BENJAMIN WOOD,** Prix Fnac pour *Le Complexe d'Eden Bellwether* (Zulma)
- **EMMANUEL CARRÈRE,** Prix littéraire du *Monde* pour *Le Royaume* (P.O.L)
- **CATHERINE MILLET,** Prix des Vendanges littéraires de Rivesaltes pour *Une enfance de rêve* (Flammarion)
- **MANFRED FLÜGGE,** Prix Jean-Monnet du Dialogue européen pour *Le Bleu des anges* (Grasset)
- **RALPH TOLEDANO,** Prix Wizo pour *Un prince à Casablanca* (La Grande Ourse)
- **YITZCHAK MAYER,** Prix Wizo pour *La Lettre muette*, traduit de l'hébreu (Alphil)
- **LAURE GERBAUD,** Prix Matmut du premier roman pour *Racines mêlées* (Carpentier)

MAGAZINE

L'Observatoire gastronomique

Au XIXe siècle, nombreux sont les cuisiniers français à s'expatrier pour l'Angleterre. A la fin du siècle, on en compte plus de cinq mille dans la seule région de Londres. Alfred Suzanne est de ceux-là. Il reste plus de quarante ans chez nos voisins et devient le premier chef français à écrire sur la cuisine d'outre-Manche. « Fiers de notre supériorité culinaire, incontestable du reste, et dominés par un chauvinisme ridicule et par d'absurdes préjugés, nous n'avons jamais voulu admettre qu'une autre nation pût produire de la bonne cuisine », admet-il avant d'ajouter, avec un humour presque *british* : « Si l'Anglais ne sait pas manger, il sait du moins très bien se nourrir. » Publié en 1894, son « traité de l'alimentation en Angleterre » est destiné à ses confrères exilés, l'objectif étant d'expliciter les différences (pour ne pas dire le gouffre) entre les deux gastronomies. Ces nuances, ces distinctions – certaines capitales – font tout le sel de son ouvrage. Et la plupart sont toujours d'actualité.

Ainsi, le hors-d'œuvre est-il pris non pas avant mais après le dîner. Le saumon fumé est servi au petit déjeuner. Les oignons accompagnent le fromage, les concombres le poisson. Comble du mauvais goût pour un Français, « l'Anglais ignore l'usage de la mouillette » (le beurre est plongé dans l'œuf à la coque) et déguste son huître non pas dans la coquille creuse mais sur la partie plate (pour des raisons esthétiques). Malgré son étrangeté, la cuisine anglaise a le mérite de reposer sur d'excellents produits – le jambon d'York, le lard du Wiltshire (le meilleur au monde selon Suzanne), les délicates fritures de la Tamise, le cochon de lait (farci à la sauge) – sublimés par les épices venues des colonies de l'Empire. Une cuisine enrichie par celles d'Irlande, d'Ecosse, du pays de Galles et d'Amérique.

L'intérêt de ce délicieux ouvrage longtemps oublié est à la fois historique et ethnologique. On y apprend qu'en Albion les pauvres ne mangent pas de soupe – a contrario, le « potage tortue » est très prisé dans l'aristocratie. La chasse est réservée aux riches. En revanche, tout Britannique, riche ou pauvre, possède sa « boîte à sandwichs » (parfois en or). Alfred Suzanne a le don d'amuser son lecteur avec des anecdotes. Les souverains de la Couronne ont pris l'habitude d'offrir à leurs ministres, comme cadeau de Noël, un cygne de leurs étangs, accompagné de la recette. Au passage, Suzanne réhabilite l'oie, volatile stupide mais utile à bien des égards (y compris à l'écrivain pour sa plume) et nous rappelle que la dinde est originaire d'Asie. Introduite en Europe au XVIIe siècle par les Jésuites, elle s'appelait alors coq d'Inde. Quant au ketchup, il s'agissait à l'époque d'un jus de champignons. Le chef livre quantité de recettes réalisables par ses compatriotes, y compris à notre époque : lamb chops, steak aux oignons, ballottine d'anguille, terrine de purée de lièvre, ginger cake, *and so on*. Quelques plats *so* exotiques pimentent un peu plus cet ouvrage inclassable : soupe à la queue de kangourou, pâté de corbeau, œufs de mouette ou nageoires de tortue. Les Rosbifs n'ont pas à nous envier nos cuisses de grenouille. **Tristan Savin**

★★★ ***La Cuisine et pâtisserie anglaise et américaine*** par **Alfred Suzanne,** 368 p., Menu Fretin, 22 €

B.SINGER/BRIDGEMAN IMAGES

LE PETIT ROBERT
de la langue française & des noms propres

Les ouvrages indispensables pour tous les amoureux des mots

La référence de la langue française

Tous les domaines de la culture et du savoir

Le coffret Petit Robert

L'édition numérique pour PC et Mac

EXISTENT AUSSI EN VERSIONS NUMÉRIQUES

RETROUVEZ-NOUS SUR FACEBOOK ET TWITTER
https://twitter.com/LeRobert_com
https://www.facebook.com/EditionsRobert

LE ROBERT
www.lerobert.com

KIOSQUE.FR

Par Baptiste Liger

White Bird de Gregg Araki

Une femme disparaît. Si c'est le point de départ du très attendu *Gone Girl* de David Fincher (le 8/10), tel pourrait être également le résumé de l'adaptation d'*Un oiseau blanc dans le blizzard* de Laura Kasischke par le cinéaste branché Gregg Araki, qui a su greffer son univers « queer » dans celui des banlieues pavillonnaires des années 1980. Adolescente typique de cette époque, Kat (Shailene Woodley) voit un jour son quotidien bouleversé par l'étrange absence de sa mère (Eva Green). Celle-ci aurait-elle eu un accident ? Se serait-elle disputée avec son mari, qu'elle déteste ? Ou aurait-elle pris la poudre d'escampette avec un jeune amant ? Comme chez la romancière, *White Bird* captive moins par la résolution de l'intrigue (quoique...) que par le climat et la psychologie des personnages. Si le récit fait un peu du surplace, il est toutefois transcendé par les fulgurances visuelles de Gregg Araki – notamment sous une très symbolique tempête de neige. (En salles le 15 octobre.)

Shailene Woodley dans *White Bird*.

Samba d'Olivier Nakache et Eric Toledano

Pour son retour, l'équipe gagnante d'*Intouchables* a décidé d'adapter le roman de Delphine Coulin, *Samba pour la France*. Lorsqu'elle se rend dans un centre de rétention pour aider les sans-papiers, Alice (Charlotte Gainsbourg) n'imagine pas qu'elle va craquer pour un beau Sénégalais, Samba (Omar Sy), menacé d'expulsion. Mais une romance est-elle possible entre cette cadre dépressive, en repos après un burn-out, et le jeune homme qui accumule les petits boulots ? Après un plan-séquence d'ouverture virtuose, Nakache et Toledano se montrent par la suite plus sobres dans leur mise en scène. Les dialogues font mouche, les personnages secondaires sont soignés et le ton se montre plus retors qu'il n'y paraît. Toutefois, *Samba* n'évite pas un certain schématisme et peine à trouver son identité, entre grosse machine politiquement engagée et film social grand public. (En salles le 15 octobre.)

ET AUSSI... Nicole Kidman a semble-t-il quelques problèmes de mémoire, dans *Avant d'aller dormir*, adaptation du thriller de S.J. Watson (24/9). Après son tabac sur les planches, voici les irrésistibles *Brèves de comptoir* de Jean-Marie Gourio sur grand écran (24/9). Dans *Horns* – d'après le roman de Joe Hill –, Alexandre Aja fait pousser des cornes à ce bon petit diable de Daniel Radcliffe (1/10). On n'en aura jamais fini avec la mafia calabraise : la preuve avec *Les Ames noires*, polar italien tiré du livre de Gioacchino Criaco (le 1/10). Les fans de Jean-Jacques Goldman seront aux anges avec l'évocation de la banlieue des années 1980 de *Papa Was Not a Rolling Stone* par la romancière Sylvie Ohayon (8/10). Enfin, les enfants et les adolescents seront gâtés avec *Lou ! Journal infime* de Julien Neel (8/10), la version cinéma de la dystopie à succès *Le Labyrinthe* (8/10), et le film d'animation *Les Boxtrolls*, d'après *Au bonheur des monstres* d'Alan Snow, élu « meilleur livre jeunesse 2008 » par la rédaction de *Lire* (8/10).

BAC FILMS

DVD

CYBÈLE OU LES DIMANCHES DE VILLE D'AVRAY DE SERGE BOURGUIGNON (WILD SIDE)

On n'est pas forcément prophète en son pays. Si son œuvre est abondamment étudiée en Asie et aux Etats-Unis, le cinéaste Serge Bourguignon reste toutefois méconnu en France. Peu apprécié par la bande de la Nouvelle Vague, cet ex-assistant de Jean-Pierre Melville reçut pourtant l'oscar du Meilleur Film étranger en 1963 pour l'admirable *Cybèle ou Les Dimanches de Ville d'Avray*, que l'on peut aujourd'hui redécouvrir. Inspiré par un roman de Bernard Eschasseriaux, ce long-métrage raconte la relation entre un ancien pilote d'avion dépressif et une petite fille orpheline. Une amitié trouble et ambiguë, mise en lumière dans un noir et blanc majestueux.

TOM À LA FERME DE XAVIER DOLAN (MK2)

Au moment où sort en salles *Mommy* (le 8/10) – prix du jury à Cannes –, il peut être salutaire de (re)voir le précédent long-métrage du Canadien Xavier Dolan. Egalement acteur, il campe un jeune publicitaire se rendant à la campagne, dans la famille de son amant qui vient de décéder. Mais la mère de ce dernier ne sait rien de l'orientation sexuelle de son fils défunt. Dans l'entretien présent en bonus, le jeune cinéaste prodige indique que la pièce originale de Michel Marc Bouchard (inédite en France) ayant inspiré *Tom à la ferme* jouait volontiers la carte du comique – ce qu'on n'imaginait pas forcément au vu de ce thriller psychologique hitchcockien mâtiné de film d'horreur.

MAGAZINE

LIVRES AUDIO

A l'ombre des jeunes filles en fleurs par Marcel Proust. L'essentiel. Lu par Daniel Mesguich, Frémeaux & Associés, 4 CD

L'exceptionnel talent de Daniel Mesguich, sa maîtrise de notre langue, de sa vibration, de ses couleurs nous poussent à accorder la plus grande attention à chaque sortie de coffret consacré à la lecture d'un auteur classique. L'ancien directeur du Conservatoire national d'art dramatique, une fois de plus, nous comble avec cette lecture d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Il y eut *Les Confessions* de saint Augustin, les *Mémoires d'outre-tombe*, *Du côté de chez Swann*, autant de lectures qui servent l'œuvre et son auteur de manière magistrale. Notre amour de la littérature s'en trouve en quelque sorte exalté, comme notre passion de la musique lorsque nous écoutons une symphonie interprétée par Sergiu Celibidache ou Carlos Kleiber.

Il y a des œuvres qui sont au point culminant de leur présence et de leur charge émotive par la grâce d'une interprétation d'une justesse inouïe qui consiste à rendre la matière sonore entièrement poreuse à l'esprit du texte ou de la partition. Il y a d'autres interprétations de l'œuvre de Proust, d'autres lectures très belles, très sûres. Celle-ci possède ce je-ne-sais-quoi, comme dirait Vladimir Jankélévitch, qui la rend à jamais nécessaire et inoubliable. Que nous connaissions ou non cette partie de la *Recherche,* écouter la lecture qu'en fait Daniel Mesguich, c'est retrouver ce feu qui danse au cœur de toute création et que la cendre des commentaires habituels et habitués finit peu ou prou par étouffer. **Jérôme Serri**

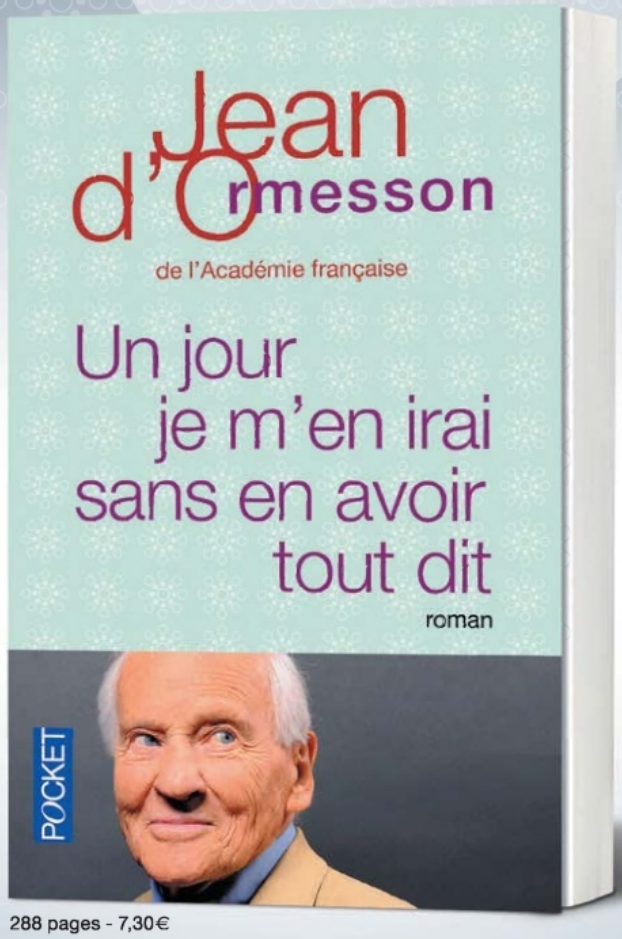
Trop de bonheur par Alice Munro. Traduit de l'anglais (Canada) par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso. Lu par Amira Casar, Audiolib, 2 CD MP3.

Alice Munro est un écrivain canadien de langue anglaise né en 1931 dans l'Ontario. Très appréciée pour son talent de nouvelliste, elle reçut en 2013 le prix Nobel de littérature. Elle publie sa première nouvelle en 1950 alors qu'elle est étudiante, puis quitte l'université pour épouser James Munro avec qui elle ouvrira une dizaine d'années plus tard une librairie. En 1968, elle obtient la plus haute distinction littéraire canadienne pour *La Danse des ombres heureuses,* son premier recueil de nouvelles. Divorcée, elle épouse en secondes noces un géographe après la publication en 1971 d'un deuxième recueil. C'est le sens de l'analyse psychologique confirmé au cours des quatorze recueils de nouvelles et d'un roman traduits dans le monde entier qui fera d'elle le premier écrivain canadien, la treizième femme, consacré par le prix de l'Académie suédoise. Les personnages d'Alice Munro sont des êtres qui courent sans relâche après le bonheur et font l'expérience de leur irrémédiable solitude. Une étudiante se laisse circonvenir par un vieillard, une mère change d'identité, une veuve malade se met à parler, révélant un passé de cruauté qui n'a rien à envier à celui de l'homme qui vient de pénétrer chez elle. La lecture d'Amira Casar, ancienne élève du Conservatoire national d'art dramatique, suit à la perfection le cadastre de ces personnalités mouvantes dont l'auteur reconstitue avec patience et minutie le dessin incertain. **J.S.**

Jean d'Ormesson
de l'Académie française

« Le déchirant de ce récit à la fois intime et magistral, c'est que, sans jamais quitter le registre du moi ni laisser se perdre l'onde des regrets, **Jean d'O n'y parle que de nous, les simples humains.** »

Jean-Louis Ezine, *Le Nouvel Observateur*



288 pages - 7,30€

POCKET
www.pocket.fr

KIOSQUE.FR

RETROUVEZ
FRANÇOIS BUSNEL
CHAQUE SEMAINE DANS
LA GRANDE LIBRAIRIE

sur 5 Tous les **jeudis à 20 h 35**
Rediffusion le **dimanche à 23 h**

LA GRANDE LIBRAIRIE
en partenariat avec
LIRE: **L'EXPRESS**

JEUDI 25 SEPTEMBRE
Boris Cyrulnik *Les Ames blessées* (Odile Jacob)
Pascal Quignard *Mourir de penser* (Grasset)
Elie Barnavi *Dix Thèses sur la guerre (*Flammarion)
Juan Gabriel Vásquez *Les Réputations* (Seuil)

JEUDI 2 OCTOBRE
Dany Laferrière *L'Art presque perdu de ne rien faire* (Grasset)
Annie Ernaux *Le Vrai Lieu* (Gallimard)
Sylvain Prudhomme *Les Grands* (Gallimard/L'Arbalète)
Patrick Modiano *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier* (Gallimard)

JEUDI 9 OCTOBRE (plateau non complet)
Adrien Bosc *Constellation* (Stock)
Nelly Kaprièlian *Le Manteau de Greta Garbo* (Grasset)
David Foenkinos *Charlotte* (Gallimard)

JEUDI 16 OCTOBRE (plateau non complet)
Philippe Djian *Chéri-Chéri* (Gallimard)

JEUDI 23 OCTOBRE
Matthieu Ricard *Plaidoyer pour les animaux (*Allary Editions)
Laurent Mauvignier *Autour du monde* (Minuit)
Alice Ferney *Le Règne du vivant* (Actes Sud)
Eric Vuillard *Tristesse de la terre* (Actes Sud)
(Programme sous réserve de modifications)

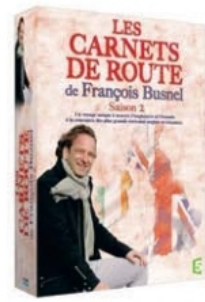
Retrouvez *La Grande Librairie* sur **Facebook** et sur **Twitter #LGLf5**

Les livres qui comptent

Lire s'associe à l'opération « Les 20 livres qui ont changé votre vie », lancée par François Busnel dans *La Grande Librairie* sur France 5. Du 2 octobre au 23 novembre, sur www.france5.fr/20livres, les téléspectateurs et les lecteurs pourront dire quel livre a changé leur vie avant qu'un sondage, effectué par Harris auprès des Français lisant plus de trois livres par an, ne permette de classer les ouvrages les plus mentionnés sur le site. Enfin, la liste des 20 livres qui ont bouleversé l'existence des Français sera dévoilée en décembre en prime time sur France 5.

Les carnets de route en DVD

Dans la deuxième saison de ses *Carnets de route*, François Busnel sillonne les routes de Grande-Bretagne et d'Irlande pour rencontrer les plus belles plumes d'outre-Manche. William Boyd et Martin Amis à Londres ; Edna O'Brien et Jennifer Johnston, entre autres grands noms des lettres irlandaises, respectivement à Dublin et Derry ; Ian McEwan, l'auteur d'*Expiation*, à Gloucester. Figurent aussi au programme, Jonathan Coe, à Newport, où il relate ses souvenirs d'enfance, qui ont donné naissance à son roman *La Pluie, avant qu'elle tombe,* John le Carré dans les Cornouailles. Ou encore David Lodge, qui reçoit les caméras dans sa maison de Birmingham. Des pérégrinations littéraires jalonnées de paysages magnifiques, des lacs du Connemara à l'île de Wight, à découvrir réunies en coffret DVD.



***Les Carnets de route* de François Busnel, coffret 6 DVD, disponible le 1er octobre.**

KIOSQUE.FR

QU'AVEZ-VOUS LU ?

Raphaël Personnaz*

« J'ai un faible pour les livres de Sylvain Tesson et je viens de terminer son *Petit Traité sur l'immensité du monde*. J'admire son parcours, sa capacité à partir seul en milieu hostile, il est en quelque sorte l'un des derniers explorateurs. J'ai eu la chance de le rencontrer et de discuter avec lui, notamment de son voyage à travers l'Himalaya qu'il relate dans *La Marche dans le ciel*. Je m'étais moi-même rendu au Tadjikistan et avais vu une partie de ce qu'il décrit dans le livre.

Récemment, j'ai aussi lu *Une relation dangereuse*, de Douglas Kennedy. L'histoire de deux journalistes de guerre qui s'installent à Londres, ont un enfant et réalisent que cette existence est trop étroite pour eux. Ce n'est pas son meilleur roman, selon moi, mais il parvient à faire monter l'angoisse au fur et à mesure des pages. Du même auteur, j'ai adoré *Quitter le monde*. Je le trouve bien meilleur quand il met en scène des personnages féminins, il y met moins de lui-même et fait donc preuve de plus de recul.

Je lis aussi dans le cadre de mon travail, bien sûr. Je viens de tourner avec Régis Wargnier dans l'adaptation d'un livre de François Bizot, *Le Portail* [en salles le 17 décembre sous le titre *Le Temps des aveux*], où il raconte notamment son emprisonnement par les Khmers rouges, au Cambodge. J'ai été frappé par la manière dont l'auteur décrit les camps de prisonniers. Rien d'extraordinaire, pas de molosses ni de violence spectaculaire comme dans les films, mais on sent pointer une sourde menace. C'est seulement quand il quitte le camp et voit des ossements que la violence apparaît de manière concrète. J'ai moi-même visité le camp S21 à Phnom Penh. Dans le règlement intérieur du camp, ils intiment de respecter le silence, surtout lorsque l'on se fait torturer.

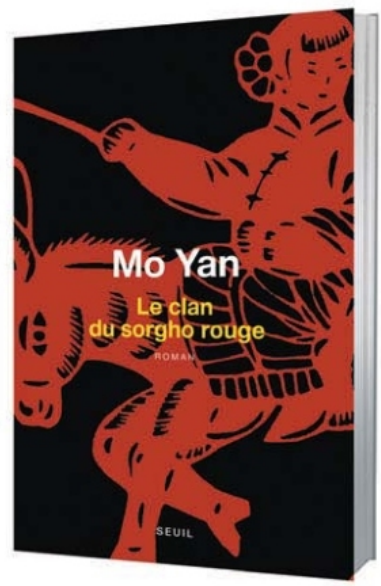
Mais les deux livres qui m'ont le plus marqué sont des ouvrages de philosophie : *La Vie heureuse* de Sénèque et *Propos sur le bonheur* d'Alain. Deux livres à la fois profonds et plutôt accessibles. Pour le reste, je suis un lecteur épisodique, il m'arrive de ne pas lire pendant deux mois et d'être soudain pris d'une véritable frénésie... Mais je préfère choisir mes lectures par moi-même : quand on me conseille un livre, ça m'enlève aussitôt toute envie de le lire ! » **Propos recueillis par Guillaume Renouard**

*Raphaël Personnaz joue actuellement dans la pièce *Les Cartes du pouvoir*, adaptée du roman *Farragut North* par François Lombrail, au Théâtre Hébertot, jusqu'au 31 décembre.

UNIFRANCE

Le grand roman de Mo Yan

Prix Nobel de littérature

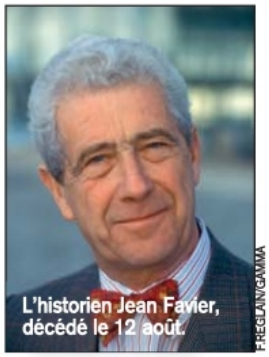


Enfin dans sa version intégrale !

roman Seuil

KIOSQUE.FR

HOMMAGE



L'historien Jean Favier, décédé le 12 août.

FREDERIC/GAMMA

Jean Favier

Un médiéviste *résolument moderne*

Jacques Le Goff en avril dernier, aujourd'hui Jean Favier : la France a perdu deux de ses plus grands médiévistes. Agrégé d'histoire, sorti major de l'Ecole nationale des chartes, il est resté près de vingt ans à la direction des Archives nationales, qu'il s'est attelé à moderniser avant de prendre la tête de la Bibliothèque nationale de France. Mais cet homme au parcours exemplaire, d'une grande érudition (on lui doit des ouvrages spécialisés comme *Les Finances pontificales à l'époque du grand schisme d'Occident*) était aussi un excellent vulgarisateur. Ses biographies de Philippe le Bel et de François Villon, en plus de s'attirer les louanges des universitaires et des critiques, connurent ainsi un grand succès en librairie, de même que son livre de référence sur la guerre de Cent Ans. Son ouvrage le plus ambitieux demeure son *Dictionnaire de la France médiévale*, fruit de quinze années de travail, qui couvre dix siècles. Toute son œuvre reflète la volonté d'éclairer le grand public sur cette période, en luttant contre le cliché tenace d'une époque obscurantiste. **G.R.**

ADIEU À

SP

Charles Bowden, écrivain et journaliste d'investigation américain, 69 ans (photo). Célèbre pour ses enquêtes au long cours, dont l'une des plus célèbres est consacrée aux cartels de la drogue mexicains de Ciudad Juárez, il fut nominé à plusieurs reprises pour le prix Pulitzer. *Orchidée de sang,* son premier et unique ouvrage traduit en français, a paru chez Albin Michel l'an passé. (30 août)

Jacqueline Risset, poète, écrivain et traductrice française, 78 ans. Spécialiste de Dante, sa traduction de *La Divine Comédie* est une référence. Elle était aussi célèbre pour ses nombreux essais consacrés au poète florentin. Son ouvrage *Rimes de Dante*, un recueil de poésie traduit et présenté par ses soins, paraîtra chez Flammarion en novembre. (3 septembre)

Graham Joyce, écrivain britannique, 59 ans. Auteur de littérature fantastique, son roman *Lignes de vie* et sa nouvelle *Les Nuits de Leningrad* lui ont valu de remporter deux fois le Grand Prix de l'imaginaire. Egalement parolier à ses heures perdues, il a écrit pour la chanteuse française Emilie Simon. (9 septembre)

33e FOIRE DU LIVRE DE BRIVE
7-8-9 NOV 2014

JEAN TEULÉ, PRÉSIDENT DE LA FOIRE DU LIVRE DE BRIVE
• Passage de relais avec Alain Mabanckou
• Rencontre avec Jacques A. Bertrand, Philippe Jaenada et Serge Joncour • Lecture : Aragon, Rimbaud, Verlaine…
• Rencontres BD

FRANÇOISE SAGAN : *IL FAIT BEAU, NUIT ET JOUR !*
• Soirée à l'occasion du 60e anniversaire de la publication de *Bonjour, tristesse*, en présence de Anne Berest et Denis Westhoff…

LITTÉRATURE
• Olivier Adam • Frédéric Beigbeder
• Aurélien Bellanger • Grégoire Delacourt
• Clara Dupont-Monod • R. J. Ellory
• David Foenkinos • Alexandre Jardin
• Marie-Hélène Lafon • Amélie Nothomb
• Jean d'Ormesson • Michel Peyramaure
• Michel Quint • Eric Reinhardt
• Christian Signol • Joy Sorman
• Bernard Werber…

DÉCOUVERTES
• Adrien Bosc • Pierre Demarty
• Sophie Divry • Olivier Guez • Julia Kerninon
• Sylvain Prudhomme • François Roux…

Ville de Brive

WWW.FOIREDULIVRE.NET
ENTRÉE LIBRE

Rêver *en Méditerranée*

Pour sa 27e édition, le Festival du livre de Mouans-Sartoux se place résolument sous le signe de l'onirisme avec le thème « Où vont nos rêves ? », qui donnera notamment lieu à un échange entre les comiques Fellag et Guy Bedos. De nombreux invités, aux profils variés, seront présents : David Foenkinos, José Bové, Lilian Thuram, Jean-François Kahn... Pour le reste, ce festival qui compte parmi les plus grands de France, avec 50 000 visiteurs annuels, 400 auteurs et 200 exposants, sera riche en activités tournant autour de la lecture. Un concours d'écriture, une sieste littéraire dans le parc du château avec lecture des textes gagnants dudit concours, un spectacle de François Morel, *Hyacinthe et Rose*, une lecture musicale du dernier livre de Lola Lafon, *La Petite Communiste qui ne souriait jamais*, un concert littéraire de l'orchestre régional PACA, et même un spectacle de marionnettes inspiré des *Fables* de La Fontaine ! Car le festival comprend un large espace dédié à la jeunesse. Mais aussi à la bande dessinée (une rencontre avec l'illustrateur Edmond Baudoin est au programme), aux bouquinistes, ou encore aux beaux livres. Le cinéma ne sera pas en reste : les films *Bande de filles*, *Le Sel de la terre* et *Lou ! Journal infime* seront diffusés en avant-première lors de ce week-end littéraire entre ciel et mer.

Guillaume Renouard

Du 3 au 5 octobre 2014, Mouans-Sartoux (06).

Le Mans *à l'heure congolaise*

Avec trente-sept années au compteur, le Salon du livre du Mans est l'un des plus anciens de France. Organisé par l'association La 25e Heure du livre, il attire chaque année plus de 25 000 lecteurs, et fera pour cette édition la part belle au continent africain. En avant-première de l'édition 2014, l'académicien Erik Orsenna participera à une rencontre, tandis que la scène jeunesse aura pour thématique le fleuve Congo, avec plusieurs contes et spectacles. Le Salon comprendra également un espace petite enfance, avec ateliers, comptines et spectacles tournant autour des couleurs.

Mais c'est bien à la littérature que reviennent les premiers rôles, avec une série de rencontres et de débats entre quelques-uns des écrivains stars de cette rentrée. Liste non exhaustive : « La France d'en bas », avec notamment Olivier Adam, Sophie Divry et Serge Joncour, « Dans la peau d'une icône », avec Patrick Deville et Eric Vuillard, « L'Empire des machinations », avec Eric Reinhardt et Olivia Rosenthal... Un espace sera enfin accordé à différents genres littéraires, à commencer par le polar, avec la présence de Donna Leon, créatrice du personnage du commissaire Brunetti, et invitée d'honneur du pôle Polar, les littératures de l'imaginaire ou la bande dessinée. Et cela dans un tout nouveau complexe culturel, Les Quinconces, un écrin à la hauteur de cet événement aujourd'hui incontournable.

G.R.

Du 4 au 5 octobre 2014, Le Mans (72).

L'AGENDA

■ DU 16 SEPTEMBRE AU 17 DÉCEMBRE

Cet automne, l'espace Les Champs libres à Rennes (35) accueille son rendez-vous littéraire annuel. De nombreuses activités en perspective, parmi lesquelles rencontres, dédicaces, lectures et conférences, autour de thèmes aussi variés que la religion, l'histoire, la philosophie ou la bande dessinée. Plusieurs auteurs français et étrangers seront au rendez-vous, dont Emmanuel Carrère, Pascal Quignard et Enki Bilal. Comme chaque année, une soirée sera spécialement dédiée au Goncourt.

Rens. : www.leschampslibres.fr

■ DU 2 AU 5 OCTOBRE

Le Salon L'Aller-Retour dans le noir de Pau (64), consacré aux littératures noire et policière, revient pour une sixième édition. Thème de cette année : « Noirs tropiques », clin d'œil à Claude Lévi-Strauss illustrant la volonté de mettre en vedette le polar ethnologique. Un Salon sous le parrainage de Caryl Férey, qui sera entouré de grands noms du genre comme le Sud-Africain Deon Meyer, l'Anglais Tim Willocks ou encore les Français Olivier Truc et Ian Manook.

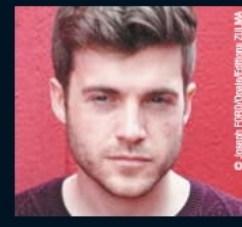
Rens. : www.unallerretour-dansienoir.com

■ DU 3 AU 5 OCTOBRE

Pour fêter ses dix ans, le Salon Lire en poche de Gradignan (33) accueille plusieurs grands noms de la littérature contemporaine, dont Marc Dugain, R. J. Ellory, Douglas Kennedy ou encore Maylis de Kerangal. Un plateau qui vient rendre hommage à la vitalité du poche, qui fait cette année la part belle aux littératures de genre (polar, SF, fantasy). Le tout parrainé (ou plutôt marrainé) par Véronique Ovaldé.

Rens. : http://www.lireenpoche.fr/

ÉVÉNEMENTS FNAC
#RENCONTRESFNAC
fnac


© Joseph FORD/Oasis Editions ZULMA

BENJAMIN WOOD
PRIX DU ROMAN FNAC 2014
Pour *Le Complexe d'Eden Bellwether*
Le 30 septembre à 17h30 - Fnac Lille
Le 2 octobre à 18h - Fnac Montparnasse
Le 3 octobre à 17h30 - Fnac Lyon

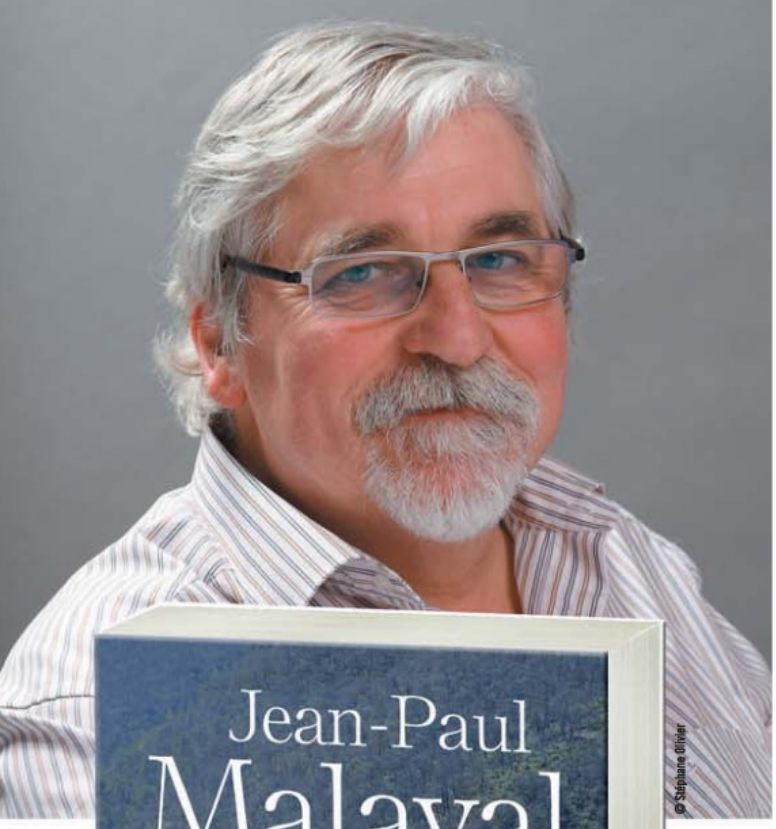
© Gallimard - C. Hélie

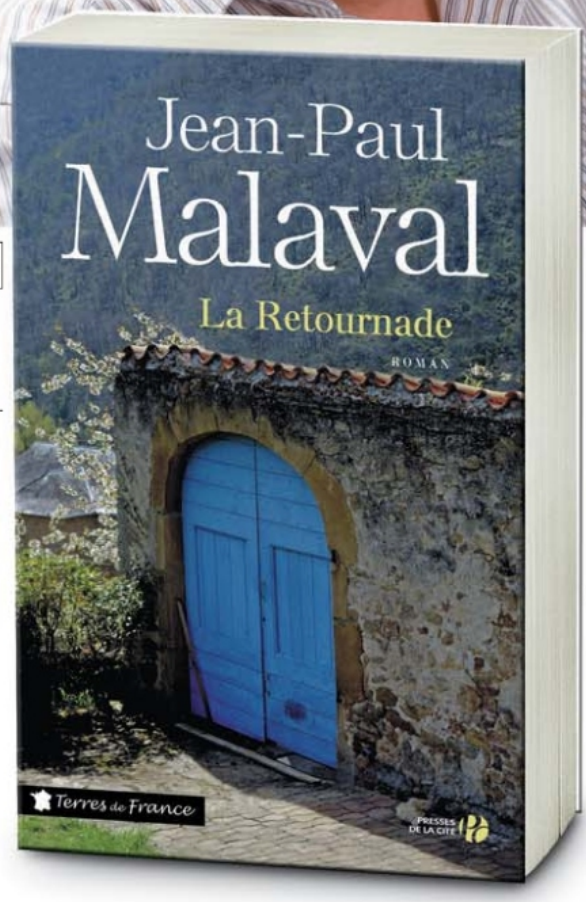
DAVID FOENKINOS
Pour son livre *Charlotte*
Le 1er octobre à 18h - Fnac Montparnasse

© Olivier Dion

AMÉLIE NOTHOMB
Pour son livre *Pétronille*
Le 8 octobre à 17h - Fnac Toulouse
Le 15 octobre à 17h - Fnac Montparnasse
Le 14 novembre à 17h - Fnac Lyon Bellecour

Retrouvez les événements Fnac sur fnac.com/evenements





Presses de la Cité | un département | place des éditeurs

336 pages - 21,50 € | Disponible en e-book

Sur le plateau du causse Méjean, querelle et rivalités entre un berger et un propriétaire terrien.

Au cœur d'un paysage sauvage de lande et de steppe se joue le destin d'êtres partagés entre la sauvegarde d'un patrimoine ancestral et l'égoïsme cupide.

Terres de France | PRESSES DE LA CITÉ

www.collection-terresdefrance.fr.

Suivez l'actualité de la collection Terres de France sur Facebook :
www.facebook.com/collection.terres.de.france

MAGAZINE

PALMARÈS

2/ Emmanuel CARRÈRE

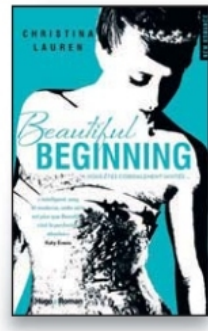
Le Royaume domine incontestablement la rentrée littéraire. Encensé par la presse, il a fait la couverture de *Lire*, du *Magazine littéraire* et de *Télérama*. Et les ventes sont au rendez-vous : les 100 000 exemplaires imprimés en premier tirage sont épuisés. L'ouvrage s'est pour l'heure vendu à 140 000 exemplaires et a bénéficié d'un nouveau tirage de 100 000 unités. L'auteur a reçu le prix littéraire du *Monde*. De quoi doper encore les ventes.

5/ Eric REINHARDT

Figurant parmi la liste des quinze ouvrages sélectionnés pour le Goncourt, le roman d'Eric Reinhardt cartonne en librairie. Avec 70 000 exemplaires tirés au total, il en est déjà à sa quatrième réimpression. L'auteur a bénéficié de critiques élogieuses de la part de la presse (*Lire*, *L'Express*, *Le Nouvel Obs*...) et de la couverture des *Inrocks*, ainsi que d'un passage sur France Inter dans l'émission d'Augustin Trapenard.

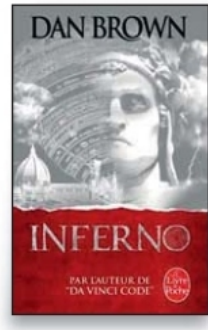
16/ Olivier ADAM

Révélé par *Je vais bien, ne t'en fais pas*, Olivier Adam compte parmi les plus grands succès de la rentrée littéraire, avec 13 000 exemplaires vendus en un peu plus de deux semaines. L'ouvrage a bénéficié d'une bonne couverture médiatique, aussi bien en presse écrite (*Lire*, *Le Figaro*, *Livres Hebdo*, *Metro News*) qu'en radio (*Les livres ont la parole*, sur France Inter) et en télé (Olivier Adam était invité à l'émission de rentrée de *La Grande Librairie*, de François Busnel).



20/ Christina LAUREN

Beautiful Beginning, sixième tome de la série initiée par le best-seller *Beautiful Bastard*, profite du succès des précédents épisodes. 22 000 exemplaires ont déjà été écoulés en trois semaines, sur 60 000 édités. L'ouvrage a aussi bénéficié d'un partenariat avec la marque de lingerie Aubade, célèbre pour ses campagnes d'affichage plutôt osées, et du relais offert par les blogueuses sur la Toile.



10/ Dan BROWN

Sorti en format poche le 28 mai 2014, soit un an après l'édition grand format, *Inferno* suscite l'enthousiasme du public. Les 280 000 exemplaires tirés au départ se sont révélés insuffisants, les ventes approchant désormais les 300 000 exemplaires. L'ouvrage a bien sûr bénéficié de la renommée de son auteur, mais également d'une campagne d'affichage (métro et gares) et d'animations sur Internet (dont un grand jeu concours).

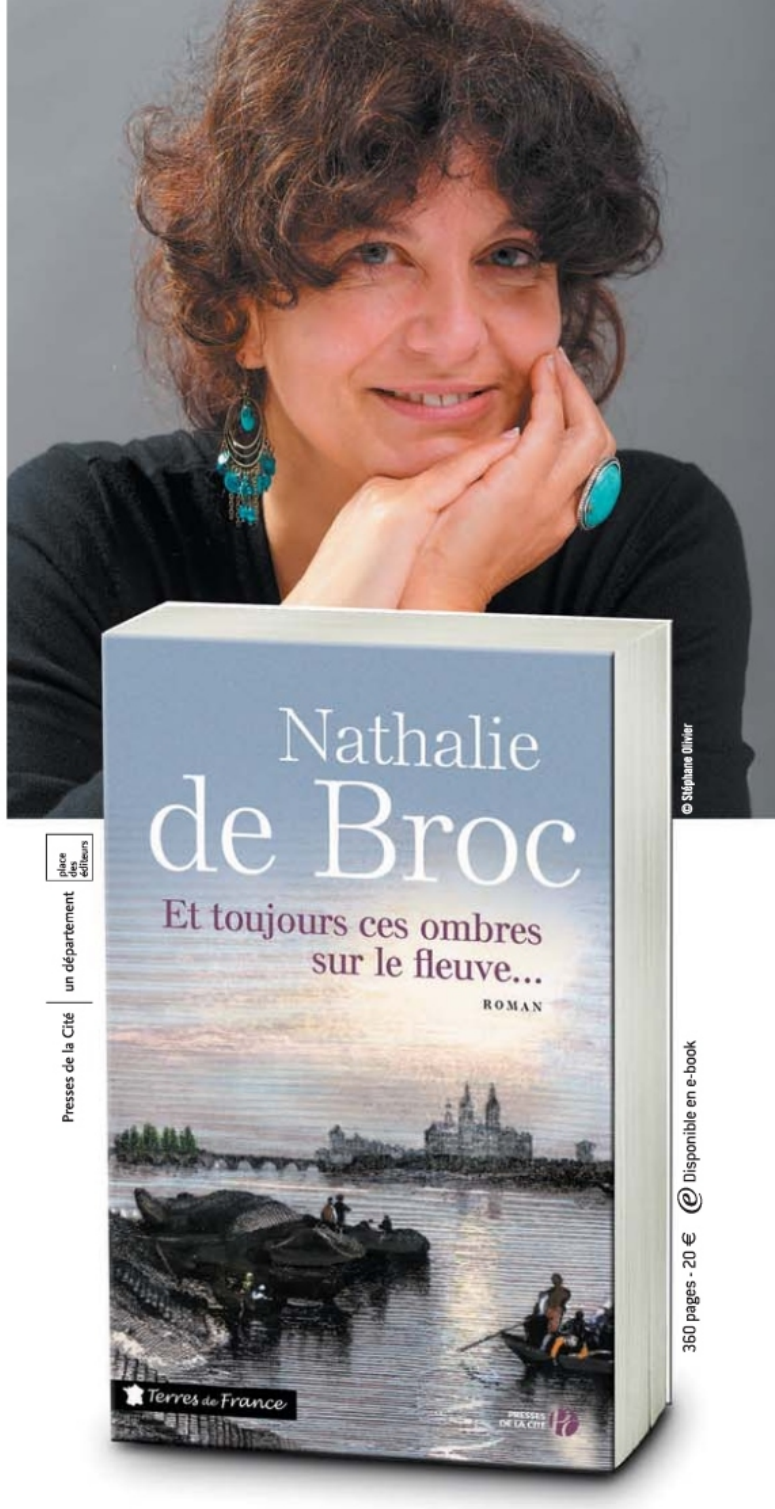
LES MEILLEURES VENTES

Réalisé par edistat du 11 août au 7 septembre 2014 à partir des résultats de 400 points de vente, librairies et grandes surfaces spécialisées. F : fiction. NF : non-fiction.

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	Classement précédent / Nb. de mois
NF	1	Valérie Trierweiler	Merci pour ce moment	Les Arènes	Entrée
F	2	Emmanuel Carrère	Le Royaume	P.O.L	Entrée
F	3	Amélie Nothomb	Pétronille	Albin Michel	Entrée
F	4	James Salter	Et rien d'autre	Editions de l'Olivier	Entrée
F	5	Eric Reinhardt	L'Amour et les forêts	Gallimard	Entrée
F	6	Jean d'Ormesson	Comme un chant d'espérance	Héloïse d'Ormesson	1/2
F	7	Guillaume Musso	Central Park	XO	4/5
F	8	Frédéric Beigbeder	Oona & Salinger	Grasset	Entrée
F	9	David Foenkinos	Charlotte	Gallimard	Entrée
F	10	Grégoire Delacourt	On ne voyait que le bonheur	Lattès	Entrée
F	11	Katherine Pancol	Muchachas (t.III)	Albin Michel	3/2
NF	12	Collectif	Un été avec Proust	Equateurs	7/2
F	13	Haruki Murakami	L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage	Belfond	Entrée
NF	14	Cécile Duflot	De l'intérieur. Voyage au pays de la désillusion	Fayard	Entrée
F	15	Camilla Läckberg	La Faiseuse d'anges	Actes Sud	2/2
F	16	Olivier Adam	Peine perdue	Flammarion	Entrée
F	17	Katherine Pancol	Muchachas (t.II)	Albin Michel	10/4
F	18	Patrick Deville	Viva	Seuil	Entrée
F	19	Paulo Coelho	Adultère	Flammarion	9/3
F	20	Christina Lauren	Beautiful Beginning	Hugo	Entrée
F	21	Katherine Pancol	Muchachas (t.I)	Albin Michel	5/5
F	22	Christophe Donner	Quiconque exerce ce métier stupide mérite tout ce qui lui arrive	Grasset	Entrée
NF	23	Thomas Piketty	Le Capital au XXIe siècle	Seuil	6/6
F	24	Maylis de Kerangal	Réparer les vivants	Verticales	8/6
F	25	Pierre Lemaitre	Au revoir là-haut	Albin Michel	20/10
NF	26	Stéphane De Groodt	Voyages en absurdie	Plon	16/7
F	27	Marc Levy	Une autre idée du bonheur	Robert Laffont	12/4
F	28	E. Giacometti et J. Ravenne	Le Règne des Illuminati	Fleuve Noir	11/2
F	29	Edouard Louis	En finir avec Eddy Bellegueule	Seuil	13/6
F	30	Jean-Marie Blas de Roblès	L'Ile du Point Némo	Zulma	Entrée
F	31	Philipp Meyer	Le Fils	Albin Michel	Entrée
F	32	Anna Gavalda	La Vie en mieux	Le Dilettante	15/5
F	33	Jean-Christophe Rufin	Le Collier rouge	Gallimard	14/5
NF	34	Antoine Compagnon	Un été avec Montaigne	Equateurs	-/7
F	35	Jean-Paul Didierlaurent	Le Liseur du 6h27	Au Diable Vauvert	19/3
F	36	Michel Bussi	N'oublier jamais	Presses de la Cité	36/3
F	37	Catherine Cusset	Une éducation catholique	Gallimard	Entrée
F	38	Marie-Hélène Lafon	Joseph	Buchet-Chastel	Entrée
F	39	Stephen King	Joyland	Albin Michel	-/2
NF	40	P. Duhamel et J. Santamaria	Les Flingueurs. Anthologie des cruautés politiques	Plon	Entrée

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	Classement précédent / Nb. de mois
F	1	Joël Dicker	La Vérité sur l'affaire Harry Quebert	De Fallois	1/2
F	2	E.L. James	Cinquante nuances de Grey	Le Livre de poche	8/5
F	3	E.L. James	Cinquante nuances plus sombres	Le Livre de poche	-/3
F	4	E.L. James	Cinquante nuances plus claires	Le Livre de poche	-/2
F	5	Guillaume Musso	Demain	Pocket	2/4
F	6	Michel Bussi	Ne lâche pas ma main	Pocket	4/3
NF	7	A.-S. Girard et M.-A. Girard	La femme parfaite est une connasse !	J'ai lu	6/10
F	8	Michel Bussi	Un avion sans elle	Pocket	9/7
F	9	Marc Levy	Un sentiment plus fort que la peur	Pocket	3/4
F	10	Dan Brown	Inferno	Le Livre de poche	5/2



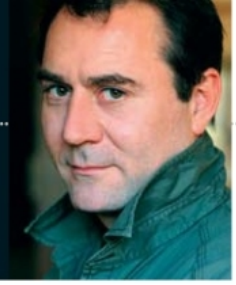
Tout commence en 1793 à Nantes.

Sous la Terreur, une jeune fille qui a vu ses parents exécutés poursuit sa vengeance implacable. A quel prix ?

Terres de France — PRESSES DE LA CITÉ

www.collection-terresdefrance.fr.

Suivez l'actualité de la collection Terres de France sur f :
www.facebook.com/collection.terres.de.france



PLONGÉE DANS LES BALKANS

Dans le troisième tome inédit de *Dans la nuit et le vent*, chef-d'œuvre du *travel writing*, Patrick Leigh Fermor poursuit son périple aux confins de la Serbie et de la Valachie.

En décembre 1933, Patrick Leigh Fermor quitte Londres pour Constantinople. Ce Britannique de bonne famille n'a alors que 19 ans mais déjà un solide bagage intellectuel. Il voyage à pied, à son rythme, du Rhin au Danube, des Alpes aux monts Rhodopes, de l'Europe centrale à l'Asie mineure. Il sieste sous les mûriers, soupe chez l'habitant, débusque un serpent sous un buisson de thym, dort à la belle étoile, parmi un lacis de racines. Il prend des notes (qu'il perdra plusieurs fois, les reconstituant ensuite de mémoire), sans se douter que son récit deviendra l'un des plus fameux publiés en Grande-Bretagne, l'un des chefs-d'œuvre du *travel writing*. Une sorte d'*Usage du monde*, vingt ans avant Nicolas Bouvier.

De Leigh Fermor, on connaissait *Le Temps des offrandes* et *Entre fleuve et forêt* (Payot, 2003). Grâce à la parution récente de la première édition intégrale de son récit de voyage, *Dans la nuit et le vent* (titre tiré d'un vers du *Roi des aulnes*, de Goethe), on découvre enfin la troisième partie de cette trilogie, *La Route interrompue*. Longtemps inédit, le manuscrit a été miraculeusement retrouvé par des admirateurs, les écrivains Colin Thubron et Artemis Cooper, deux ans après la disparition de l'auteur en 2011.

Sous-titrée « Des Portes de Fer au Mont Athos », la suite tant attendue de ce périple initiatique nous permet de retrouver « Paddy » à l'orée des monts Balkans, aux portes de la Bulgarie. « Il s'agit là, depuis toujours aux yeux de l'Histoire, de la grand-route de l'Europe vers le Levant. » Les enfants vendent des melons d'eau, les hommes sont « coiffés de kalpaks de cosaques en peau de mouton ». En découvrant les montagnes bulgares, Leigh Fermor songe aux steppes d'Asie. « C'était l'Orient et partout se voyait abondance d'indices des sièges naguère passés sous les Ottomans. »

Le parfum de jasmin est entêtant, la route est piquetée de peupliers d'Italie, le marcheur écoute « le tintement occasionnel d'une clarine de mouton ou de chèvre ». Il mange du fromage blanc sur du pain noir, s'allonge sur des tapis à chevrons, s'endort dans une mosquée abandonnée, découvre avec ravissement l'hospitalité de la population : « nombre de gens buvaient du *slivo*, un alcool de prune rugueux qui tournoie comme un lasso ». Ses cheveux sont « poussiéreux, décolorés comme de l'étoupe hérissée », son visage « brûlé par le soleil jusqu'à avoir la teinte d'une desserte en noyer ».

Dans la nuit et le vent par **Patrick Leigh Fermor,** traduit de l'anglais par Guillaume Villeneuve, 960 p., Nevicata, 29 €

Le pèlerin anglais est un temps guidé par la blonde Nadedja. Elle déclame des vers de Lamartine (le poète séjourna à Plovdiv) et lui apprend à dire, en bulgare, « Tu es la plus belle fille du monde ». Mais l'appel de la route est le plus fort. Le jeune érudit semble porté par le rêve, il suit « l'itinéraire de ces merveilleuses caravanes venues de Raguse qui se frayaient un chemin cahotant vers la mer Noire et l'Anatolie [...] ».

La force du récit de Patrick Leigh Fermor tient à l'élégance de sa plume, à son art méticuleux et précis de la description. Mais aussi à son érudition, due à une curiosité sans limites pour l'histoire, les religions, l'architecture, les langues, la botanique... Son livre de chevet n'est-il pas l'*Encyclopædia Britannica* ? L'autre intérêt de cette trilogie, et non des moindres, est l'analyse historique, toujours d'actualité (quand il est question, par exemple des compatriotes « égorgés par milliers, sous l'emprise du vrai fanatisme des convertis »). Au contact des peuples balkaniques, Leigh Fermor a voulu en savoir plus sur leur passé et ses informations nous éclairent sur la complexité de la mosaïque ethnique de cette fameuse « poudrière ». Il nous apprend, au passage, l'origine d'un mot bien de chez nous : « L'hérésie a toujours été liée par l'Occident à la Bulgarie. D'où l'appellation française médiévale de "bougres" pour désigner les hérétiques français. »

A force de le voir tout observer, les Bulgares le soupçonnent d'être un espion. Ironie du sort, sa connaissance des langues et des peuples des Balkans lui permettra de devenir officier des services secrets de l'armée britannique pendant la Seconde Guerre mondiale. Sa capture, en Grèce, d'un général nazi, a fait de lui un héros. Mais s'il fut anobli par la reine, en 2004, c'est bien pour services rendus à la littérature.

STÉPHANE HUMBERT-BASSET

RETROUVEZ LiRE:

NUMÉRIQUE SUR iPad ET iPhone

NOUVEAUTÉ

ABONNEZ-VOUS À PARTIR DE 7,99 €

TÉLÉCHARGEZ DIRECTEMENT L'APPLICATION :
http://appstore.com/roularta

Télécharger dans l'App Store

AG18472

Gunnar Staalesen pose à côté de son détective, Varg Veum, véritable star nationale.

Varg Veum Tour avec *Gunnar Staalesen*

A travers sa grande fresque historique, *Le Roman de Bergen,* et ses romans policiers avec le détective Varg Veum, le romancier norvégien Gunnar Staalesen ne cesse de parcourir et de célébrer sa ville. La visite s'imposait, avec le meilleur des guides..

Quand Gunnar Staalesen déboule dans les ruelles escarpées de Bergen, personne ne peut rattraper ce marathonien. Pendant de nombreuses années, il vécut dans l'une des maisons de bois qui font le charme de la cité aux sept montagnes. Staalesen a cette ville dans le sang, le cœur et les jambes. Et si, aujourd'hui, le romancier a déménagé pour un appartement en périphérie, il continue d'arpenter les quartiers de son enfance dont il connaît chaque recoin, et les fait visiter à ses amis. Pas étonnant que de son héros, Varg Veum, soit un pur Bergenois. Et s'il l'a fait naître presque cinq ans avant lui, en 1942, il s'est empressé de l'installer dans les lieux qui lui sont familiers : école, maison, bureau, café… Il existe d'ailleurs, depuis quelques années, un Varg Veum Tour qui permet aux fans du détective privé d'aller faire leur pèlerinage sur ses lieux de prédilection. Ce matin, le tour-opérateur est Gunnar Staalesen lui-même,

KIOSQUE.FR

parlant un français impeccable, et le soleil brille sur cette ville réputée pour son temps pluvieux. Double chance.

Il faut commencer par grimper vers la demeure du « Loup solitaire », traduction littérale de Varg Veum. Bois peint, fenêtres fleuries, ruelles pavées impeccables, on domine le port et la mer du Nord, porte d'entrée des fjords de Norvège. Les habitants de la rue saluent discrètement l'écrivain, véritable star de Bergen et de toute la Scandinavie. Les douze romans (traduits) de sa série Varg Veum se sont déjà vendus par millions d'exemplaires. En outre, l'adaptation télévisée de ses enquêtes (diffusées en France cette année sur Arte) a amplifié le phénomène grâce, également, au charme de l'acteur scandinave, Trond Espen Seim. Seuls les Bergenois ont froncé le nez car le comédien, venu de l'est de la Norvège, n'a pas l'accent local ! Varg est donc né dans cette partie de la ville et s'il n'a que 59 ans aujourd'hui, c'est grâce à son créateur qui n'a pas envie de le faire vieillir trop vite. Ainsi, l'enquêteur peut poursuivre son travail sans s'essouffler outre mesure.

C'est en 1975 que Staalesen envisage de façonner ce héros. Auparavant, il n'a publié que deux polars et cherche alors à s'inspirer de Raymond Chandler, Ross Macdonald et Léo Malet. Il imagine un garçon de milieu modeste, fils de conducteur de tramway, orphelin très jeune. Il en fait un héros solitaire, un peu rebelle, hors la loi, sarcastique, pétri d'humour. Varg Veum est plutôt beau gosse avec des histoires d'amour qui finissent mal, une ex-épouse remariée à un homme qui le méprise et un fils qu'il voit rarement. Varg n'aime pas beaucoup les flics et la méfiance est réciproque. Avant d'ouvrir son bureau en centre-ville, il a travaillé pour la Protection de l'enfance. Mais on l'a congédié brutalement pour avoir rossé un dealer de drogue. Evidement, il connaît Bergen comme sa poche, son histoire passée mais aussi son évolution sociale. On pense volontiers à Ian Rankin et à son personnage John Rebus à Edimbourg. Il y a chez ces deux écrivains un même désir de plonger dans les archives pour expliquer le présent et saisir les évolutions sociales. Derrière le charme pimpant des maisons en bois, Varg Veum découvre une jeunesse rongée par la drogue, des parents qui négligent leurs enfants, des prostituées victimes de réseaux mafieux, des milieux financiers qui ne sentent pas la rose et des plateformes pétrolières qui font fi de la sécurité. Avec lui, on voit le pays changer des années 1975 aux années 2000 que Staalesen commence à aborder dans ses derniers volumes. La nouvelle aventure de Varg Veum, intitulée *L'Enfant qui criait au loup*, revient sur le passé du privé. Ce temps où il était travailleur social et tentait d'arracher les enfants à des mères toxicos ou à des familles d'accueil déficientes. Echo ou boomerang, une ancienne victime vient demander des comptes au détective.

En redescendant vers le port, nous passons devant l'école de Varg (qui fut aussi celle de son créateur). Puis il faut prendre un petit ferry et rejoindre l'autre bord. Bergen est connue pour ses pêcheurs. Ils partaient un an ou deux pêcher la morue dans d'immenses filets et revenaient la sécher et la saler dans cette ville qui a changé de visage. Les marins ne sont plus qu'une poignée, les autres travaillent dans les hydrocarbures. Le pétrole a transformé les habitudes d'un pays devenu riche.

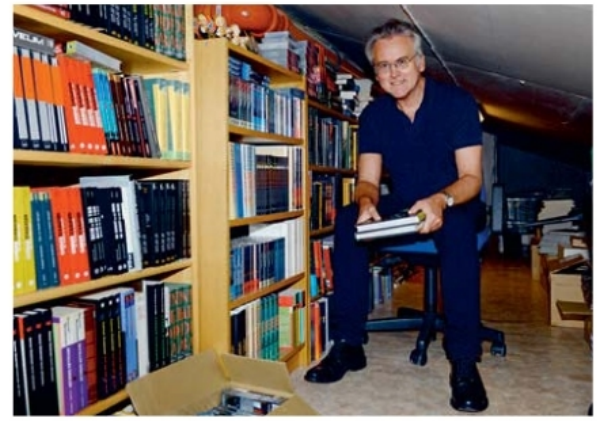
Il est temps de rejoindre le bureau de Varg, situé à l'hôtel Scandic Strand, près du port et du marché aux poissons. Ici, tout est à la gloire du personnage fictionnel. On croise au rez-de-chaussée, adossée au mur, la statue du privé en blouson de cuir et jeans. Les touristes se font photographier à ses côtés mais, cette fois, c'est Gunnar Staalesen qui prend la pose contre la sculpture, avec bonhomie. Passons au stade des révélations : il n'y a pas de vrai bureau de Varg au troisième étage, seule une porte fermée avec son nom gravé puis un bar décoré spécialement pour la gloire locale avec photos, livres et objets contondants. On y boit des cocktails qui portent le nom de chaque roman. *Le Loup dans la bergerie* contient du gin et de la vodka, *Anges déchus* n'a pas la main légère sur l'aquavit même teinté de crème de mûre. Quant à *La Femme dans le frigo*, elle réunit vodka, gin et tequila, à moins que ce ne soit la recette de *La nuit, tous les loups sont gris*… A un certain moment, les subtilités de la langue norvégienne ont tendance à nous échapper.

Gunnar Staalesen est à la fois un écrivain obsessionnel et un auteur capable de changer de visage. Alors que les aventures de Varg Veum sont un succès international, le romancier décide de faire une pause, au début des années 1980. Depuis longtemps, il compile de la documentation sur sa ville. Photos, ouvrages d'histoire, témoignages s'accumulent jusqu'au moment où il entame *Le Roman de Bergen*, une œuvre monumentale, une fresque sur un siècle d'histoire européenne entre 1900 et 1999 qui débute comme un polar. Un meurtre est commis dans la nuit du Nouvel An 1900 et deux inspecteurs de police enquêtent. Cinq ans de travail, deux mille pages, six volumes et un résultat remarquable. Incendies, guerres mondiales et secrets de famille, le tout rédigé avec une pointe d'humour, donnent l'impression de se nouer sans effort. Car on passe aisément de la fresque documentée au roman policier haletant. Dans son appartement, Gunnar Staalesen montre volontiers les clichés qui l'ont inspiré et les ouvrages qu'il a consultés, mais l'homme a beaucoup travaillé en bibliothèque et interrogé historiens, témoins et familles pendant des années. Fini Chandler, c'est à Balzac qu'on peut comparer Staalesen. Il a su composer une très belle épopée nourrie de sentiment, de rage, d'éléments déchaînés et de familles déchirées. C'est entre un bureau minuscule et un cagibi mal éclairé qu'il a écrit son grand œuvre, car il n'y a rien d'ostentatoire chez cet homme discret. Sur ses murs, on ne voit guère d'objets à sa gloire, de récompenses ou babioles symboliques. Il préfère ●●●

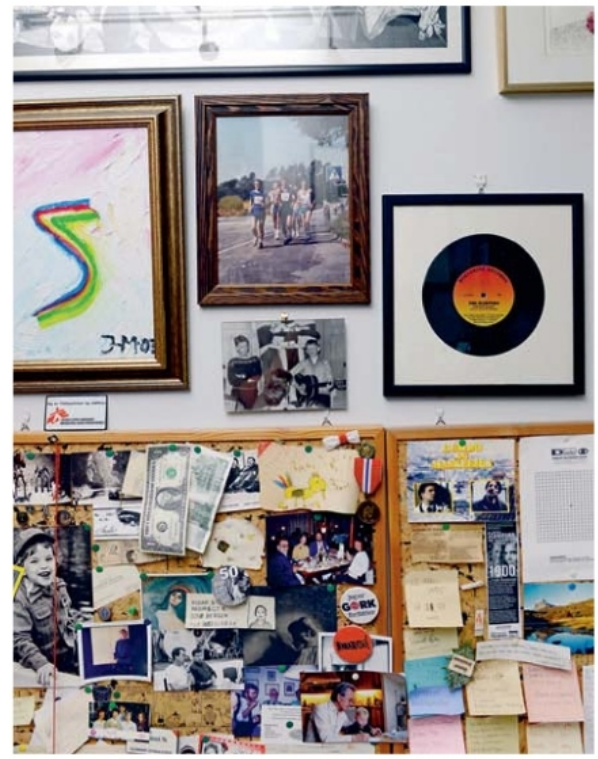
Le héros de Staalesen habite dans une maison typique avec ses bardeaux en bois peint.

KIOSQUE.FR

La table de l'écrivain avec vue imprenable sur un cimetière. Sur son bureau, un revolver, qu'il a reçu en récompense du prix du meilleur roman norvégien.



Son cagibi où il entrepose livres et documentation.



Rien d'ostentatoire parmi les objets, pas de récompenses mais des portraits de famille, des souvenirs personnels : Gunnar jouant, à 13 ans, dans un groupe de rock ou en train de courir un marathon.

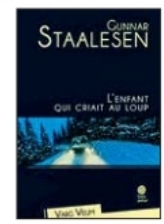
●●● les photos de famille et quelques clichés de jeunesse, en train de courir un marathon dans les montagnes. Mais il ne cache pas qu'il est fier de ce *Roman de Bergen*, comme s'il payait son dû à une ville qu'il aime viscéralement. Et aujourd'hui, il envisage même d'écrire un autre roman historique, situé au Moyen Age, à Bergen, évidemment. Voyager dans le monde entier, venir chaque année à Paris, fait partie de ses plaisirs, mais rentrer chez lui, c'est comme recommencer à respirer normalement.

Autre corde à son arc, le théâtre le sollicite souvent pour écrire des adaptations ou des œuvres originales. Ce soir a lieu la première d'une comédie musicale dont il signe l'adaptation. Il s'agit de *Hellemyrsfolket* (*Les Gens de Hellemyr*) d'après le livre d'Amalie Skram. L'auteure du XIXe siècle (1846-1904), fort connue dans les pays scandinaves, écrivit cette œuvre naturaliste à la Zola. Couples qui se déchirent, culpabilité, drames de la misère, de l'alcool, poids de l'Eglise, climat rude sont au cœur de cette saga qui rappelle *Les Misérables* en version musicale. C'est avec cette troisième casquette théâtrale que Gunnar Staalesen a commencé sa carrière d'écrivain. D'abord dans l'administration puis dans la création. Mais là encore, pas question de se pousser du col : il reste dans les coulisses et ne vient pas saluer. Il se contentera, après la représentation, d'aller boire une bière dans son bar fétiche, histoire de fêter le succès d'un spectacle qui jouera à guichets fermés jusqu'à la fin décembre. A moins qu'il ne prenne un Varg Veum Drinker ? A ses risques et périls.

Christine Ferniot
Photographies : Helge Skodvin pour *Lire*

Le Roman de Bergen, traduit par Alexis Fouillet, Gaïa, 6 volumes, réédité chez Points.
Les œuvres d'Amalie Skram sont également éditées chez Gaïa.

★★***L'Enfant qui criait au loup (Dødens drabanter)***, traduit du norvégien par Alexis Fouillet, 364 p., Gaïa, 22 €



DES VIES ET RIEN D'AUTRE

Le 15 décembre 1963, Truman Capote écrit à Perry Smith, l'un des deux assassins dépeints dans *De sang-froid*, le livre qui le rendra célèbre. Il se confie avec une liberté étonnante comme si la corde qui attendait Smith exonérait l'écrivain de toute pudeur vis-à-vis de son correspondant. C'est un C.V. qui n'épargne rien, ou presque, d'une jeunesse désenchantée, entre père envolé et mère alcoolo-dépressive-suicidée. Capote se dépeint comme « précoce sur le plan artistique et intellectuel – mais complètement immature sur le plan émotionnel », ce qui résume bien la complexité de ce petit homme infini connaisseur du spectre des humeurs. Son existence relativement courte – soixante ans – se retrouve en grande partie dans ce merveilleux recueil de lettres, où le subtil tutoie le scabreux, la gentillesse la méchanceté, la volonté des débuts la procrastination des dernières années quand l'alcool, la drogue et les pilules remplacent les amis. Reste ce plaisir de lecture, définitivement trop bref.

Qu'est-ce qu'une vie, au fond ? Un éclat plus ou moins lumineux entre deux néants. Parfois même éblouissant, lorsque l'on se retourne sur la vie de Jean-Marc Roberts, enfant précoce des Lettres, au père lui aussi envolé, scénariste de talent, amoureux en transit, éditeur devin, funambule de la vie. L'allure d'un chat qui ronronne pour mieux griffer, en douceur. Un personnage parisien, à l'allure juvénile, masquant une mélancolie ténébreuse derrière un paravent d'humour sec comme le furent son écriture et ses livres. Un félin matois *under control*, sans cesse aux aguets. Contre la maladie, qui finit par l'embarquer l'année dernière, Roberts décida de se battre avec son stylo, piqûre anesthésiante immobilisant un temps le monstre tapi en lui. Là aussi, une vie défile ou plutôt les cent vies d'un homme expert en cache-cache, se dévoilant en demi-teinte sous les habits de camouflage, de ses heureux souvenirs d'enfance sous les ciels d'Italie à la rugueuse expérience hospitalière (La Pitié, quel nom malvenu pour ce seigneur stoïque qui l'avait en horreur).

L'écrivain britannique J.G. Ballard assista, adolescent, au supplice infligé à un Chinois par des occupants japonais de Shanghai. Cette image, ajoutée à celle de la mort de sa femme glissant sur des galets, et enfin celle d'une femme tuée en voiture dans un crash provoqué par l'un de ses amis, constituent quelques clés essentielles d'une œuvre marquée par l'idée que la cruauté, le carnage, fût-il accidentel, ne sont peut-être qu'un moyen d'éprouver notre raison d'être. Dans son autobiographie, ce veuf visionnaire n'épargne ni lui-même ni personne lorsque sa conscience lui dicte d'être honnête. Seule surnage la bonté des femmes qui, d'une certaine façon, l'a aidé à survivre. Et à écrire.

★★ ***Un plaisir trop bref (lettres)*** par **Truman Capote,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacques Tournier, 572 p., 10/18, 9,10 €
★★ ***Deux vies valent mieux qu'une*** par **Jean-Marc Roberts,** 116 p., J'ai lu, 5 €
★★★ ***La Bonté des femmes*** par **J.G. Ballard,** traduit de l'anglais par Béatrice Vierne, 428 p., Tristram Editions/Souple, 11,95 €

DÉFINITIVEMENT CULTE 10/18
en partenariat avec
LISEZ INSPIRÉ

GRANDS DÉTECTIVES

ALEXANDER McCALL SMITH

PREMIÈRE ENQUÊTE : 2003

Mr McCall Smith est l'auteur le plus déroutant du roman policier actuel avec sa série consacrée à Precious Ramotswe, responsable de la seule agence de détectives du Botswana.

On ne relève aucune perversion dans les livres de McCall Smith. L'écrivain a préféré un rituel de politesse, une recherche du respect de l'autre, une envie d'aborder le quotidien par son aspect positif. Nostalgique d'un pays où il vécut longtemps, il ne refuse pas la réalité du sida, la misère, la mort, mais cherche à donner une image différente de « gens ordinaires armés de leur seule générosité ». Non, McCall Smith n'occulte rien ; il tempère, choisit de s'attarder sur les parfums et les couleurs d'une contrée dont il est devenu la star absolue.

Christine Ferniot

L'Institut de beauté des rectifications mineures par **Alexander McCall Smith,** traduit de l'anglais par Elisabeth Kern, 10/18, 336 p., 8,40 €

James Salter, le chevalier du ciel

PAR FRANÇOIS BUSNEL

C'est l'événement de la rentrée littéraire, du côté des romans étrangers. James Salter triomphe partout dans le monde avec *Et rien d'autre*, son premier roman depuis trente-cinq ans. Retour sur le parcours d'un romancier subtil qui fut d'abord traité de pornographe et d'écrivain pour écrivains, avant d'être célébré comme l'un des plus fins stylistes. Et à qui l'on doit quelques-uns des très grands livres de la littérature américaine.

« Ce que j'ai fait, c'est écrire sur les gens et les événements qui furent importants pour moi, et dire la vérité bien que ne me fiant, ici et là, qu'à la seule mémoire. » Ainsi débute l'une des plus belles autobiographies de la littérature contemporaine, *Une vie à brûler*, dans laquelle l'auteur tente de comprendre quel abîme sépare sa vie d'écrivain, sous le nom d'emprunt qu'il s'est choisi, James Salter, de sa vie d'antan, celle que menait le major Jim Horowitz, de l'US Air Force. De cette vie d'antan, James Salter a conservé le port altier de ceux qui ont appris à commander. Une certaine classe, aussi. Les cheveux sont aujourd'hui d'un blanc de chaux. Une infinie tristesse se lit dans ses yeux, à peine démentie par la politesse du sourire. Il écoute, vraiment. Prend le temps de répondre, clairement. Avec une éloquence chantournée. Débouche une bouteille de bon vin. Cherche un passage précis dans un livre. De tout son être, émane une invincible solennité.

J.C. BOURCART/RAPHO/GAMMA

Depuis maintenant douze ans, nous nous rencontrons régulièrement. James Salter me reçoit chez lui, dans sa maison de Bridgehampton, à Long Island. L'île est aujourd'hui devenue le repaire des milliardaires. Dix mille habitants l'hiver, cent mille l'été – triés sur le volet (pour louer une *mansion* les pieds dans l'eau, comptez un million de dollars pour trois mois, cinquante fois plus pour l'acheter). Lorsque James Salter s'est installé ici, dans les années 1960, les Hamptons étaient presque vides. Il en donne une belle description dans son nouveau roman, *Et rien d'autre* : « Des années auparavant, les peintres avaient afflué de toutes parts, parce qu'on se logeait pour rien et que la lumière claire et transcendante semblait venir de très loin durant les longs après-midi. La vie y est insouciante. Il y avait de grandes maisons cachées derrière les haies ou en retrait des routes, certaines très anciennes. Le raz de marée de la conquête n'avait pas encore tout balayé. De simples bungalows, dont certains appartenaient aux fermiers, étaient bâtis sur la dune. » « Si l'on veut rayer de la carte la moitié de la littérature américaine d'aujourd'hui, il suffit de bombarder les Hamptons », plaisante-t-il de bon cœur. Les stars des lettres américaines ont toujours adoré Long Island. Hier Kurt Vonnegut, James Jones, George Plimpton, John Irving, Peter Matthiessen. Aujourd'hui E. L. Doctorow, Jay McInerney, Alan Furst… Et James Salter, donc.

> **« Accaparé par** ses rêves de fortune, son père marque peu d'intérêt pour l'enfant. Cet implacable constat sous-tend toute son œuvre littéraire. Du côté parternel, la famille vient d'un shtetl de Pologne **»**

Sa maison de bois brun n'a rien des clinquantes demeures de milliardaires. Longtemps, il a fait l'aller-retour entre Bridgehampton et Manhattan où il possédait un appartement, à cinq blocs du World Trade Center. Dans le salon, autour d'une vaste cheminée de pierre, beaucoup de livres. Un ordinateur sur lequel il envoie ses e-mails – James Salter écrit à la main, serré. Quelques photos. Les traces d'un passé qu'il évoque parce qu'on le lui demande. La biographie, pour James Salter, n'explique pas tout. Et pourtant…

James Salter a vécu plusieurs vies.

Toutes ressemblent à un roman.

UNE ENFANCE À NEW YORK

Dès sa naissance, d'ailleurs, la fiction se penche au-dessus de son berceau. Il naît le 10 juin 1925 dans une famille modeste, en banlieue new-yorkaise. Il aime se raconter que le médecin qui l'a mis au monde était l'écrivain William Carlos Williams, l'auteur du *Grand Roman américain* et d'*Au grain d'Amérique*. « Ça pourrait coller, dit-il avec un sourire. A cette époque, William Carlos Williams venait de rentrer d'Europe où il avait rencontré James Joyce et Ezra Pound, et il exerçait comme médecin accoucheur à Rutherford, dans le New Jersey. »

Fils unique, il a deux ans lorsque ses parents emménagent dans une petite pièce de la 98e Rue, dans l'Upper West Side. Enfance solitaire. « Obéissante », précise-t-il. Son père s'appelle George Horowitz et cherche à se faire une place dans le monde, à s'élever socialement. Accaparé par ses rêves de fortune, il marque peu d'intérêt pour l'enfant qui se souviendra non de l'absence d'amour mais de « son absence d'intérêt pour moi ». « Il se peut que ma mère ait ressenti la même chose », confie-t-il. Cet implacable constat sous-tend toute son œuvre littéraire. Côté paternel, la famille Horowitz vient d'un shtetl de Pologne. C'est son arrière-grand-père, né en 1850, qui a émigré à New York.

New York, justement, joue un rôle capital dans la vie du jeune James Horowitz. Il en livrera des descriptions saisissantes, bouleversantes, dans *Et rien d'autre*, *Une vie à brûler* et *Un bonheur parfait*. Après le minuscule appartement de la 98e Rue vient l'immeuble bourgeois de West End Avenue. Le garçon passe beaucoup de temps dans les rues du quartier, arpente la ville.

En 1929, c'est la crise de Wall Street. Krach boursier. Son père, qui avait investi toutes ses économies (75 000 dollars) dans un projet immobilier sur Central Park South, est ruiné. Grâce à l'une de ses connaissances, portier dans un hôtel qui domine le Park, il peut loger sa famille quelque temps avant de déménager dans un grand immeuble de Madison Avenue, le Croydon. Cette errance marque profondément le garçon. Il vit dans les quartiers chics mais fréquente les gamins pauvres de Yorkville, près du fleuve. Des émigrés allemands et hollandais, surtout. Il apprend à lire. Très vite, vient l'envie d'écrire. Il gratte quelques poèmes. Adolescent, il est subjugué par l'un de ses condisciples, un gamin frondeur qui publie des nouvelles dans le journal du lycée, puis dans les gazettes new-yorkaises d'avant-guerre. Il s'appelle Jack Kerouac. James multiplie les découvertes. Il chine, fréquente les galeries d'art, achète un Picasso et un Chagall marqués hors commerce. Une vie qui pourrait être celle d'un futur écrivain, dans la bohème new-yorkaise… Il en ira tout autrement.

James Salter dans les années 1960.

ARCHIVES JAMES SALTER

En décembre 1941, la flotte américaine du Pacifique est bombardée à Pearl Harbor. L'Amérique entre en guerre. George Horowitz, qui sortit major de West Point en 1917, est rappelé sous les drapeaux. Son fils, le jeune James, n'a pas le choix. L'aurait-il qu'il eût sans doute suivi le même chemin, d'ailleurs. West Point. Il n'a jamais mis les pieds dans un avion mais il a lu les exploits des aviateurs de la Première Guerre mondiale et des pionniers de l'Aéropostale. Il deviendra donc pilote. Pilote de chasse ! ●●●

●●● Mais, pour l'heure, il fait ses classes. Il apprend. Sur le sol américain. Il n'a que 17 ans lorsque la guerre éclate. Trois ans plus tard, lorsque l'Allemagne capitule, il n'a survolé que les champs de blé de l'Arkansas ou du Midwest. Bien sûr, il y a cet accident stupide qui manqua de lui coûter la vie : le 8 mai 1945, alors que l'on célèbre l'armistice à peine signé, il s'écrase sur une maison de village, à court de carburant !

La guerre est terminée mais la littérature est encore loin. Dans le secret de ses nuits, le jeune pilote écrit. Peu. « A l'armée, vous n'avez pas vraiment le temps pour ça. Et les militaires se méfient des écrivains. Regardez Saint-Exupéry : toute sa vie, il fut regardé de travers par ses supérieurs en raison de ses talents de romancier », souligne aujourd'hui celui qui dissimulait alors son désir d'écriture. Saint-Exupéry est l'une de ses idoles. Il apprend le français en lisant *Vol de nuit*, un dictionnaire à portée de main, le soir, dans sa chambrée. Peu à peu, le chevalier du ciel gravit les échelons.

L'ÉPREUVE DU FEU

Le voilà lieutenant. Lorsque la guerre de Corée éclate, en 1950, il est aux premières loges. Trop jeune pour combattre dans le Pacifique, il a désormais l'âge où l'on rêve d'exploits. James Horowitz ne joue pas avec le feu, il l'affronte. Plus tard, il racontera dans *Cassada* ainsi que dans quelques nouvelles son expérience du feu, de la guerre. L'ennemi que l'on a tué. Les tirs sur la carlingue. La mort.

Quand les combats prennent fin, en 1953, il commande son escadrille. Mais cette vie de caserne n'est pas celle qu'il espérait. Hiver 1956. Le voici à New York. En permission. Dans un petit appartement du sud de Manhattan, il écrit. Ou plutôt tente d'écrire. Un artiste du quartier, un type un peu beatnik, lui offre un jour un recueil de poèmes de Rainer Maria Rilke. Il l'ouvre. Tombe sur *Torse d'Apollon archaïque*. Et lit ce vers, fait pour lui : « Tu dois changer ta vie. » C'est une révélation. Une illumination. Le major James Horowitz devient James Salter.

C'est sous ce nom qu'il publie le premier roman qu'il a rédigé dans la fièvre à Manhattan. *The Hunters*. Le livre passe inaperçu. Qu'importe. Sa décision est prise : après douze ans de service et une centaine de missions, il quitte l'armée. Le 10 juin 1957, jour de son trente-deuxième anniversaire, il présente sa démission. « En pénétrant dans le Pentagone, j'avais le sentiment de marcher à ma mort. Ce fut l'acte le plus difficile de ma vie », admet-il un demi-siècle plus tard.

Commence alors une longue période de liberté mais aussi de doutes. Certes, la liste est longue des écrivains à succès qui sont passés par l'armée : J. D. Salinger a publié *L'Attrape-Cœurs* en 1951, Norman Mailer a triomphé avec *Les Nus et les Morts* en 1948, tout comme James Jones, qui a raconté sa guerre dans *Tant qu'il y aura des hommes*… Mais tous furent des conscrits, des appelés. Salter, lui, est militaire de carrière. Un militaire qui veut devenir écrivain. Le modèle est à chercher plus loin. Du côté de Cervantès, qui combattit les Turcs à Lépante en 1571 avant d'écrire son *Quichotte*.

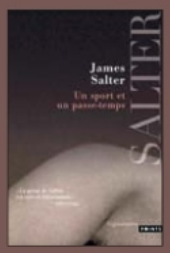
James Salter n'a guère le temps de penser à tout cela. En 1961, alors qu'il vient de publier *The Arm of Flesh* dans l'indifférence quasi générale, il est rappelé comme officier de réserve lors de la crise de Berlin. Il est envoyé en France. « J'ai vécu presque un an dans l'est de la France, à Chaumont. C'était la France des films de Louis Malle et des romans de Georges Simenon. Une France en partie disparue aujourd'hui. » Cette France provinciale, qui s'ennuie, lui inspire son premier grand livre, *Un sport et un passe-temps*. L'histoire d'une dérive amoureuse dans une ville de brume et de grisaille. Entre Dean, l'amant américain, et Anne-Marie, sa petite Française, aussi jolie que résignée, le sexe semble être la plus sûre des conversations lorsque le futur est incertain et muselle toute tentative de communication. Scènes crues, maximes définitives : le livre choque tous ceux à qui il est présenté (une bonne vingtaine d'éditeurs) et ne sera publié qu'en 1967. L'accueil est glacial. La presse de la très prude Amérique se déchaîne contre celui qu'elle traite désormais de pornographe. Pourtant, rien de si sulfureux dans ce livre sublime où l'on trouve notamment cette phrase, qui annonce l'œuvre à venir : « Les femmes tombent amoureuses quand elles commencent à vous connaître. Pour les hommes, c'est exactement l'inverse : quand ils finissent par vous connaître, ils sont prêts à vous quitter. » Un livre qui assène des phrases pareilles ne peut que faire chavirer une petite troupe de lecteurs désormais inconditionnels.

DES AMÉRICAINS À PARIS

En France, James Salter rencontre la petite bande des écrivains américains exilés à Paris : Mailer, Jones, Irwin Shaw. « C'était la France des grands hôtels, de la délicatesse, des femmes séductrices à la Ninon de Lenclos qui vous demandent lors d'une soirée entre amis si vous comptez passer la nuit seul. » Irwin Shaw, vétéran de la Seconde Guerre mondiale, auteur du *Bal des maudits* et victime du maccarthysme, l'impressionne tout particulièrement. Et lui apporte son aide. Tout comme George Plimpton, le jeune patron de la mythique *Paris Review*,

TROIS CHEFS-D'ŒUVRE

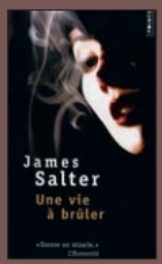
***Un sport et un passe-temps* (1967)**



« N'oubliez pas que la vie en ce monde n'est qu'un sport et un passe-temps », peut-on lire dans le Coran. Dans la France provinciale des années soixante, l'éducation sentimentale et sexuelle d'une jeune femme et d'un Américain en transit. Le couple, le sexe, les sentiments, passés à la loupe. Et au scalpel.

***Un bonheur parfait* (1975)**

Le récit d'un mariage qui agonise. Viri et Nedra sont happés dans une inexorable descente vers quelque chose qui ressemble à une interminable fin de journée. Avec, peu à peu, la révélation que l'amour somptueux qui vous a si longtemps grisé n'est pas la vie. Une méticuleuse description du quotidien. Et des raisons qui poussent à prendre un amant, une maîtresse. Un livre magnifique sur la difficulté de l'amour entre homme et femme.



***Une vie à brûler* (1997)**

Autobiographie d'une vie fragile comme un verre de cristal, derrière la panoplie de pilote de chasse et d'écrivain maudit.
Un modèle du genre !

qui accepte de publier ses textes. Une autre rencontre détermine le cours de sa vie. Robert Redford. A l'époque, l'acteur n'a pas encore acquis la célébrité que lui offriront ses grands rôles des années soixante-dix (*Les Hommes du président, Les Trois Jours du Condor…*). Redford lui demande un film. Salter se met au scénario. Il en écrira plus d'une quinzaine. Pour Roman Polanski, notamment. Martin Scorsese s'intéressera à ses livres, renoncera devant la difficulté de traduire en images ce que ce styliste absolu réussit à faire en quelques mots. Lui-même, Salter, réalisera un long-métrage, *Three*, écrit par Irwin Shaw, avec Charlotte Rampling dans le rôle principal. Cette expérience, menée sous la houlette du producteur Stanley Donen, le réalisateur de *Chantons sous la pluie*, se solde par un naufrage commercial. Et lui passe définitivement l'envie de travailler en équipe.

UNE TOILE DE HOPPER

Il faut bien vivre. James Salter accepte quelques piges pour les journaux qui ont repéré cette plume acérée. En 1975, il part interviewer Vladimir Nabokov dans sa retraite de Montreux, sur les bords du lac Léman, pour le magazine *People*. L'auteur de *Lolita* est une diva capricieuse. Qui refuse l'interview. Puis enchaîne les julep au bar de l'hôtel. Ils deviennent amis. Même proximité avec Graham Greene. A ce dernier, il fait lire le roman qu'il vient d'achever et qui ne trouve – comme d'habitude – aucun éditeur. Greene s'enflamme pour l'histoire de Viri et Nedra, ce couple de la classe moyenne dont le naufrage conjugal est conté avec une beauté qui vous tord et vous déchire. Comme il le fit quelques années plus tôt pour *Eloge des femmes mûres*, de l'Américain Stephen Vizinczey, Graham Greene fait le nécessaire pour que *Un bonheur parfait* soit publié en Angleterre. Le livre est sublime. Il se fait massacrer par la critique le jour même de sa sortie.

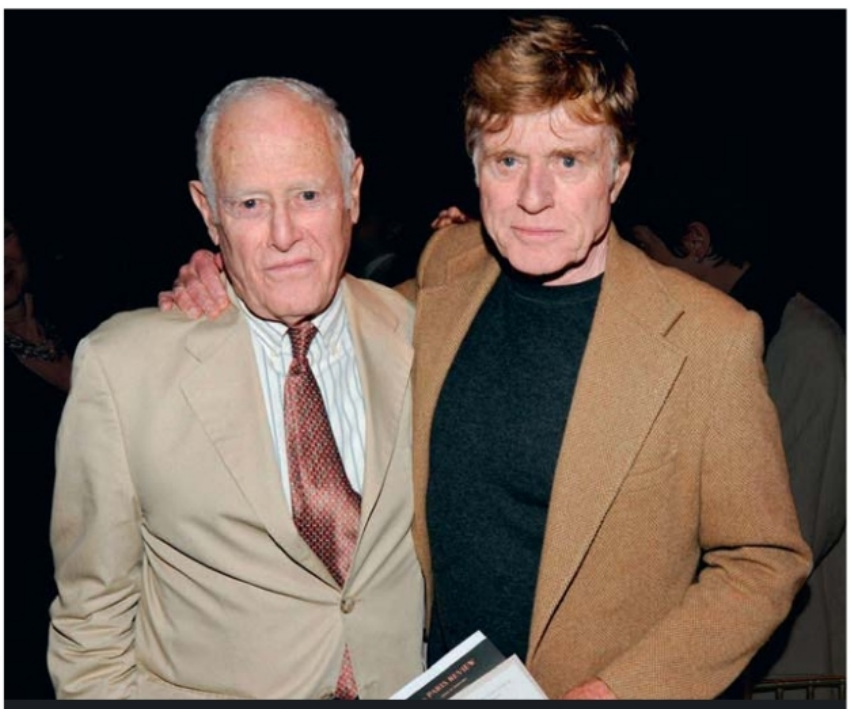
A côté de ses romans, James Salter publie des nouvelles. On y trouve, porté à un point d'incandescence, le même sens inouï du détail. « Il faut avoir deux styles, affirme-t-il. Un roman ne s'écrit pas comme une nouvelle : quand vous écrivez un roman, vous allez où vous voulez ; quand vous écrivez une nouvelle, il faut rester sur la voie étroite. » La solitude est l'un des thèmes dominants de l'œuvre de James Salter. Le lire, c'est pénétrer dans une toile de John Sargent ou d'Edward Hopper. Les personnages ont l'air d'être loin de chez eux, ils regardent par la fenêtre d'un train en mouvement, boivent un verre dans un bar d'hôtel, croisent leur reflet dans la vitre d'un café. Soucieux, pensifs, ils viennent de quitter quelqu'un ou d'être quittés, cherchent du travail ou de la compagnie – parfois du sexe, tout simplement. Ils sont perdus. Egarés dans leur propre vie. Et les lumières de la ville, les parfums et les odeurs de la grande cité viennent renforcer ce sentiment d'abandon. « Je ne savais pas que le vrai bonheur, c'est d'avoir la même chose tous les jours », dit le narrateur d'une des nouvelles de *Bangkok*, recueil nostalgique où la relation amoureuse se décline à travers le sexe, le bonheur, la séparation.

> « **Une capacité** à saisir les êtres qui fait de lui le héros d'une nouvelle génération de romanciers comme John Irving ou Jay McInerney »

Three, écrit par Irvin Shaw, réalisé par James Salter, avec Charlotte Rampling.

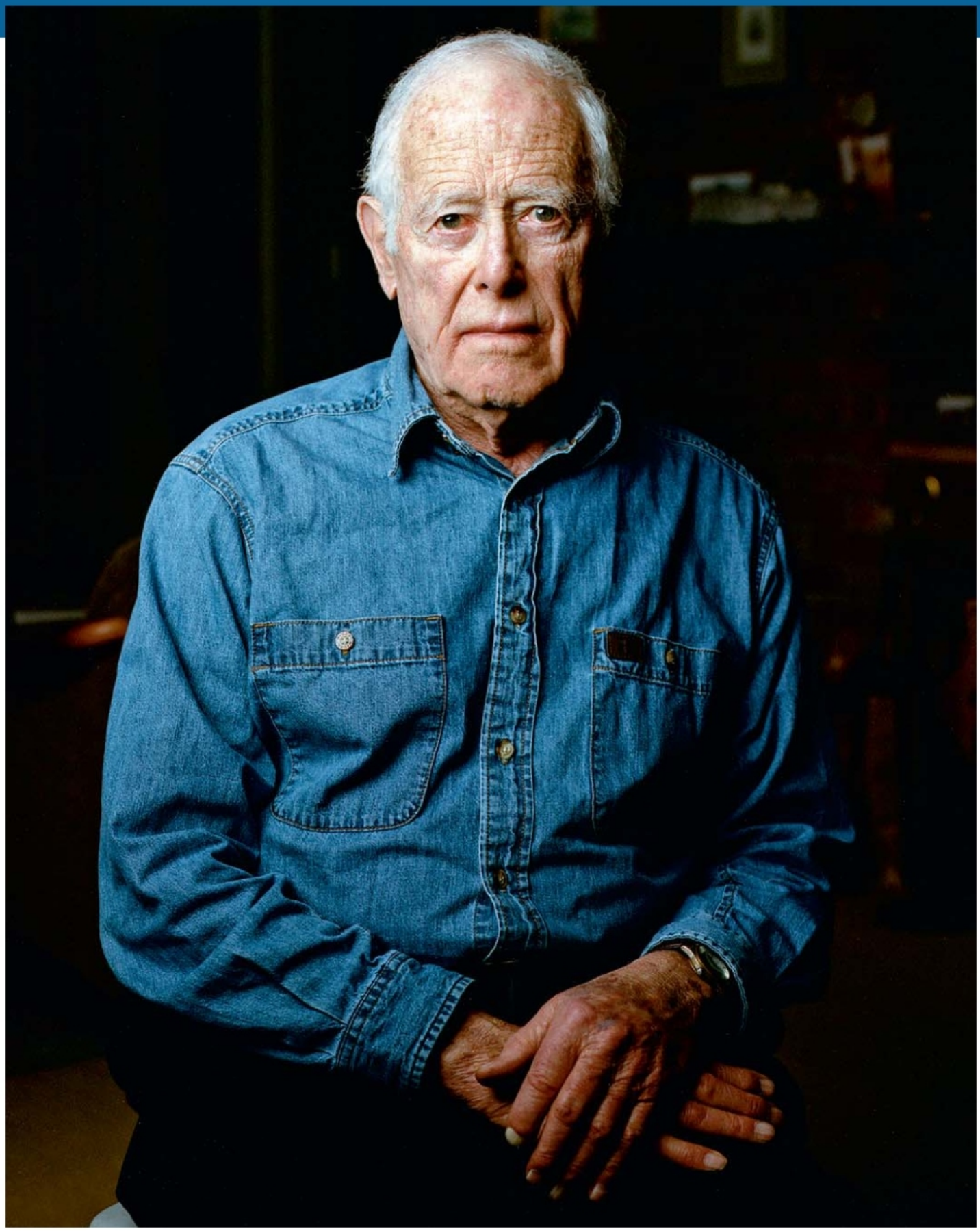
UN HÉROS TRÈS DISCRET

Pour bâtir ses intrigues, James Salter dit toujours partir de l'alchimie poétique des mots. Et il n'y a, dans ses livres, pas un mot de trop. Pas d'envolée lyrique. Une précision d'entomologiste. Et une capacité à saisir les êtres qui a fait de lui, depuis *Un bonheur parfait*, le héros d'une nouvelle génération de romanciers : Richard Ford, Jim Harrison, John Irving, puis Jay McInerney et Bret Easton Ellis, dans des genres pourtant radicalement différents, portent aux nues chaque livre de cet écrivain exigeant. A 89 ans, ce héros très discret ne se laisse pas impressionner par une célébrité tardive. Il voudrait qu'on le lise pour ses livres plus que pour sa vie. Pour ses livres. Et rien d'autre. **F.B.**



En 2011, avec Robert Redford, pour qui Salter a écrit un scénario.

SP/N.RASMUS-SIPAPRESS



MATT NAGER,2013

JAMES SALTER
ENTRETIEN RÉALISÉ À BRIDGEHAMPTON, LONG ISLAND

L'ENTRETIEN

DE FRANÇOIS BUSNEL

James SALTER

« Seules les choses qu'a su préserver l'écriture ont des chances d'être vraies »

★★★★ ***Et rien d'autre (All That Is)*** par **James Salter,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Amfreville, 366 p., 22 € Copyright L'Olivier.

LE LIVRE Trente-cinq ans après son dernier roman, James Salter revient avec un joyau, l'histoire d'un jeune homme idéaliste, Philip Bowman, désireux de se faire une place dans le monde. Les jeux de l'amour, les désillusions de la vie conjugale, la solitude, les tentations qui nous empêchent de rester heureux, les souvenirs qui ne se partagent pas, le temps qui passe... Une vie, en somme. De 1945 aux années 2000, c'est une fresque sombre et superbe que James Salter déroule devant un lecteur ébloui par tant de beauté. James Salter est un magicien du verbe. Il taille dans le diamant des flèches qui percent le cœur. *Et rien d'autre* porte à un point incandescent la distribution des couleurs, des lumières et des ombres.

A 89 ans, il n'a rien perdu de sa superbe. Il porte, comme un lion paisible, une couronne de cheveux blancs. Diction grave, gestes lents et parfaits, séduisant mélange de vivacité et de solidité... Son visage ne trahit pas grand-chose des incendies intérieurs. Devant lui, on n'a pas l'impression de se trouver devant un homme mais devant une époque. « J'aime les hommes qui ont connu le meilleur et le pire, dont la vie a été tout sauf un voyage sans histoires, écrit-il dans son autobiographie, *Une vie à brûler*. Ils ont subi les tempêtes, ils ont connu, parfois des mois durant, le calme plat. Il en reste quelque chose, même s'ils échouent. Ils n'ont pas fait que pianoter ; il y a eu des accords grandioses. » Dans sa maison de Bridgehampton, à Long Island, à deux pas de l'Atlantique, James Salter revient sur quelques-uns de ces « accords grandioses » : les rues de New York pendant la Grande Dépression, la Seconde Guerre mondiale, la guerre de Corée comme pilote de chasse, une vie de romancier sous pseudonyme, le cinéma (pour Robert Redford ou Roman Polanski), une poignée de chefs-d'œuvre (*Un sport et un passe-temps, Un bonheur parfait, Une vie à brûler, Et rien d'autre*...). Rencontre avec l'un des plus subtils stylistes contemporains qui nous offre, aujourd'hui, le grand livre du souvenir et de l'oubli. ●●●

●●● ***Que signifie ce titre,* Et rien d'autre *?***

James Salter J'attends des lecteurs qu'ils comprennent par eux-mêmes. Sans mon aide. On demande trop aux écrivains. Je ne suis pas sûr que nous soyons les mieux placés pour expliquer ce que nous avons écrit. Disons que « Et rien d'autre » veut dire : « Tout ce qui est. » C'est-à-dire : tout ce qu'il y a dans une vie, tout ce qu'il y a sur terre, tout ce qu'il y a à savoir. Quand j'ai commencé à penser à ce roman, mon premier titre était *Toda*. C'est le mot espagnol pour dire « tout ». Victor Hugo tenait un journal intime qu'il codait en utilisant un langage inventé afin que personne ne puisse découvrir ce qu'il y consignait (et notamment ses expériences sexuelles avec d'autres femmes que la sienne…). Et dans ce code, il y avait plusieurs symboles. L'un voulait dire « étreintes », l'autre « baisers », un autre encore « à demi-dévêtue », et le plus beau de tous, à mon goût, était « *toda* » qu'il utilisait pour signifier… vous devinez quoi ! J'ai trouvé cela merveilleux. *Toda* ! Comme dans *Toda la vida* ! *Toda*, c'est le mot que j'avais à l'esprit pendant toute la rédaction de ce livre. Mais quand le livre a été terminé, mon éditeur m'a dit : « Ecoute, on ne peut pas l'appeler comme ça. *Toda* ! C'est un titre que personne ne comprendra. Il faut que tu trouves autre chose. » Alors, j'ai cherché. Et j'ai trouvé ceci : *Et rien d'autre*.

Tenez-vous un journal intime, comme Hugo ?

› Non. Plus maintenant. Je l'ai fait pendant longtemps, pendant vingt ou trente ans. Mais ce n'était pas vraiment un journal « intime ». Il n'y a pas ces notations précises que l'on retrouve dans le journal de Thomas Mann, par exemple : il écrivait tout, comment il se sentait, quel temps il faisait tel jour, ce qu'il avait mangé, s'il avait bien travaillé, qui lui avait téléphoné, ce qu'il devait faire comme courses… C'est un journal de bord. Ses notes ont été publiées et on peut ainsi voir le grand écrivain au quotidien, comprendre comment il fonctionnait, comment son œuvre s'entrelaçait avec sa vie. Mon journal est très différent. Plus personnel. Je notais seulement ce que j'imaginais. Ou, parfois, des choses dont je voulais me souvenir. Je ne le tenais pas tous les jours mais seulement quand je pensais que cela représentait quelque chose. Et puis j'ai arrêté. C'était aussi un aide-mémoire, je pense.

Et rien d'autre *est un grand livre sur la mémoire, précisément, sur les souvenirs, ce que signifie se rappeler et oublier. Quel rapport entretenez-vous avec la mémoire et l'oubli ?*

› La mémoire, c'est tout. Absolument tout. Si vous n'avez aucun souvenir, alors vous êtes déjà mort. Car tout ce qui vous reste, c'est le moment présent, les envies qui vous viennent ou les pensées qui vous submergent, mais toute la richesse de votre vie est désormais absente. La richesse de la vie, ce sont les souvenirs, les magnifiques souvenirs, les terribles souvenirs. Dès lors qu'ils sont absents, vous êtes… incomplet. Oui, incomplet. Les gens qui refusent leurs souvenirs, ou qui n'en ont plus, ne sont pas vraiment intéressants. Les gens qui m'intéressent le plus sont ceux qui ont librement accès à leur mémoire, qui peuvent puiser dans leurs souvenirs, là, tout de suite, et qui peuvent ensuite les faire parler, les approfondir.

> « La richesse *de la vie, ce sont les souvenirs, les magnifiques souvenirs, les terribles souvenirs* »

Que voulez-vous dire par « librement accès » ?

› Je veux dire : immédiatement, sans avoir besoin de passer par un support quelconque (journal ou notes), ou sans dire : « Oh, attendez, je vais voir si je peux me rappeler ceci ou cela. » A quoi bon avoir des souvenirs s'il faut aller les chercher quelque part ? Ils doivent être disponibles. Quand ils commencent à se dissiper, ce qui est, hélas, inexorable, alors il faut les préserver. Comment ? En écrivant. Jean Renoir disait : « Les seules choses importantes dans la vie sont celles dont on se souvient. » Quand j'ai découvert cette phrase, il y a déjà bien longtemps, elle m'a littéralement obsédé. Et j'ai écrit *Un bonheur parfait* pour répondre à cette phrase de Renoir. Plus récemment, Gabriel García Márquez a dit quelque chose d'assez similaire et qui est non seulement d'une grande sagesse mais aussi d'une grande aide : « Peu importe ce qui vous arrive, ce qui compte c'est la façon dont vous vous en souvenez et la façon dont vous vous le rappelez. »

Même si la façon dont on s'en souvient et dont on l'écrit ne colle pas tout à fait à la vérité ?

› Ça dépend… Ça dépend si vous témoignez devant un juge ou si vous êtes écrivain. Si vous êtes écrivain, vous n'êtes pas obligé de vous souvenir de façon exacte. Vous avez ce privilège. On attend même de vous que vous embellissiez les souvenirs que vous avez gardés.

Vous avez embelli, dans* Et rien d'autre *?

› Ce n'est pas un roman autobiographique, n'en déplaise à certains lecteurs ou à certains critiques obsédés par la question de la vérité en fiction. Je ne suis pas Philip Bowman, même s'il a fait la guerre, vécu à Bridgehampton et possède quelques autres points communs avec moi : nous avons traversé la même époque, nous avons à peu près le même âge, je viens de la même région que lui, et c'est tout. Je n'ai pas embelli, au sens où j'aurais voulu que ce soit « beau », mais j'ai transposé, oui, ce que j'avais vu, entendu, ressenti.

Comment est né ce roman, le premier depuis* Un bonheur parfait *il y a trente-cinq ans ?

› C'était il y a longtemps. Mes romans mettent des années, parfois des dizaines d'années à s'écrire. Je voulais écrire sur un certain genre d'homme. J'avais en tête un modèle. Un homme en particulier. J'ai commencé à écrire. Pas tout le temps. J'assemblais des éléments. Et puis cet homme a cessé de m'intéresser. C'était sans doute de ma faute, pas de la sienne. Toujours est-il que j'ai arrêté d'écrire, j'ai mis le manuscrit de côté en pensant qu'il rejoindrait le cimetière des livres inachevés ou qui ne méritent pas d'être écrits. Quelques années plus tard, j'ai eu un autre homme à l'esprit dont j'ai entrepris d'inventer l'histoire. Et la même chose s'est reproduite. Exactement la même chose. Et puis encore des années plus tard, j'ai réalisé qu'une époque touchait à sa fin. Autour de moi, des amis disparaissaient un à un. Certaines situations touchaient à leur fin : l'édition, par exemple. Elle ne sera plus jamais celle que nous avons connue au XXe siècle. C'est la même chose pour la presse, sans doute. Un monde est en train de disparaître, tout doucement. Comme s'en vont les vieilles personnes, au terme d'une vie remplie, sans bruit mais inexorablement. Je me suis dit que je devais me remettre à écrire ce livre, que je ne pouvais plus m'autoriser à le remettre à plus tard. Il y avait alors deux ou trois personnes que j'avais connues que je pensais représentatives de l'homme que je cherchais comme personnage principal du livre, ce Philip Bowman. J'ai donc commencé à écrire. A récrire, plutôt. Car je ne sais pas ce que sont devenues les premières versions

manuscrites de ce roman. Certaines pages ont survécu au fond de mes tiroirs, d'autres ont disparu. J'ai donc recommencé entièrement. Et c'est ainsi que Philip Bowman, qui était écrivain dans les premières versions de ce roman, s'est retrouvé éditeur. Je ne voulais pas écrire un livre d'écrivain sur un écrivain.

Comment avez-vous vécu la période d'écriture de ce livre ?

› La seule chose que je puisse dire est que ce fut un peu plus facile que pour les précédents. Mais le processus est le même, toujours : si vous écrivez, vous devez être prêt à vous détester vous-même, à être dégoûté de vous-même à la fin d'une journée que vous avez passée à écrire. Tant de temps pour un tel résultat ! Tout ça pour ça ! C'est parfois désespérant. Mais si vous pouvez encaisser cela pendant quelques années, disons deux ou trois ans, eh bien vous avez écrit un livre.

Ecrire, pour vous, se fait dans la souffrance ?

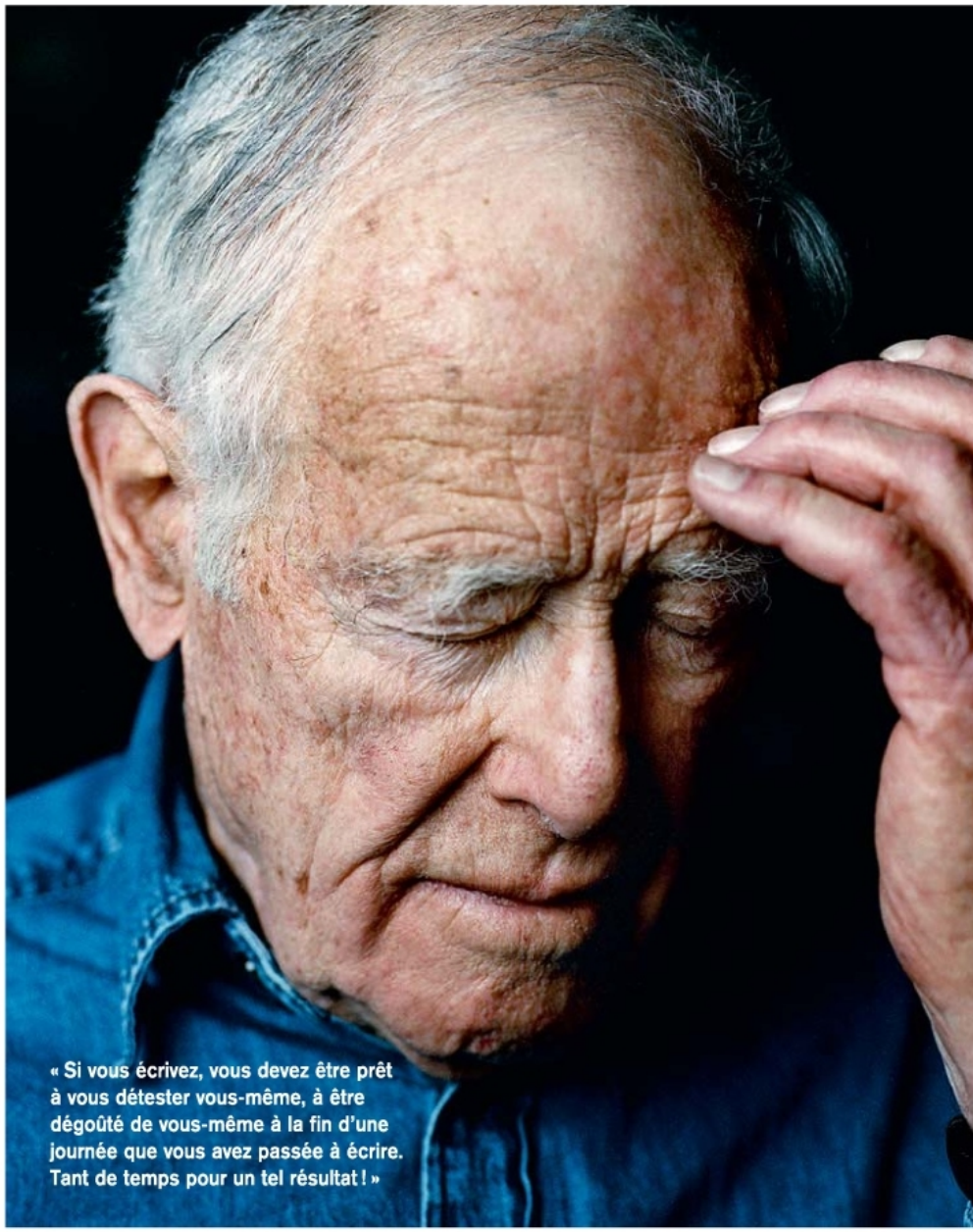
› Non, ce n'est pas de la souffrance. C'est du dégoût. De soi. De la déception. Je pense que c'est courant, non ? Croyez-vous que certains écrivains ne ressentent pas cela, qu'ils sont orgueilleux au point d'adorer tout ce qu'ils mettent sur le papier ? Je ne crois pas. Enfin, j'espère pour eux ! Mon ami Peter Matthiessen disait qu'il n'avait jamais rien publié sans avoir exprimé le regret de ne pas y avoir travaillé plus longtemps. Et c'était un immense écrivain. Et il parlait de livres achevés et publiés. Imaginez ce qu'il devait ressentir tous les jours, quand le livre n'était pas terminé…

Aujourd'hui, comment écrivez-vous ?

› Vous faites bien de préciser « aujourd'hui » ! Je ne suis plus dans la fleur de l'âge… Mes horaires d'écriture ont beaucoup changé, avec le temps. Avant, je travaillais le matin. Quand tout était calme, très tôt. Puis ensuite, dans l'après-midi. Quelquefois tard le soir. Chaque jour. Aujourd'hui, je n'y arrive plus. J'écris en fin de matinée et en début d'après-midi. Pas tous les jours. A peine plus de trois heures. Loin de cette discipline que j'ai respectée toute ma vie. Tout dépend de ce qui vient.

Et vous continuez de partager votre vie entre Long Island et le Colorado, de nager tous les jours... ?

› Depuis la mort de mon ami Peter Matthiessen, qui était aussi mon voisin, il y a quelques mois, je ne joue plus au tennis toutes les semaines. Autrefois, nous allions nager presque tous les jours. La mer est à quelques centaines de mètres seulement.



« Si vous écrivez, vous devez être prêt à vous détester vous-même, à être dégoûté de vous-même à la fin d'une journée que vous avez passée à écrire. Tant de temps pour un tel résultat ! »

L'hiver, je skie toujours… Moins qu'avant. Mais je pars cet automne enseigner en Virginie, puis au Mexique cet hiver…

Pourquoi le personnage principal de ce roman, Philip Bowman, vous a-t-il si longtemps hanté ?

› Il est avec moi depuis longtemps. Je ne saurais pas vous répondre exactement. Au début du roman, c'est un jeune homme naïf et idéaliste. Il vient d'un milieu très ordinaire. Il n'a pas de père. Ses parents se sont séparés et il n'a jamais rencontré son père. Et soudain, quand il sort de l'adolescence, c'est la guerre. Au bout du monde. Dans le Pacifique. Il est pris dans cette guerre, qui est sa première grande expérience de la vie. Ces quelques mois au milieu des combats sont des épisodes clés : ils lui fourniront les souvenirs qui seront les plus importants de sa vie future. Quand la guerre se termine, en 1945, il a bien plus de souvenirs marquants que tous ses camarades du même âge restés au pays et devenus des étudiants ou qui ont commencé à travailler. A dix-neuf ans, il est déjà un vétéran. Son ambition est alors d'avoir un vrai rôle dans le monde. Pas d'être puissant, mais d'avoir une place dans le monde, ce qui est très différent. Il veut vivre dans une grande ville, devenir journaliste, et le voilà à New York et il travaille pour un éditeur. Il ne réalise pas ses rêves… ça ●●●

New York, 1950 : Salter a grandi dans cette ville. Il en restitue à merveille les sensations et le rythme.

CLASSICSTOCK/CORBIS

●●● arrive souvent… il se retrouve avec un travail dont il ne rêvait pas mais commence à le faire consciencieusement et s'aperçoit que ce n'est pas plus mal qu'autre chose… Il restera toute sa vie à ce stade, mais ça lui convient. Sa vie ne sera d'ailleurs pas sans mérites. Toute sa vie, il cherchera un foyer, une maison, une épouse, quelqu'un qui l'aime et qu'il puisse aimer. Et, à la fin de sa vie, il n'aura rien trouvé de tout cela. Même si les possibilités existent encore à la fin du livre… Mais… si vous ne trouvez pas l'amour dans cette vie, vous n'avez pas saisi le sens de la vie.

Comment est-il affecté par le temps qui passe ? C'est l'un des grands sujets que traite ce livre...

› Oui, en effet. Mais en l'écrivant, je me suis rendu compte que cette question était moins décisive que ce que je pensais. Tout se passe un peu comme dans un rêve : certaines personnes entrent dans sa vie, ou dans la vôtre, et y restent, d'autres disparaissent puis réapparaissent, certaines vous intéressent et d'autres finissent par vous lasser… Ce qui est certain, c'est que si votre schéma de vie est trop rigide, vous passez à côté de la vie. Et c'est la même chose dans ce livre : si, quand on écrit, on est trop rigide, on rate son livre.

Au destin de Philip Bowman, vous mêlez une formidable description d'une époque révolue, de la nature, des villes, avec une économie de moyens et un style fascinants. Comment faites-vous cela ?

› J'écris à l'instinct. Les détails sont pour moi plus significatifs que bien des moments de la chronologie d'un homme : le temps qu'il faisait tel jour, une lumière, une averse, une odeur, tout cela renseigne tellement sur la vie d'un homme ou d'une femme, sur leur vie possible ou impossible ensemble… Sans doute suis-je trop attentif à ces choses : le parfum de l'air, les variations de la lumière… Je privilégie toujours la facilité de lecture par rapport à la richesse du style. Comme lecteur, je n'aime pas beaucoup les livres surchargés de métaphores : j'ai toujours l'impression que l'écrivain se rappelle à mon bon souvenir et me montre qu'il sait écrire. Quand on écrit, il faut être transparent, comme le carreau d'une fenêtre. Voilà pourquoi une odeur, un parfum, une couleur, une ambiance sont infiniment plus précieux – et plus directs – qu'une métaphore qui rallonge la phrase et l'alourdit. Moi, je frotte les mots et j'attends que l'étincelle jaillisse. Parfois, ça marche… Le New York ou l'Espagne que l'on trouve dans ce livre, par exemple, sont résolument visuels. Bien sûr, j'ai grandi et vécu à New York et je connais bien cette ville, tout comme j'ai visité Madrid, pour autant je ne cherche pas à écrire un guide touristique mais à restituer une sensation aujourd'hui perdue. Je ne sais le faire qu'à partir de ces détails minuscules que vous évoquez. Et puis, en Espagne, il y a l'ombre de Federico García Lorca, qui est

un des plus grands poètes de tous les temps. J'ai pensé qu'il avait sa place dans ce livre. C'est l'un des rares écrivains dont j'ai lu toute l'œuvre, de A à Z, et qui m'habite totalement, aujourd'hui encore. Et puis il y a cette phrase extraordinaire, chez lui…

« On vit quand on meurt et qu'on se souvient de vous » ?

› La mémoire, les souvenirs, encore… Vous voyez, tout y ramène. Ne cherchez pas quelque consolation devant la mort : elle fait partie de la vie, et il faut l'accepter telle quelle. Lorca a tout dit, c'est admirable.

A un moment du livre, une femme demande à Philip Bowman : « Qu'est-ce qui a le plus compté pour vous dans votre vie ? » Bowman répond : « La Marine et la guerre ». Et vous, que répondez-vous ?

› Il répond à une femme, n'est-ce pas ? Et il se dit sûrement que cette femme est plus intéressante que la question qu'elle pose… Moi, que vous dirai-je ? Je ne sais pas. J'ai écrit des romans. Peu. Ce sont des histoires qui sont entremêlées. Mes lecteurs voient dans mes livres des choses que je n'ai pas l'impression d'avoir mises et je ne suis d'accord avec aucun d'entre eux sur leur interprétation de mes livres. Mes livres ne sont pas des livres d'idées. Un livre ne doit d'ailleurs pas être une thèse ni une leçon de morale mais quelque chose de divertissant. Encore faut-il s'entendre sur ce mot : divertissement. Il y a toutes sortes de divertissements. Je parle d'un niveau particulier, celui de la littérature : un livre doit vous distraire, c'est-à-dire vous intéresser, vous transporter ; si lire devient une corvée, alors le livre perd de son art, il passe totalement à côté de l'art.

Qu'est-ce qu'un grand livre, pour vous ?

› Nous savons tous reconnaître un grand livre mais personne ne sait exactement pourquoi il est grand. Ce qui est certain, c'est que ce n'est pas un livre à message, ni un livre à connotation politique, par exemple. Ces derniers peuvent être de bons livres s'ils collent aux obsessions de l'époque, mais c'est insuffisant pour en faire de grands livres. Prenez *La Condition humaine* de Malraux. C'était formidable dans les années 1930 parce que ça collait à l'époque. Aujourd'hui, je doute que ce soit encore réellement lisible. Quoi alors ? Le style ? Je ne crois pas non plus que ce soit suffisant : il y a des livres superbement écrits mais d'un ennui terrible. Je crois que ce qui peut signaler au lecteur un grand livre est la voix de l'écrivain. Certains écrivains sont aphones, d'autres ont une voix. Qui peut expliquer pourquoi ? C'est ainsi.

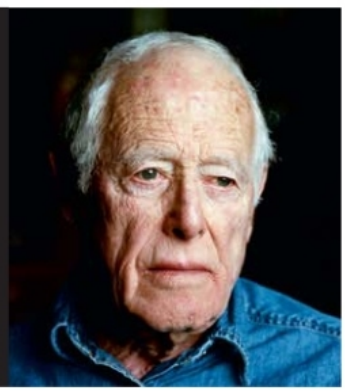
Relisez-vous vos livres ?

› Jamais. Du moins, jamais intégralement – il m'arrive de lire en public quelques extraits. Si je les relisais, je les réviserais. Tous. Intégralement.

Il y a quand même un thème récurrent dans vos livres et qui est : qu'est-ce qu'être un homme ? Est-ce une interprétation que vous récusez ?

› Non, là vous avez raison. J'écris tout le temps – à une exception près – du point de vue des hommes. La question que je me pose est : qu'est-ce qui fait un homme, qu'est-ce qui définit un homme, qu'est-ce qui est contenu dans un homme ? Que signifie la vie que nous menons ? J'ai l'impression que ces questions m'ont obsédé toute ma vie.

> **« J'écris à l'instinct.** *Les détails sont plus significatifs que bien des moments dans la chronologie d'un homme* »



Et qu'avez-vous découvert en écrivant des romans à partir de cette question ?

› Rien. Il n'y a aucune conclusion.

Philip Bowman, le héros de* Et rien d'autre, *constate à la fin de sa vie que « le pouvoir du roman s'est affaibli ». Est-ce aussi ce que vous ressentez ?

› L'époque actuelle n'a rien de commun avec celle que j'ai connue. Dans les années 1950 et encore dans les années 1980, un éditeur new-yorkais pouvait prendre le manuscrit d'un inconnu et le publier parce qu'il adorait le texte tout en sachant pertinemment qu'il allait perdre de l'argent à faire cela. Aujourd'hui, les maisons d'édition appartiennent à des groupes financiers qui exigent de la rentabilité et qui ont rendu cet acte impossible. On ne peut pas comparer les époques. Cela dit, je ne crois pas que le roman soit mourant, comme l'affirment certains critiques, ou comme le pensent certains écrivains trop pessimistes, comme mon ami Philip Roth.

Etes-vous nostalgique ?

› Je serais très content de pouvoir tout recommencer. Et vous aussi. Tout le monde. Si nous avions une chance de pouvoir tout recommencer, bien sûr que nous le ferions. Je suis nostalgique de ça, qui n'existe pas.

Quels sont les souvenirs qui vous viennent lorsque l'on évoque votre enfance ?

› Quand vous dites le mot « enfance », je vois des rues. Des rues de New York. Que vous ne pouvez pas avoir connues et que vous ne pouvez pas imaginer car ce sont les rues du New York des années 1920-1930. Je vois ma maison, mes parents. Beaucoup de mes souvenirs sont visuels. Faits d'images plus que de mots. Des images nombreuses associées à un seul mot, comme si elles faisaient partie de lui. Je revois le numéro de la rue où nous habitions avant que mon père ne fasse faillite, le nom de l'école où j'allais, les manchettes des journaux de l'époque… Cela me semble si lointain ! J'aurais sans doute du mal à vous raconter de façon linéaire mon histoire, comme vous pourriez l'écrire vous, du genre : « J'avais deux ans lorsque mes parents emménagèrent dans un petit appartement de la 98e Rue à New York avant de s'installer sur West End Avenue » – une telle phrase ne signifie pas grand-chose pour moi – mais je peux vous dire que je vois clairement une large rue sans caractère et un immeuble pour familles bourgeoises, que j'ai encore en tête les odeurs de cette rue. Les images sont plus parlantes que les mots, pour moi.

Vous n'aviez que quatre ans en 1929 lors du krach et de la Grande Dépression…

› Mon père a été ruiné par le krach de 1929. Il avait prêté une assez forte somme d'argent à un type qui faisait construire un immeuble sur Central Park South et il n'a jamais revu l'argent. J'étais très jeune, mais les images sont encore là.

A quand remonte votre envie de devenir écrivain ?

› J'ai toujours eu le désir d'être écrivain et je ne le suis devenu qu'assez tardivement, passé la trentaine. Mais j'ai appris à lire ●●●

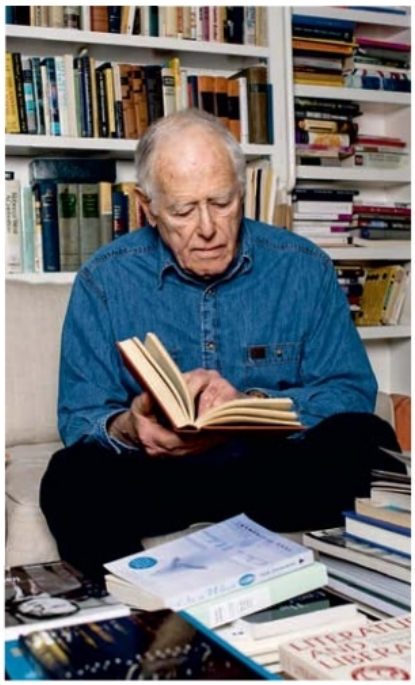
●●● très jeune, à New York. Et la lecture a instillé en moi l'intérêt pour l'écriture. J'ai dévoré Dickens, Kipling, Tolstoï, Byron, Hemingway… A l'école, la Horace Mann School, j'ai vaguement essayé d'écrire. Des poèmes. Ce n'était pas très bon. Et puis, il y avait déjà un futur écrivain dans mon école : Jack Kerouac.

Etiez-vous proches ?

› Non, pas vraiment. C'était une connaissance plus qu'un ami. Il était une ou deux classes au-dessus de moi – dans tous les sens du terme… Je me souviens qu'il écrivait des nouvelles dans le journal de l'école. Nous étions tous très impressionnés par lui.

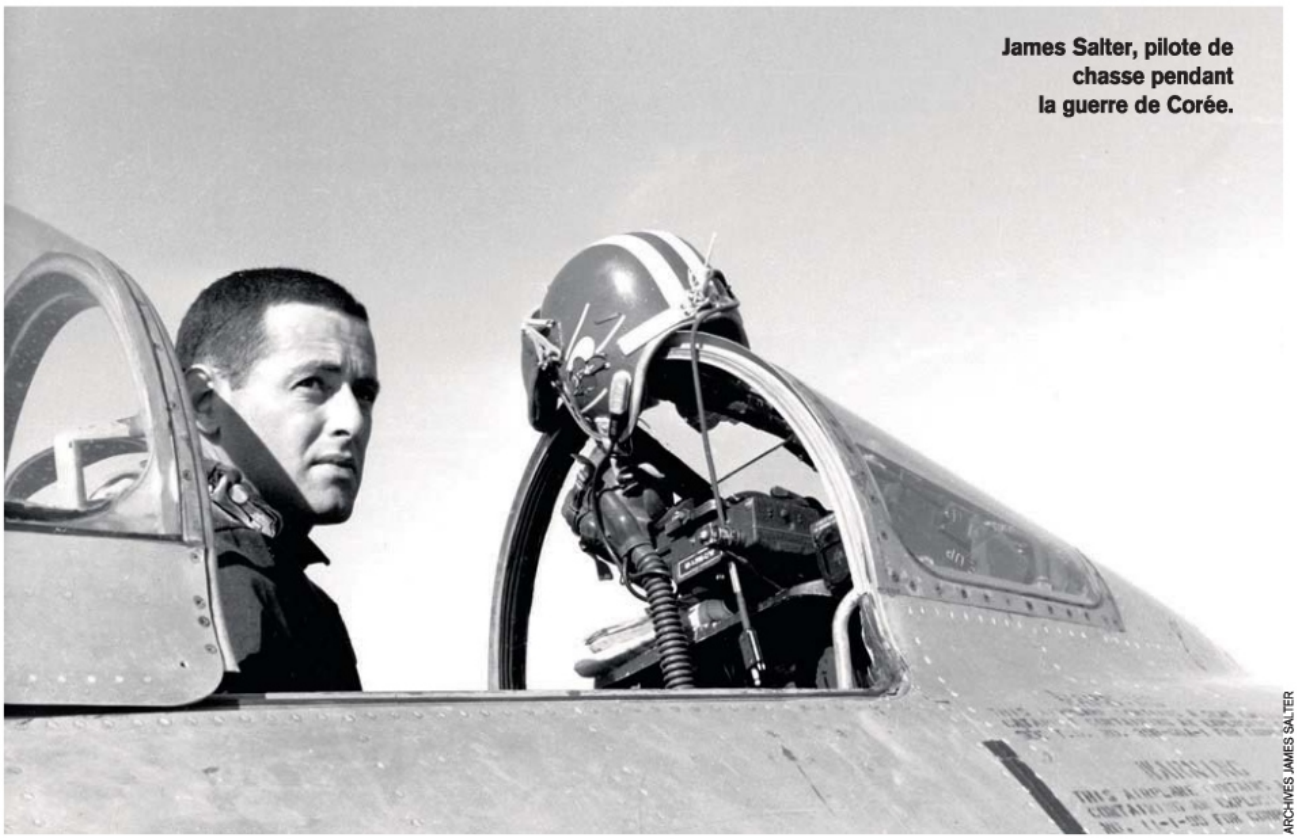
Pourquoi avez-vous choisi l'armée plutôt que la littérature ?

› Les circonstances... Mon père a été rappelé sous les drapeaux en 1941. Il est devenu commandant et a terminé colonel. Mais la guerre l'a détruit. Pourquoi ai-je choisi West Point, puis l'armée de l'air ? Mon père avait fait West Point et il était sorti major de promotion en 1917. Il m'a suggéré de m'y présenter lorsque la guerre a été déclarée. J'avais 17 ans, en 1942. Quitte à partir faire la guerre, autant être officier, non ? J'ai été admis à West Point par un coup de chance inouï. Là, je me suis fixé un but et un seul : devenir pilote de chasse. Quand j'étais enfant, j'avais lu le récit des aventures de pilote de guerre de Rickenbacker, Lufbery, Mac Campbell, René Fonck, Antoine de Saint-Exupéry… Saint-Exupéry a représenté énormément pour moi. Je me souviens très bien d'avoir acheté ses livres quand ils sortaient en librairie aux Etats-Unis : c'étaient de véritables best-sellers. Et pendant la guerre, il vivait à New York où il était devenu une idole. Etre pilote était donc un idéal de lecteur. Mais je n'avais aucune idée de ce que cela signifiait. Je n'avais jamais mis les pieds dans un avion. Plus tard, à l'armée, en escadrille, j'ai continué à lire. Je lisais énormément. Thomas Wolfe m'a beaucoup impressionné. Et Isaac Babel, aussi. J'ai adulé Llewelyn Powys. Quand je suis devenu enfin pilote, j'ai découvert Fitzgerald. *Un diamant gros comme le Ritz*. Ce fut un choc ! D'autant plus fort que la vie militaire ressemble à une prison.



Vous étiez trop jeune pour participer activement à la Seconde Guerre mondiale mais vous vous êtes quand même crashé le jour de la victoire...

› J'étais trop jeune, c'est vrai, mais j'ai suivi la guerre de très près. J'ai effectué mes premiers vols en 1945. Je ne voyais la guerre que par le *New York Times* et les articles des correspondants sur les plages de Normandie. Je me souviens très bien du D-Day, le débarquement en Normandie, le 6 juin 1944. J'étais élève officier, aux Etats-Unis. Et je me disais que des jeunes gars à peine plus âgés que moi étaient là-bas et que moi



James Salter, pilote de chasse pendant la guerre de Corée.

ARCHIVES JAMES SALTER

je n'étais qu'un numéro. Aujourd'hui, quand je regarde les photos de ce jour-là, je replonge dans ce chaos : n'être qu'un numéro parmi un millier d'hommes qui vont mourir sous les tirs. Le 8 mai 1945, le jour de l'armistice, j'étais à bord d'un avion d'entraînement, un AT-6. Toute mon escadrille s'est perdue en raison des vents, et moi je n'ai pas pu regagner la base. Je me suis crashé sur une maison dans un patelin : par miracle, la famille en question avait organisé une petite fête pour célébrer le retour de leur fils soldat, et en me voyant tourner au-dessus de leurs têtes ils pensaient que c'était une sorte d'hommage pour leur fils… Quand je me suis écrasé sur leur maison, il n'y avait personne à l'intérieur. L'avion n'a pas explosé parce que je n'avais plus de carburant ! Je n'ai pas vu la Seconde Guerre mondiale, c'est vrai. Mais j'ai vu la guerre suivante…

La guerre de Corée...

› Oui. Dans la mémoire collective, c'est devenu un épisode mineur alors que ce fut une guerre atroce. Je me souviens encore de la première fois que j'ai tiré sur un autre avion. J'étais pilote, alors. Sur un F-86. En 1950. Nous affrontions des Mig-15 soviétiques. J'ai dû me faire tirer dessus quinze ou vingt fois. On n'entend rien, vous savez, quand on se fait tirer dessus ! Vous êtes dans votre carlingue et tout est extrêmement bruyant. Vous n'entendez rien, pas le moindre « bang ! », et même si l'avion ennemi vous frôle, vous ne pouvez que le voir arriver sur vous et c'est déjà trop tard. Vous n'entendez rien mais vous voyez tout. Même les cartouches que l'on tire sur vous ! Du 37 millimètres. On voyait la trace incandescente. La guerre procure une forme de peur et de grand frisson, c'est à la fois terrifiant et assez génial.

Aujourd'hui, pensez-vous souvent à ces années de guerre ?

› Elles font partie de moi mais je ne m'accoude pas au bar du coin pour raconter mes guerres. Entre pilotes, nous ne parlions jamais de nos « exploits ». J'en parle aujourd'hui parce que vous m'interrogez sur ce sujet et vous savez, parce que nous nous sommes souvent rencontrés et que vous m'avez lu, que ce n'est pas un sujet que j'aborde à la légère ni avec tout le monde. La guerre est une partie de ma vie que je me remémore de manière imparfaite, passée. Je me souviens mais je n'y pense plus. Ces années furent le grand voyage de ma vie. Je suis devenu un homme grâce à l'armée, grâce à la guerre.

On ne parle pas de la mort... ?

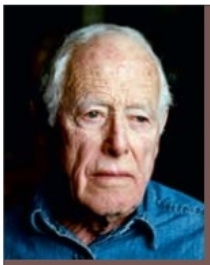
› Non… Evitons. C'est personnel. Merci.

> **« J'ai choisi un *pseudonyme pour être libre d'écrire ce que je voulais, sans que le jugement des autres me pèse* »**

Et la littérature, dans tout cela ?

› Pendant la guerre de Corée, je lisais plus que je n'écrivais. A mon retour aux Etats-Unis, il y a eu ce déclic dont je parle dans *Une vie à brûler*, ce vers de Rilke qui dit : « Tu dois changer ta vie. » Et c'est ce que j'ai fait. J'ai écrit un premier texte. C'était en 1956 ! J'avais déjà 31 ans. Et il a été publié. *The Hunters*. Il n'est d'ailleurs toujours pas traduit en français… Mais ce n'est peut-être pas un très bon livre. J'ai l'impression que j'ai vraiment commencé à savoir écrire avec *Un sport et un passe-temps*, au début des années 1960.

C'est un livre magnifique et aujourd'hui culte mais qui n'a pas rencontré le succès à sa sortie. Comment l'avez-vous vécu ?



BIO-BIBLIO :

10 juin 1925 : Naissance de James Horowitz.
1942 : Entre à West Point.
1950-1953 : Pilote de chasse pendant la guerre de Corée.
1956 : Premier roman, *The Hunters* (non traduit), publié sous le pseudo de James Salter.
1967 : *Un sport et un passe-temps*.
1975 : *Un bonheur parfait*.
1979 : *L'Homme des hautes solitudes*.
1997 : *Une vie à brûler*, autobiographie.
2014 : *Et rien d'autre*. Le *New York Times* déclare que s'il y avait un Mont Rushmore des écrivains américains, le visage de James Salter y serait gravé.

› Entre 1961 et 1962, j'étais pilote dans la région de Chaumont, en France. J'ai découvert cette France qui a aujourd'hui disparu et que je décris dans *Un sport et un passe-temps*. Aucun éditeur ne voulait de ce livre, à vrai dire. Je me suis mis à écrire pour le cinéma. Au final, j'ai écrit environ seize ou dix-sept scénarios dont quatre seulement ont été tournés. Mais il paraît que c'est la norme… Comme écrivain, j'ai été très soutenu par George Plimpton, extraordinaire éditeur, qui dirigeait *The Paris Review*. Et par William Styron et Peter Matthiessen, aussi, qui sont devenus des amis. Et bien sûr Irving Shaw, qui était alors très populaire.

Pourquoi avez-vous changé de nom ?

› J'étais le commandant Horowitz et je suis devenu l'écrivain James Salter… Pourquoi ? En 1956, je n'avais pas encore décidé de démissionner de l'armée. J'ai choisi un pseudonyme pour être libre d'écrire ce que je voulais, sans que le jugement des autres me pèse. Et puis il y a autre chose… A l'armée, on voit d'un mauvais œil les « intellectuels », ceux qui écrivent. Pour un militaire, un écrivain est un type à qui on ne peut pas faire confiance… Mais vous voulez la vérité ? Mon nom est Horowitz. Et je ne voulais pas que cela induise des idées préconçues sur mon livre, je ne voulais pas être connu comme l'écrivain juif. Malamud, Mailer, Bellow ou Roth pouvaient le faire parce qu'ils sont issus de milieux juifs pratiquants, mais ce n'est pas du tout mon cas. J'ai choisi Salter à cause de la sonorité anglaise, et parce qu'il y a plein de *psalters* dans la Bible.

Vous êtes croyant ?

› Non, pas du tout. Mais j'ai lu la Bible. Je viens d'une famille laïque, qui n'était pas du tout pratiquante.

Avez-vous le sentiment d'avoir été accepté par ce monde des lettres américaines ou bien d'avoir toujours été un outsider ?

› Du fait de mon passage dans l'armée et de ma vie de pilote de chasse, j'ai toujours été considéré comme un outsider, en effet. Mais cela me va.

Pourquoi écrivez-vous ?

› Pour que les choses ne soient pas oubliées. Puis-je vous renvoyer à l'épigraphe de ce roman, *Et rien d'autre* ? « Il arrive un moment où vous savez que tout n'est qu'un rêve, et que seules les choses qu'a su préserver l'écriture ont des chances d'être vraies ».

Propos recueillis par F.B.
Portraits de James Salter : Matt Nager

KIOSQUE.FR

Dans l'Ouest sauvage

Philipp MEYER

Découvert avec *Un arrière-goût de rouille*, l'écrivain américain signe avec *Le Fils* un deuxième roman épatant, qui revisite deux siècles d'histoire texane et interroge les grands mythes de l'Amérique. Sans angélisme, il embarque le lecteur dans une saga à hauteur d'hommes. Puissant.

Il y a quelque chose d'inquiétant en lui. Un physique de tueur à gages. Un regard d'acier. Un sourire, même, qui semble montrer les dents, prêt à mordre joyeusement. Philipp Meyer est un prédateur, qui s'apprête à dévorer la rentrée avec un roman événement, *Le Fils*, superbe épopée qui traverse deux siècles d'histoire américaine à bride abattue. Un pavé de près de 700 pages composé en l'espace de cinq ans, au cours desquels l'écrivain aura suivi un stage d'un mois auprès de la milice privée Blackwater, appris à monter à cheval, à tirer à l'arc, à pister les daims. Carnassier, Meyer aime à raconter qu'il a lui-même chassé le bison pour les besoins du livre. Buffalo Phil en a tué deux, avant de céder au rituel indien et de boire à même le cou quelques gorgées de leur sang, « lourd et visqueux ».

Aujourd'hui, c'est devant un beaucoup plus classique cocktail au gin que le romancier de 40 ans évoque son parcours. Celui d'un gamin de Baltimore, élevé dans une famille aux allures « bohèmes ». Sa mère est artiste, son père électricien, bientôt reconverti en prof de biologie. De quoi détonner au milieu des cols bleus et des dealers qui peuplent cette ville portuaire, immortalisée par la série *The Wire*. Lui-même enfant de ce décor urbain, le jeune Philipp va dès lors se tailler son propre destin – un drôle de scénario avec son lot de pirouettes et de rebondissements.

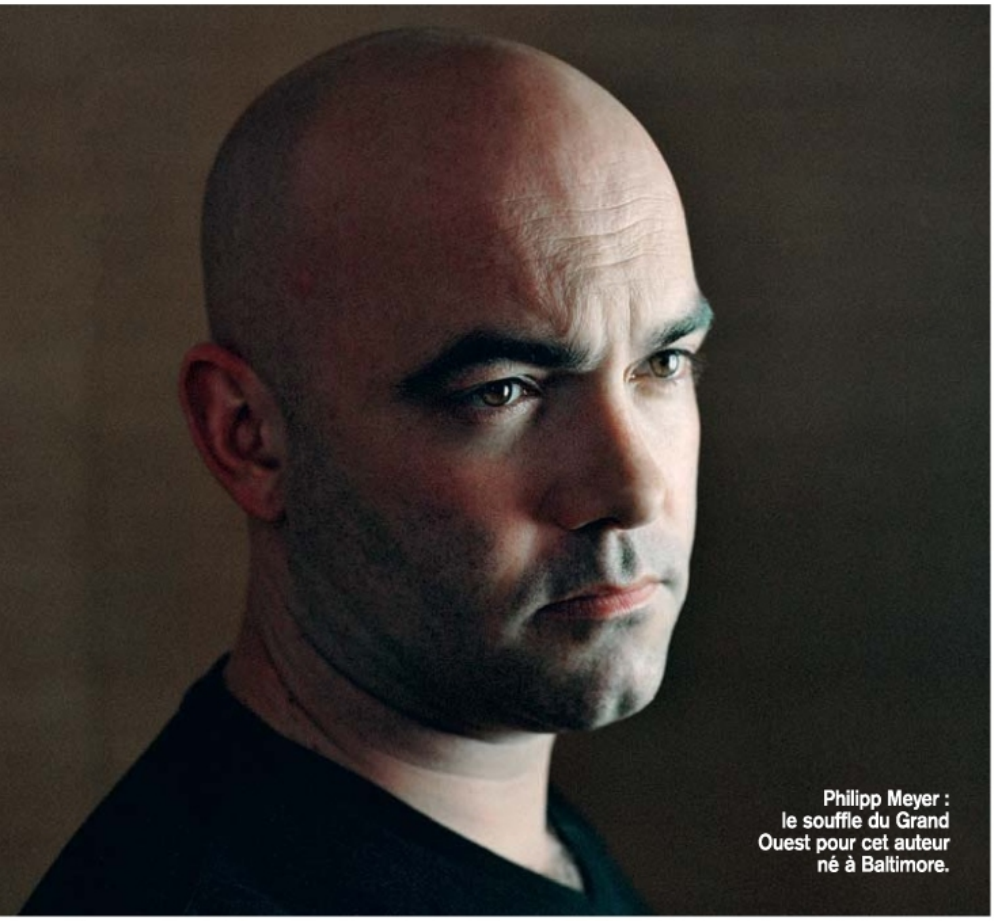
Après avoir arrêté l'école à seize ans, le futur écrivain travaille cinq ans durant comme réparateur de vélos, avant d'intégrer la prestigieuse université de Cornell. Prestigieuse, mais coûteuse : contraint de rembourser son prêt étudiant, il devient, de 1999 à 2001, trader pour la banque suisse UBS, et assiste au premier rang à l'explosion de la bulle Internet. Effaré, il quitte les salles de marché pour les blocs opératoires et se fait ambulancier – il fera partie des premières équipes déployées dans les décombres de La Nouvelle-Orléans après le passage de l'ouragan Katrina… Autant de collisions avec le quotidien qui nourriront son premier roman, *Un arrière-goût de rouille*, publié en 2009 outre-Atlantique (et traduit un an plus tard en France chez Denoël). Acerbe mais lucide, Meyer y chronique le déclin d'une petite ville où régnaient autrefois les hauts-fourneaux. Et dresse le portrait de cette Amérique ouvrière en sursis, aux rêves trahis et aux espoirs déçus.

Sous sa plume, un monde meurt et un autre naît de ses cendres. Un monde déboussolé qui a perdu son lien avec le sol et la Nature

Avec *Le Fils*, ce fan des Clash a choisi de hausser le ton et de gagner encore en ambition. Loin de se cantonner au désarroi actuel, Philipp Meyer remonte cette fois aux sources mêmes de la mythologie américaine, à travers la saga de la dynastie McCullough et de trois de ses membres, dont les voix entrelacées dessinent le portrait torturé de la nation yankee. Il y a le patriarche d'abord, Eli, pure incarnation de l'Ouest. Celui-là est né le même jour que le Texas, le 2 mars 1836, en ce « temps où un Colt à cinq coups était une arme de destruction massive ». Pas suffisamment dissuasive toutefois pour repousser les Comanches qui vont un jour assiéger le ranch familial. La mère et la sœur d'Eli seront violées, puis tuées, son frère massacré à la hache. Seul survivant de ce carnage, le garçon de onze ans sera enlevé par la tribu, grandira en leur sein, adoptera leurs femmes et leurs coutumes – l'occasion d'une plongée réaliste et passionnante au cœur de la culture comanche. Et si Eli finira par faire son retour parmi les Blancs, ce ne sera que pour mieux s'aventurer dans la conquête de l'Ouest, au sein des Texas Rangers, avant de bâtir sa légende durant la guerre de Sécession…

Héritier de l'empire édifié avec férocité par son père, Peter diffère en tous points du « Colonel ». Alors que la guerre sévit dans les tranchées européennes et que rôdent les troupes de Pancho Villa, ce fils maudit consigne pour sa part dans son journal ses doutes et ses atermoiements, entre fidélité au clan familial et empathie pour ces Mexicains que les gringos cherchent à tout

KIOSQUE.FR



Philipp Meyer : le souffle du Grand Ouest pour cet auteur né à Baltimore.

J.L.BERTIN/PASCO

prix à chasser de leurs terres. Mais tous ses efforts de bonté ne trahissent au regard des autres qu'un caractère faible et indécis. Et rien ne s'arrange quand vient éclore une tendre romance entre cet homme prisonnier de ses dilemmes et la belle Maria Garcia… Enfin se dévoile le destin de Jeanne Anne, arrière-petite-fille d'Eli et dernière héritière des McCullough. Une femme coriace, capable de monter à cheval et de marquer le bétail comme ses frères. Une héroïne moderne, aussi, qui a su sauver la fortune familiale des tourments du siècle en misant sur l'or noir. Avec elle, c'est l'univers de *Géant* et de *Dallas* qui remonte à la surface, tandis que passent au loin les guerres et les cadavres.

Eli, Peter et Jeannie : à eux trois, ils rejoueraient presque *Le Bon, la Brute et le Truand*, si Philipp Meyer n'avait enraciné en lui le goût de la nuance et de la complexité. A l'instar d'un Joseph Boyden au printemps dernier (*Dans le grand cercle du monde*), l'auteur s'emploie à tordre le cou à l'histoire traditionnelle, sans jamais sombrer pour autant dans l'angélisme ou la moralisation d'une époque viciée. Indiens, Yankees, pionniers, vaqueros ou confédérés, tous prennent leur part de brutalité dans cet Ouest mythique, où la vie d'un homme ne vaut guère plus que la balle qui l'a descendu. Mais là où Boyden alternait lyrisme et violence clinique, Meyer instille, lui, davantage de chair et d'animalité dans son récit. Son « Americana » des temps premiers est un corps vivant, enfant sauvage que rien n'excite tant que le vol, le meurtre et la destruction. Au crépuscule de sa vie, rongé par les remords, Eli contemple ainsi la folie de ces hommes, en route vers leur propre perte : « C'est toute l'histoire de l'humanité. De la terre au sable, du fertile au stérile, des fruits aux épines. On ne sait faire que ça. »

Car c'est bien là, au fond, le sujet de ce roman au souffle épique : l'essor et la chute des peuples, selon les « vicissitudes de la fortune » chères à Gibbon. Avec la saga des McCullough, Philipp Meyer ne montre pas seulement la spoliation des Mexicains, l'extermination des Indiens, l'écrasement de l'empire comanche. Il saisit aussi ce moment crucial de bascule pour l'Amérique, celui où les derricks commencent à pousser dans la plaine, où le pétrole jaillit au-dessus des Longhorns, où l'industrie peu à peu supplante le règne agricole. Sous sa plume, un monde meurt, et un autre naît de ses cendres. Un monde déboussolé qui a perdu son lien avec le sol et la Nature, et qui regrette ce temps où il était « aussi riche de vie qu'il est pourri de gens aujourd'hui ».

Formidable best-seller, *Le Fils* a marqué les esprits outre-Atlantique – et tant pis s'il a raté de peu le prix Pulitzer, cédé pour quelques voix au *Chardonneret* de Donna Tartt. Les studios de télé, ces nouveaux nababs de l'Ouest sauvage, ont eux bien compris la puissance de cette saga familiale, bientôt adaptée en série par la chaîne AMC. Alors, « grand roman américain » ? Oui, sans doute. Mais on aurait tort de s'arrêter à cette étiquette par trop usée. Car sous couvert d'histoire texane, *Le Fils* vient questionner de façon plus large le monde qui nous est laissé en héritage, avec son lot de légendes mensongères et d'héroïsmes trompeurs. A l'historien chargé d'écrire la saga familiale, et qui se plaint qu'il y ait « des tas d'histoires possibles à partir de tout ça », Jeannie adresse d'ailleurs cette réponse toute fordienne : « Eh bien, choisissez la meilleure. » Un très grand morceau de littérature. **Julien Bisson**

EXTRAIT « Pour en revenir à l'assassinat de JFK, ça ne l'avait pas surprise. Il y avait alors des Texans encore vivants qui avaient vu leurs parents se faire scalper par les Indiens. La terre avait soif. Quelque chose de primitif y réclamait son dû. Au ranch, ils avaient trouvé des pointes de flèches préhistoriques, aussi bien des pointes de Clovis que de Folsom, et pendant que le Christ allait au Calvaire, les Indiens Mogollons se tapaient dessus avec des haches de pierre. [...] Un être humain, une vie – ça méritait à peine qu'on s'y arrête. Les Wisigoths avaient détruit les Romains avant d'être détruits par les musulmans, eux-mêmes détruits par les Espagnols et les Portugais. Pas besoin d'Hitler pour comprendre qu'on n'était pas dans une jolie petite histoire. Et pourtant, elle était là. A respirer, à penser tout cela. Le sang qui coulait à travers les siècles pouvait bien remplir toutes les rivières et tous les océans, en dépit de l'immense boucherie, la vie demeurait. » (p. 502)

★★★★ ***Le Fils (The Son)*** par **Philipp Meyer,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sarah Gurcel, 690 p., Albin Michel, 23,50 €

KIOSQUE.FR

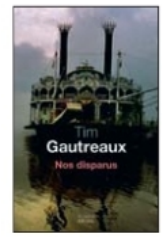
En terre de damnation

Tim GAUTREAUX

Un an après l'impressionnant *Dernier Arbre*, Tim Gautreaux nous replonge dans l'Amérique d'après la Grande Guerre.

Au tournant des années 1920-1930, le poète hongrois Attila József écrivit : « Est un homme celui qui/En son cœur n'a ni père ni mère/Et sait qu'il n'a la vie/Qu'en plus de la mort. » Sam Simoneaux est un homme de cet accabit. Le héros de *Nos disparus* n'était que nourrisson quand tous les siens furent assassinés dans leur propre maison, son père ayant juste eu le temps de cacher son enfant avant de succomber. C'est son oncle qui éleva le survivant.

Le roman, lui, débute en 1918. Sam a alors 23 ans. Avec quatre mille autres soldats américains, il traverse l'Atlantique, en direction de la France et du port de Saint-Nazaire… où il accoste le jour même de l'armistice. Après avoir surveillé un dispensaire de produits narcotiques à Paris, Sam part pour les terres de l'Argonne, sols boueux devenus sols de sang, avec pour mission de repérer et déminer les explosifs ennemis restant – ceux qui ont lu le premier roman de Gautreaux (*Le Dernier Arbre,* paru au Seuil en 2013, réédité chez Points) seront ici en terrain connu.



★★★ ***Nos disparus (The Missing)*** par **Tim Gautreaux,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Amfreville, 544 p., Seuil, 23 €

Nous retrouvons Sam en 1921. Responsable d'étage dans un grand magasin de La Nouvelle-Orléans, il ne peut empêcher l'enlèvement d'une fillette. Son destin d'orphelin se trouve dès lors lié à celui des parents de la petite Lily. Le voici à bord de l'*Ambassador*, bateau à vapeur sillonnant le Mississippi à la recherche des ravisseurs. Les quatre cents pages suivantes emportent ce récit entre deux mondes. A bord, la violence d'un univers de petits Blancs pauvres, découvrant le jazz de la Louisiane autant que le whisky de contrebande, les bastons permanentes entre voyageurs. Mais les escales de ravitaillement sont longues, et la narration se déplace souvent dans les villes ou les habitations qui bordent les rives. Le roman révèle alors un pays qui change, voire disparaît, avec le capitalisme naissant : ceux qui pensent que le plus fort fait la loi font face à ceux pour qui seule compte la loi du plus riche. Dans sa course pour retrouver la fillette, Sam découvre aussi une seconde quête. Sans famille mais fils de la violence, soldat ayant nettoyé le sang d'une guerre sans la faire, voici un homme pour qui les notions de culpabilité, de vengeance, de pardon, de rédemption sont fatalement singulières.

Nourri de ces hésitations morales, porté par de nombreux rebondissements, par une plume et des dialogues de haute volée dramatique, *Nos disparus* est un de ces grands romans à plusieurs niveaux. De lecture, certes, mais aussi de conscience. Laquelle est, au fond, le grand sujet de Gautreaux depuis deux livres. **Hubert Artus**

Tableau volé

Leonardo PADURA

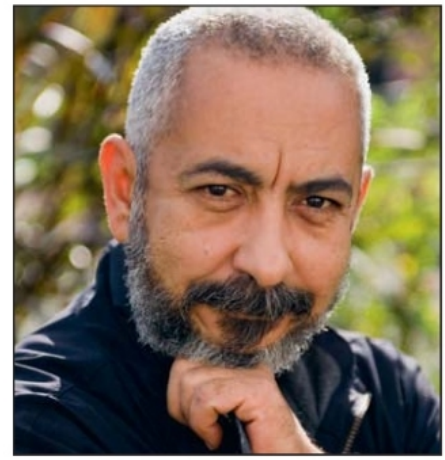
Dans cette grande fresque qui de La Havane au XX^e^ siècle à Amsterdam au XVII^e^ siècle embrasse l'Histoire, le Cubain offre un superbe voyage.

De Leonardo Padura, il y a ceux qui connaissaient, et savouraient, l'auteur de romans policiers. Avec Conde, son personnage récurrent de lieutenant désabusé, nous découvrions l'écrivain capable de créer un caractère, sachant conduire un récit, dénouer une énigme, mais aussi l'observateur sagace d'un régime épuisé et d'une société cubaine désolée. Et puis, il y eut ceux qui découvrirent Leonardo Padura dans l'exercice du roman que l'on dit classique. C'est peu de dire qu'il passa brillamment d'un genre à l'autre, invitant à conclure, au passage, qu'il n'y a pas, dans ce registre, de genres plus mineurs que d'autres.

Avec *L'Homme qui aimait les chiens*, Leonardo Padura nous plongeait dans les flots de la « grande » histoire. Sans doute réussissait-il, avec ce maître livre, une des évocations les plus sensibles de la fin tragique de Léon Trotski, mais aussi un des portraits les plus saisissants de Ramón Mercader, celui qui, sur ordre de Staline, fut l'exécuteur de ses basses œuvres, et enfin, une des évocations les plus justes du sort misérable d'un intellectuel cubain sous le régime castriste finissant. Ces deux catégories de lecteurs se rassembleront dans le plaisir de la lecture d'*Hérétiques*. Car, souhaitant manifestement qu'on ne distingue plus entre ses productions romanesques, Leonardo Padura associe son policier au « grand sujet » qu'il traite et le charge d'en démêler les fils.

On peut, parfois, mesurer la puissance d'un roman aux contraintes que son auteur s'inflige et aux savoir-faire qu'il doit déployer pour

★★★ ***Hérétiques (Herejes)*** par **Leonardo Padura,** traduit de l'espagnol (Cuba) par Elena Zayas, 622 p., Métailié, 23 €



les surmonter. Là, Leonardo Padura n'a pas lésiné ! Songez qu'il entreprend de nous faire vivre à Amsterdam au XVII^e^ siècle, dans l'atelier de Rembrandt, et aussi dans la communauté juive, celle qui a jeté l'anathème sur Spinoza. Puis qu'il nous transporte à la veille de la Seconde Guerre mondiale, en rade de La Havane, où se joue le drame de familles juives fuyant le nazisme mais qui, refoulées, seront condamnées à rejoindre l'Europe pour y subir leur destin funeste. Et qu'en compagnie d'un Juif new-yorkais, descendant de rescapés des persécutions, il nous convie à partir à la recherche du tableau volé qui fait le lien entre les personnages et leurs époques. Et qu'enfin, dans La Havane paumée d'aujourd'hui, les recherches de notre policier à la retraite aboutissent et que les mystères sont dissipés. Enquête policière ? Certainement. Méditation brillante sur le judaïsme et l'interdit de l'image ? Pas moins. Virtuosité dans l'agencement du récit ? Impressionnante. Un grand livre ? A coup sûr. **Marc Riglet**

MATSAS/MÉTAILIÉ

KIOSQUE.FR

Elle ne ravit pas que les innocents

Taiye SELASI

Avec sa grande saga familiale entre le Ghana et les Etats-Unis, la débutante Taiye Selasi livre un impressionnant roman sur l'identité, la mondialisation et les ambitions contrariées. Portrait.

Il y a une question à ne surtout pas poser à Taiye Selasi – à laquelle elle répond par anticipation : d'où venez-vous ? « Je suis née en Angleterre. Mais j'ai grandi aux Etats-Unis et j'ai un passeport américain. Mais mes parents sont d'origine ghanéenne et nigériane. Mais je vis aujourd'hui à Rome. Et je pourrais ajouter d'autres "mais" », récite-t-elle avec malice, à la manière d'un robot débitant un texte préenregistré. On n'ose même pas ajouter son séjour en Scandinavie et la proximité phonétique entre son nom de famille et la formule « c'est l'Asie »... « Alors, si je dois répondre à une telle question, je dirais que je ne viens de nulle part. De toute manière, si je ne choisis qu'un des éléments de ma vie, on me répliquera toujours que je ne conviens pas aux codes de la région, que je ne connais pas parfaitement la langue locale ou que j'ai un accent rigolo… » *[Rires]* A se demander si, en réalité, cette nouvelle vedette des lettres cosmopolite ne serait pas une extraterrestre ayant pris apparence humaine. Chez Gallimard – où paraît son premier roman, *Le Ravissement des innocents* –, la première fois que la jeune romancière a traversé le hall, le silence a soudain retenti. Taiye Selasi aurait-elle des pouvoirs cachés, à la manière des superhéros ? Il faut reconnaître qu'elle a une présence hors du commun. Grande, souriante, impeccablement coiffée et habillée (robe noire d'une grande élégance), la romancière aux airs de pop star n'aurait aucun mal à jouer les gravures de mode – ou les photographes, puisqu'elle pratique aussi cet art…

D'ailleurs, dès la première phrase du *Ravissement des innocents,* le sens du détail fait mouche – tout autant que son sens du rythme, sa construction éclatée, son style métissé et ses personnages admirablement croqués : « Kweku meurt pieds nus un dimanche matin avant le lever du jour, ses pantoufles tels des chiens devant la porte de la chambre. » Un infarctus du myocarde a ainsi emporté ce chirurgien à sandalettes de chambre que l'on dit « exceptionnel ». Celui-ci a quitté la misère de son pays d'origine pour rejoindre les Etats-Unis et faire des études de médecine, jusqu'à devenir un grand nom dans sa profession. Avec la belle Nigériane Folásadé, il a construit à Boston une non moins jolie famille, avec quatre enfants : l'aîné Olu, les faux jumeaux Kehinde et Taiwo, et la benjamine Sadie (raccourci du prénom de sa mère), qui a failli périr à la naissance. Le portrait modèle d'une famille exemplaire ? C'était sans compter sur ce mauvais jour où une opération a mal tourné, valant à Kweku – sans motif valable de licenciement – d'être renvoyé de l'hôpital. Ne pouvant accepter cet échec, il va choisir de fuir, de tenter une nouvelle vie au Ghana, où il va se mettre en ménage avec Ama, sa nouvelle épouse. Si, des années après, un infarctus va avoir raison de lui, ne serait-ce pas parce que Kweku a le cœur brisé, au sens strict ? Sa mort ne serait-elle pas le moyen de souder les liens qui se sont défaits ?

Taiye Selasi : « Je dirais que je ne viens de nulle part »

N. CRAMPTON/GALLIMARD

Dès la première phrase, le sens du détail fait mouche

Il serait évidemment facile de faire des parallèles entre l'histoire de cette famille de fiction et la lignée de Taiye Selasi – elle a une sœur jumelle, son père est un brillant chirurgien ayant quitté sa mère, etc., mais elle insiste : « C'est un roman ! » Diplômée en littérature et en relations internationales, elle s'est d'abord fait remarquer en tant qu'auteur en 2005 grâce à un article intitulé *Bye Bye Babar,* dans lequel elle cherchait à casser des clichés sur l'Afrique et les « Africains », développant au passage le concept d'« Afropolitain ». Six ans plus tard, sa nouvelle *The Sex Lives of African Girls* fut publiée dans la fameuse revue *Granta,* qui la sélectionna dans sa liste des vingt meilleurs jeunes auteurs britanniques. « Ça m'a évidemment fait plaisir, et je comprends qu'on puisse qualifier un auteur par sa nationalité. Emmanuel Carrère, vous voyez, c'est un écrivain français… *[Rires]* Surtout, je n'aime pas qu'on plaque une nationalité sur une œuvre. En musique, on parle de rock, de jazz, d'electronica », remarque cette admiratrice de Fela Kuti et Philip Glass. « A ce titre, le concept de littérature-monde est une insulte, tout comme celui d'*immigrant fiction* qu'on utilise aux Etats-Unis. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Ou alors tout livre ne relève-t-il pas de la littérature-monde ? Une fois, j'ai vu dans une librairie *Le Ravissement des innocents* classé au rayon littérature africaine. J'ai demandé au libraire de l'enlever. Il l'a alors rangé dans la section… science-fiction ! » Quand on vous dit que Taiye Selasi vient d'une autre planète…

Baptiste Liger

★★★★ ***Le Ravissement des innocents (Ghana Must Go)*** par **Taiye Selasi,** traduit de l'anglais par Sylvie Schneiter, 384 p., Gallimard/Du monde entier, 21,90 €

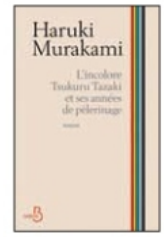
KIOSQUE.FR

La route de soi

Haruki MURAKAMI

L'écrivain japonais renoue avec le réalisme en suivant les traces d'un jeune ingénieur, en quête de son passé.

La mélancolie réclame toujours le calme. Murakami, en marathonien invétéré (lire *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*, Belfond, 2009) sait comment puiser au plus profond, et revenir aux fondamentaux. Après la trilogie *1Q84*, où il basculait du côté du fantastique, il renoue avec le roman réaliste et mélancolique – soit un pan important de son œuvre, rappelons-nous *La Ballade de l'impossible* (1987 au Japon, 2007 en France). Tsukuru Tazaki est ingénieur à Tokyo, son métier est de dessiner et dresser les plans de nouvelles gares. Son prénom signifie d'ailleurs « faire, construire, bâtir ». Au lycée de Nagoya, il faisait partie d'un groupe d'amis où chacun avait une qualité propre et un surnom coloré : deux garçons, Bleu et Rouge, et deux filles, Blanche et Noire. Tsukuru, lui, n'avait ni particularité ni couleur. Il partit à la capitale pour ses études, les autres restèrent en arrière. Et, un jour, opposèrent une mystérieuse fin de non-recevoir à ses appels. Alors, durant de longs mois, il « vécut en pensant presque exclusivement à la mort ». Réduit à néant. Un cœur vide au pouls miraculeusement battant.



★★ ***L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage (Shikisai o motanai Tazaki Tsukuru to, Kare no junrei no toshi)*** par **Haruki Murakami,** traduit du japonais par Hélène Morita, 386 p, Belfond, 23€

Mais comment reprendre vie quand on n'a aucune raison d'être ni de devenir ? Le chemin de croix semble miraculeusement prendre fin quatorze ans plus tard grâce à Sara, avec qui une histoire sérieuse commence. Mais la jeune femme lui demande, condition d'une relation durable, d'aller chercher ses anciens amis, afin de tirer les événements au clair. Sorti de sa planque émotionnelle par ce gage amoureux, l'ingénieur ira jusqu'en Finlande, dernière étape d'un long chemin vers la vérité…

Au moyen d'une narration sans effets, Murakami suit son personnage qui se fait pèlerin de sa propre vie. Objectif, réaliste, il sait aussi se faire malicieux : faussement simple, ce roman va de digressions en références, de temps morts en méditation sidérante sur les profondeurs de l'être. Mélomane (le roman est une variation sur les *Années de pèlerinage* de Franz Liszt), l'écrivain nippon varie les tempos. Mais voilà : pour accepter ce pacte, le lecteur doit accepter des longueurs (en particulier dans le premier tiers), et surtout des considérations faciles (« Le corps humain est une structure fragile. C'est un système fort complexe qu'un rien suffit à détraquer ») qui rendent parfois naïve la quête de Tsukuru. S'il ne pouvait sans doute y avoir plus de chair chez ce personnage en reconstruction, on aurait apprécié plus de nerf dans le corps de l'histoire. Laquelle vaut néanmoins pour son pesant de drames, de secrets et d'émotions.

Hubert Artus

Grand artiste

Siri HUSTVEDT

Avec ce récit kaléidoscopique, la romancière dépeint un gigantesque canular dans le monde de l'art et explose les préjugés.

Depuis longtemps la romancière et essayiste Siri Hustvedt est passionnée par l'ambiguïté, les masques et les travestissements. Plusieurs de ses livres lui permirent de se glisser dans la peau d'un homme pour dénoncer le machisme ou vivre, par le biais de la littérature, un fantasme masculin/féminin. Comment échapper aux préjugés sexuels, y compris dans le domaine des arts et de la culture ? interroge-t-elle dans ce nouveau livre où s'entremêlent le vrai et le faux, la fiction et la réflexion.

L'ouvrage commence par une phrase provocatrice placée dans la bouche d'une certaine Harriet Burden : « Toutes les entreprises intellectuelles et artistiques, plaisanteries, ironies et parodies comprises, reçoivent un meilleur accueil dans l'esprit de la foule lorsque la foule sait qu'elle peut, derrière l'œuvre ou le canular grandioses, distinguer quelque part une queue et une paire de couilles. » Harriet Burden, apprend-on alors, est une artiste ignorée qui eut recours à trois prête-noms masculins pour exposer ses créations. Le projet, datant des années 2000, s'appelait *Masquages*. Le prologue qui décrit le triple jeu de la plasticienne est signé d'un certain I.V. Hesse, s'employant à réunir témoignages et informations autour de Harriet Burden dont on a également retrouvé les carnets. Le lecteur découvre alors une œuvre chorale que Borges ne renierait pas. Car derrière cette formidable machinerie se dissimule une Shiva, Siri Hustvedt, qui change de ton, de style et de point de vue en les endossant tous. La voici auteure des carnets de Harriet racontant sa vie d'épouse de galeriste laissée dans l'ombre. Le chapitre suivant est sous forme d'interview, puis viennent des textes et des témoignages comme celui de Maisie Lord, fille de Harriet. Vingt narrateurs, vingt formes littéraires différentes nourrissent le portrait de l'artiste, génie pour les uns ou fausse gloire pour d'autres. Avec intelligence, sens de l'intrigue et du rebondissement psychanalytique, Siri Hustvedt explore le monde de l'art, les injustices de la création, la perception du public devant une œuvre signée par un homme ou par une femme. Un pied de nez à son expérience car Siri Hustvedt ne fut-elle pas des années durant considérée comme l'épouse de Paul Auster avant de prendre sa place dans le monde littéraire ?

Christine Ferniot

★★ ***Un monde flamboyant (The Blazing World)*** par **Siri Hustvedt,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christine Le Bœuf, 410 p., Actes Sud, 23€

WITT DE TERVACTES SUD

KIOSQUE.FR

Mémoire de Colombie

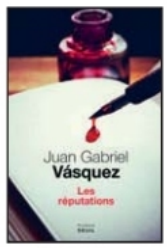
Juan Gabriel VÁSQUEZ

A travers son héros, Javier Mallarino, dessinateur de presse, l'auteur interroge le passé de son pays et croise l'intime avec l'Histoire. Rencontre.

Juan Gabriel Vásquez a vécu plus de trois ans en Europe.

Pas à pas, Juan Gabriel Vásquez a bâti une œuvre littéraire de premier plan, signant des livres ciselés, tranchants. Dans *Les Réputations*, il parle de nouveau de la mémoire et du passé. Celui de sa terre natale. La Colombie, pays « passablement malade ». Javier Mallarino a 65 ans. Le héros de Vásquez habite à la lisière du *páramo*. Depuis les années 1980, ses dessins paraissent au centre de la première page de la rubrique « Opinion », étrillant aussi bien des politiciens que des narcotrafiquants.

Mallarino est animé par un désir de contestation qu'il exprime à l'encre de Chine. Les grands caricaturistes, dit-il, sont là « pour déranger, incommoder, être insultés ». Le voici qui s'apprête pourtant à être célébré dans la grande salle du théâtre Cólon de Bogotá après quarante ans de labeur. Lui qui a jadis été menacé, déclaré *persona non grata*, excommunié.



★★★ ***Les Réputations (Las Reputaciones)***, par Juan Gabriel Vásquez, traduit de l'espagnol (Colombie) par Isabelle Gugnon, 192 p., Seuil, 18 €

« L'oubli est la seule réalité démocratique en Colombie », estime celui qui accepte d'être interviewé par une certaine Samantha Leal à qui il ouvre sa porte. Il comprendra que la jeune femme est déjà venue ici vingt-huit ans plus tôt. Et il se souviendra alors qu'un député s'était jeté par la fenêtre… Terrible examen de conscience, le roman impressionne par les questions qu'il pose autant que par sa maîtrise. Dans la cour d'un hôtel parisien, Juan Gabriel Vásquez raconte dans un français impeccable que, si ses livres sont différents dans leurs formes, ses obsessions restent les mêmes. Qu'il a sans cesse besoin de se pencher sur le regret et la culpabilité. Qu'il voit *Les Réputations* comme un « roman moral ».

Puisqu'il a grandi dans une famille d'avocats, il fait d'abord du droit, tout en sachant depuis l'enfance qu'il veut écrire. Au milieu de ses études, il comprend que la littérature n'est pas « un hobby du week-end », mais bien le centre de sa vie. Il délaisse Bogotá pour Paris, entame une thèse qu'il ne terminera jamais sur le « roman total latino-américain ». Sur *Terra Nostra* de Carlos Fuentes, *Marelle* de Julio Cortázar, *Cent Ans de solitude* de Gabriel García Márquez et *La Guerre de la fin du monde* de Mario Vargas Llosa.

Quatre éminents représentants d'une génération qui a bouleversé la littérature latino-américaine et un jeune Vásquez également alors retourné par l'*Ulysse* de Joyce. Ecrire, il s'y met sans tarder. Son premier roman paru quand il avait 23 ans s'intitulait *Persona*, en hommage au film de Bergman. Il l'a renié et retiré de sa bibliographie à l'instar du suivant, *Alina Suplicante*. Le débutant quitte ensuite Paris. Part « presque se cacher » dans les Ardennes belges où il se remet en question pendant neuf mois. Et trouve la matière des nouvelles des *Amants de la Toussaint* (Seuil, 2011), impressionnante collection de « petites histoires d'amour triste » qu'il rédige à Barcelone.

Après trois ans et demi de vie en Europe, Vásquez comprend qu'il ne connaît pas son pays natal. Que le fait de ne pas le connaître va lui permettre de « sortir du labyrinthe ». Il y aura d'abord *Les Dénonciateurs* (Actes Sud, 2008), qu'il estime être son « vrai premier roman » et qui lui vaut une reconnaissance immédiate, des traductions aux Etats-Unis et en Angleterre. Puis *Histoire secrète du Costaguana* (Seuil 2010, repris en Points), hommage à son cher Joseph Conrad et au roman picaresque. Et *Le Bruit des choses qui tombent* (Seuil 2012, repris en Points), vendu à plus de 40 000 exemplaires aux Etats-Unis et célébré en une du *New York Times* par Edmund White.

Impressionnant par les questions qu'il pose autant que par sa maîtrise

Lorsqu'il commence un livre, Vásquez ne sait jamais ce qui va arriver à la page suivante, mené par l'idée de la découverte. Il écrit à l'ordinateur, et seulement à la main si un passage se révèle difficile, apprécie de travailler dans les avions, profitant de huit ou neuf heures sans coups de téléphone ni e-mails. Fasciné par les conspirations, par l'idée du meurtre politique – *Jules César* de Shakespeare est l'une de ses pièces préférées –, l'écrivain a attaqué un roman dont il vient de trouver la forme. « C'est encore sur la Colombie, mais pas seulement », lâche-t-il, annonçant qu'il y évoquera sa relation personnelle avec des meurtres de politiciens survenus en 1914 et en 1948. Un nouveau croisement entre l'intime et l'Histoire, que ses lecteurs guettent déjà avec impatience. **Alexandre Fillon**

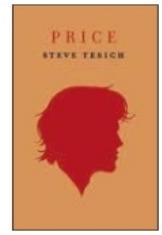
H.TRIAY/LE SEUIL

KIOSQUE.FR

Les années d'apprentissage

Steve TESICH

Deux ans après nous avoir fait découvrir Steve Tesich, les éditions Monsieur Toussaint Louverture publient son premier ouvrage, *Price*, jamais traduit.



★★★
Price (Summer Crossing) par **Steve Tesich,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jeanine Hérisson, 544 p., Monsieur Toussaint Louverture, 21,90 €

En 1982, c'est-à-dire trois ans après avoir remporté l'Oscar du meilleur scénario pour *La Bande des quatre* (réalisé par Peter Yates), Steve Tesich écrivait pour George Roy Hill l'adaptation du *Monde selon Garp* de John Irving. Ce fut donc une grande année littéraire pour lui, puisque le scénariste américain, alors fort coté, faisait paraître son premier roman : *Summer Crossing*. En 1998, après une expérience théâtrale, le second arriva, mais *Karoo* parut après sa mort survenue en 1996. En France, l'ouvrage fut publié en 2012 et, en poche, ce printemps (*Lire* n°426). Si Tesich s'y montrait comme un ironiste cinglant, on découvrira avec bonheur que la plume était tout autre dans son premier roman.

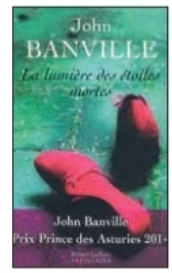
Le titre français, *Price*, vient du nom du narrateur : Daniel Boone Price, 18 ans en ces années 1960 où se déroule le roman. Nous voici à East Chicago, dans l'Indiana. Le garçon vient de récolter la médaille d'argent du championnat local de lutte. L'été approche, et, après la remise des diplômes, lui et ses amis comptent bien profiter de vacances prolongées, retarder l'entrée dans une vie active, délimitée par les hauts-fourneaux et les usines qui bordent la ville. Deux événements vont survenir lors de ce dernier été d'adolescent : l'agonie du paternel, ouvrier à l'ancienne atteint d'un cancer, et la rencontre avec Rachel, ado fatale qui habite à quelques rues. Une relation tour à tour tendre, orageuse, touchante avec une fille aussi dominatrice que castratrice. Elle vit avec un père dont le rôle est de plus en plus étrange. Ce, au moment où celui de Price meurt à petit feu, et où le jeune est pris entre deux belles femmes : sa mère et son amoureuse.

Complexe d'Œdipe et psychanalyse (l'un des amis de Price s'appelle Billy Freud) sont les premiers niveaux de lecture de ce roman de formation. Mais son grand thème n'est rien d'autre que la découverte de sa vocation d'écrivain. Pour utiliser la force donnée par ce premier amour, mais aussi pour oublier qu'il se fait un peu balader, Daniel s'invente des figures, des identités fictives qui, par sa plume, vont réécrire un peu sa vie, et composer ses premiers vrais écrits. Un roman qui prend le temps de déployer ses ruses, ses trouvailles, ses clins d'œil à l'histoire yankee, et toute la force de son émotion. Remarquable. **Hubert Artus**

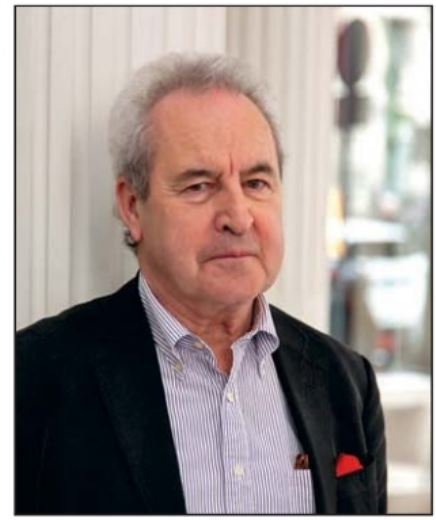
Douce nostalgie

John BANVILLE

Agé d'une soixantaine d'années, le narrateur Alexander Cleave aborde sans saveur la soixantaine et se souvient de ses jeunes années.



★★★***La Lumière des étoiles mortes (Ancien Light)*** par **John Banville,** traduit de l'anglais (Irlande) par Michèle Albaret-Maatsch, 348 p., Robert Laffont, 21,50 €



Le héros de *La Lumière des étoiles mortes* est loin d'être un inconnu pour les lecteurs de John Banville. Alexander Cleave a aujourd'hui une bonne soixantaine d'années. L'acteur a déjà été au cœur du poignant *Eclipse* (Robert Laffont, 2002). On découvrait là un monsieur ayant longtemps été parfait dans les rôles de beau gosse tourmenté avant de jouer Macbeth ou Richard III. Il décidait alors de revenir vers la maison de son enfance, de chercher à savoir quand il avait « lâché et laissé se fracasser la coupe dorée » de sa vie.

Dix ans plus tard, Alexander Cleave ne se remet toujours pas de la perte de sa fille Catherine, morte en Ligurie à l'âge de 27 ans. Sa femme Lydia et lui partagent cet immense chagrin qui refuse de se laisser noyer et boivent un peu trop. Deux événements viennent bousculer son quotidien. Voici qu'on lui propose de participer à un film sur d'Axel Vander, homme de lettres, critique et professeur qu'il voit comme un « oiseau extrêmement étrange ». Et surtout, Alexander a remonté le long fleuve du temps. Pour revenir un demi-siècle en arrière. Lorsqu'il avait quinze ans et qu'il entretenait une liaison avec Mme Gray. La mère de son meilleur ami, Billy.

Comment oublier la tension, l'excitation, l'état de ravissement dans lequel il baignait ? Celia Gray était une femme malheureuse en dépit de la « vaillante gaieté dont elle ne se départait jamais ». Un jour, quand il rentrait du tennis, la dame l'avait fait monter dans son break cabossé. Elle l'avait entraîné dans un chemin boisé et lui avait lancé : « Ça te dirait de m'embrasser. » Ils s'étaient étreints sur la banquette arrière puis elle lui avait conseillé d'aller se confesser. Sans pouvoir s'empêcher de continuer. De se retrouver encore dans le décor délabré au sol crasseux et jonché de feuilles mortes de la maison Cotter. Avant que l'affaire n'éclate au grand jour…

Toujours aussi doué pour l'introspection, pour laisser se diffuser les souvenirs, John Banville brosse le beau portrait d'un homme qui se demande si la vie n'est pas qu'un « naufrage progressif ». Un acteur qui estime avoir embrassé une « absurde profession » dans laquelle il a passé son existence à « faire semblant d'être un autre ». Et surtout semblant de ne pas être lui-même… **Alexandre Fillon**

R.TORRES

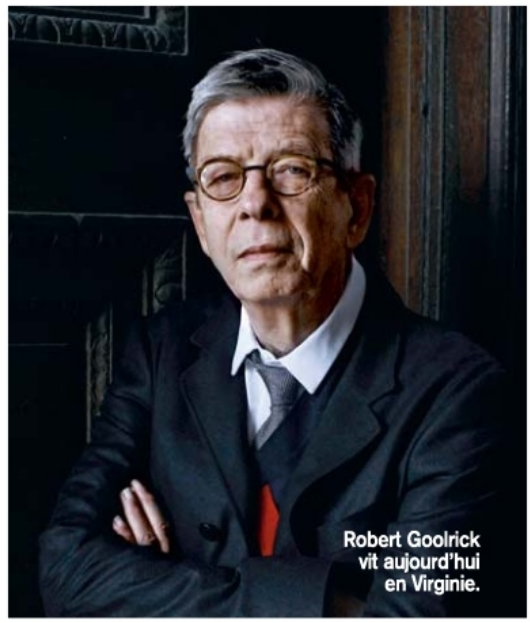
KIOSQUE.FR

Trader des années 1980

Robert GOOLRICK

Après *Arrive un vagabond*, voici *La Chute des princes*, dans lequel l'Américain décrit la gloire puis la déchéance d'un homme. Au mieux de sa forme, Robert Goolrick parle de son travail.

C'était une autre époque, un autre monde. Tendu et acéré, brillant et poignant, le nouveau roman de Robert Goolrick nous ramène dans les années 1980. Au temps de la « grande fiesta de l'insouciance ». Dans un New York de tous les possibles, de toutes les extravagances. Le héros de *La Chute des princes* porte désormais un pantalon banal et un coupe-vent. Libraire chez Barnes & Noble, il s'amuse à visiter des appartements qu'il ne pourra jamais acheter. Jadis, il paradait avec des costumes à cinq mille dollars, des cravates Charvet, des lavallières Hermès hors de prix. Il travaillait alors à Wall Street pour la Firme. Dans une tour noire en verre, avec un patron entouré de huit secrétaires.



Robert Goolrick vit aujourd'hui en Virginie.

Tout réussissait à cet « incontournable », à ce « charmant vampire » venu de Virginie qui accumulait les outrances publiques et les excès privés. Qui se gavait d'alcool, de drogue et de sexe, claquant les dollars qu'il ramassait à la pelle. Avant que ne sonne le glas. Que les retombées du feu d'artifice ne se révèlent terribles. Que le sida ne vienne radicalement changer la donne…

Après *Une femme simple et honnête* (Pocket), *Féroces* (Pocket) et *Arrive un vagabond* (Pocket) couronné par le Grand Prix des lectrices de *Elle*, Robert Goolrick frappe plus fort encore avec *La Chute des princes*, édité comme les précédents chez Anne Carrière. Un coup de maître qui vous happe, vous éblouit et vous serre la gorge. L'homme élégant qui s'installe en face de vous porte une écharpe et des mocassins à pompons. L'Américain ne cache pas que son livre tient à la fois de l'autofiction et du roman. « J'ai connu ces gens, je suis allé à ces fêtes, certaines scènes ont existé », dit-il d'une voix posée et douce.

Dans un New York de tous les possibles

La Chute des princes, il l'avait en tête depuis vingt ans. L'écrire, six mois durant, a été comme « un retour dans le temps avec le filtre de la mémoire ». Une manière de coucher sur le papier une image du « paysage émotionnel » des années 1980. De raviver le souvenir d'un New York « unique », à la fois « sale, violent et joyeux », où l'« on dansait sur les ordures ». Un New York où il gagnait très bien sa vie dans la publicité en rédigeant des dialogues pour la télévision et les annonceurs de presse. L'histoire de *La Chute des princes*, explique-t-il, il se l'est d'abord racontée à lui-même avant de savoir comment la raconter au lecteur.

Depuis six ans, il a quitté la Grosse Pomme et s'est installé en Virginie, l'Etat où il a grandi. Au départ, cela devait n'être que pour un an, pour se rapprocher du décor d'*Arrive un vagabond*. La petite ville de 358 habitants où il vit ne possède ni cinéma ni librairie. Il y mène une existence solitaire avec son chien, un sussex spaniel. Tous deux cohabitent dans une ancienne ferme construite sur une exploitation agricole, à côté d'une large et paisible rivière. L'écrivain traduit en trente langues se lève tôt, à cinq heures du matin. Il travaille de six heures et demie à onze heures puis de dix-huit heures à minuit. Tape directement à l'ordinateur. En écoutant du rock « du matin au soir », ce qui n'étonnera pas venant de quelqu'un qui a placé une chanson de Bruce Springsteen en exergue d'*Arrive un vagabond* ! Lui qui achète toujours des CD a des goûts éclectiques et apprécie autant The Blue Nile, Tired Pony, The War on Drugs que la Françoise Hardy de *Message personnel* ou le chanteur italien Claudio Baglioni.

Quand on lui demande quelles ont été ses lectures marquantes, il cite Raymond Chandler et John O'Hara, *Le Fils* de Philipp Meyer et *D'autres vies que la mienne* d'Emmanuel Carrère dont il a fait la connaissance il y a peu. « Je n'ai pas eu une enfance sereine, comme je l'ai montré dans *Féroces*, confie-t-il. Je me sens en sécurité quand j'écris, je sais à chaque fois où je vais. »

Pour l'heure, il a déjà achevé les cent pages de deux nouveaux romans. Le premier traite d'un sujet « choquant » qu'il refuse de révéler. Le second a pour titre *Coming Back To Me*, comme la chanson de Jefferson Airplane, et se déroule l'été 1969. Celui où, à quelques jours d'écart, s'est tenu le festival de Woodstock et ont été commis les meurtres par Charles Manson et ses disciples. « Un sujet parfait pour moi », assure Goolrick que l'on croit sur parole. **A.F.**

★★★★ ***La Chute des princes (The Fall of Princes)*** par **Robert Goolrick,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie de Prémonville, 360 p., Anne Carrière, 20€

B.CHARDY

KIOSQUE.FR

La femme invisible

Claire MESSUD

A travers la vie d'une institutrice entrant dans l'univers d'une artiste et de sa famille, Claire Messud s'interroge sur la pulsion créatrice. Portrait d'une romancière aussi discrète que son héroïne.

★★★★
La Femme d'En Haut (The Woman Upstairs) par **Claire Messud,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par France Camus-Pichon, 378 p., Gallimard/Du monde entier, 21,50 €

Elle n'est pas de ces personnes qui, spontanément, captent naturellement l'attention. Sans doute est-ce pour cette raison que, paradoxalement, la première chose qui attire l'œil chez Claire Messud, en ce 11 septembre – ce qui ne manque pas d'ironie, quand on a lu son précédent roman, *Les Enfants de l'empereur*, qui évoquait précisément ce jour de 2001… –, c'est une petite ligne fluorescente sur ses baskets. Comme une petite trace de folie, savamment calculée. Peut-être a-t-elle peur, au fond, de ressembler à « la Femme d'En Haut », l'héroïne de son admirable dernier roman. « Sans doute un peu, mais on ne peut jamais savoir », dit ce petit bout de femme de 48 ans, amusée, dans un français impeccable.

Nora Eldridge est une brave fille. Ni franchement laide, ni belle à mourir. Quelqu'un qui ne fait pas de vagues, et ce depuis l'enfance, lorsque sa mère – depuis décédée – la surnommait « ma souris ». Originaire d'une bourgade à quelques miles de Boston, cette célibataire endurcie est devenue institutrice, dans une école du Massachusetts. Ses petits élèves l'adorent et, parmi ceux-ci, l'un d'eux a particulièrement attiré son attention : Reza Shahid. Un jour, celui-ci est victime d'une altercation avec quelques camarades et Nora prend contact avec sa maman. C'est ainsi que l'enseignante fait la connaissance de Mrs. Shahid, de son prénom Sirena. Comment Nora ne serait-elle pas fascinée par cette belle plasticienne italienne ? L'institutrice ne rêvait-elle pas, il y a des années, de devenir artiste ? Dans la famille Shahid, il y a aussi le mari, Skandar, universitaire d'origine libanaise qui tente de terminer un ouvrage sur l'impossibilité d'écrire une histoire objectivement. Ce clan va bien vite adopter Nora – c'est en tous les cas ainsi qu'elle le perçoit –, ravie d'apprendre tant de choses de la bouche d'un esprit brillant et cultivé comme Skandar, et tout aussi heureuse de partager un atelier, dans un ancien entrepôt, avec Sirena. Mais les ambitions artistiques – et le talent ? – des deux femmes n'ont pas forcément grand-chose en commun. Les dioramas de la débutante peuvent-ils être comparés avec l'installation de son amie, qui cherche à reconstituer le « pays des merveilles » ? Nora n'aurait-elle pas vu, à tort, dans la famille Shahid une sorte d'éden, telle Alice dans l'univers imaginé par Lewis Carroll ? Gare aux désillusions…

« J'aimais l'idée de donner la parole à quelqu'un qui est en colère », précise Claire Messud – ce qu'on apprend dès les premières lignes de *La Femme d'En Haut*. « J'ai toujours apprécié les narrateurs qui ont en eux ce sentiment mais, de manière générale, ce sont des hommes ou, s'il s'agit de personnages féminins, ils ne sont que secondaires. Pour autant, je ne voulais pas non plus décrire une sorte de groupie qui cherche coûte que coûte à envahir la maison d'une pop star. Ce qui m'intéressait, surtout, était de retranscrire la vie intérieure de quelqu'un, totalement libre dans sa tête, et dont on aurait la vision la plus subjective possible. » La question du regard est d'ailleurs essentielle dans ce roman mettant en scène une « invisible », et dans lequel on trouve, à de nombreuses reprises, le symbole du Palais des Glaces. « Mon père détestait les lieux de ce genre, se souvient-elle. C'était quelqu'un qui n'avait pas de patience pour ce qui ne l'intéressait pas. Tout le contraire de ma mère, l'exemple typique de la dame qui connaissait tout le monde au supermarché et qui passait son temps à demander des nouvelles à toutes les personnes qu'elle croisait. »

D'origine canadienne et franco-algérienne – mais de nationalité américaine –, la romancière revendique son métissage culturel. « N'en sommes-nous pas tous le fruit, aujourd'hui ? » On lui parle alors de la simplicité de son écriture qui sied admirablement à la psychologie de son personnage et rend limpide sa méditation sur la pulsion créatrice. Elle remercie, poliment. Au fait, qu'en a pensé son époux, le critique littéraire britannique James Wood ? « C'est toujours difficile de faire la part des choses pour lui. C'est un bonheur d'avoir épousé un critique, car il aime la littérature, mais cela pose parfois problème quand, dans une soirée, vous vous retrouvez face à quelqu'un dont votre époux n'a pas forcément dit que du bien… » Il y a des jours où on aimerait être cette femme que personne ne voit, décidément… **Baptiste Liger**

KIOSQUE.FR

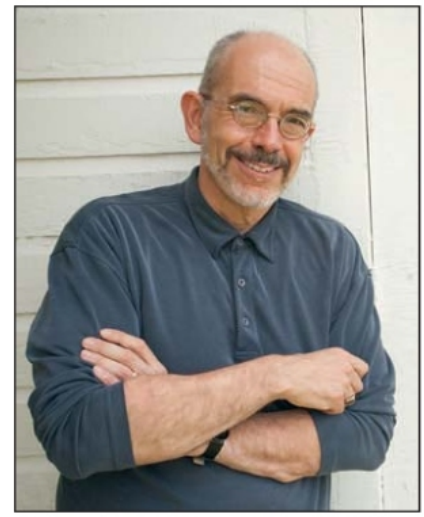
Première blessure

Wally LAMB

Dans son travail de plasticienne, Annie révèle de la colère, sans que celle-ci s'apaise avec les années. Un récit tout en finesse.

★★

Nous sommes l'eau (We Are Water) par **Wally Lamb,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laurence Videloup, 720 p., Belfond, 23,50 €



Depuis *Le Chant de Dolorès* (1999) qui accompagnait le destin d'une adolescente à la dérive, suivi de *La Puissance des vaincus* et *Le Chagrin et la Grâce* en 2000 et 2010, Wally Lamb pratique le thriller psychologique et la saga familiale avec passion. Cet écrivain est un bâtisseur ; il lui faut de l'espace et du temps pour installer ses personnages, traverser plusieurs générations sur fond d'Amérique en perpétuelle évolution sociale et morale.

Nous sommes l'eau – titre ouvertement biblique – commence par la préparation du mariage d'Annie et Viveca, deux femmes qui ont déjà connu d'autres vies sentimentales et décident de s'unir officiellement, devant leurs ex-maris, enfants, amis. Viveca est une galeriste new-yorkaise, célèbre et fort riche, Annie, une plasticienne qui expose chez elle. L'artiste récupère de vieux objets dans les rues, les transforme, et ses œuvres possèdent quelque chose de brutal qui révèle une colère intérieure, une violence à peine maîtrisée.

Au fil des chapitres, Wally Lamb élargit le cercle. Dans le passé d'Annie, on découvre son ancien mari, Orion, psychologue attentif qui sut l'aimer et dont elle n'est plus amoureuse. Orion est aussi un héros nourri de contradictions. Ensemble, ils ont eu trois enfants aujourd'hui adultes. Mais c'est en creusant jusqu'en 1963 que le lecteur comprendra pourquoi Annie est aujourd'hui une femme vaincue par les angoisses, incapable de dépasser ses peurs et son manque de confiance. Cette année-là, à Three Rivers où elle doit aujourd'hui se marier, un drame secoua sa famille mais aussi son enfance, sa jeunesse et ses raisons de vivre sereinement. La précision chirurgicale de Wally Lamb est à la fois sa qualité essentielle et sa fragilité. Car il faut accepter d'être emporté dans ce roman plein de tiroirs, de mystères et d'errances. Cet écrivain ne veut rien laisser de côté en nous plongeant dans un long vertige psychologique.

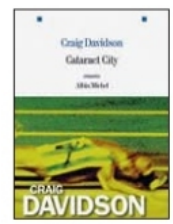
Si Annie, enfant perdue, a puisé dans son passé pour trouver la force de décrire le monde et d'en faire une œuvre d'art, elle sait que la première blessure ne guérit jamais. A travers elle, l'écrivain ambitieux veut embrasser une société empêtrée dans ses contradictions et son immaturité.

Christine Ferniot

Frères de sang

Craig DAVIDSON

Liés depuis l'enfance, les deux protagonistes ont suivi des chemins divergents. Leurs retrouvailles vont les opposer.



★★★

Cataract City (Cataract City) par **Craig Davidson,** traduit de l'anglais (Canada) par Jean-Luc Piningre, 490 p., Albin Michel, 22,90 €

L'été, autour des chutes du Niagara, des familles entières s'approprient les tables de pique-nique et font griller des saucisses en regardant sauter les plus intrépides qui finiront bien par se briser le cou. Il suffit pourtant d'aller plus à l'ouest pour être tranquille. Dunk et Owen connaissent tout ça par cœur. Ces deux copains d'enfance y font les quatre cents coups et pire. Un jour, ils suivent, plus ou moins volontairement, leur héros, Bruiser Mahoney, un catcheur impressionnant qui bondit dans les cordes en hurlant comme un sauvage. Ils se retrouvent dans la forêt pour jouer les Robinson et manquent de se perdre définitivement. Quand la police retrouve les gamins, ils sont hagards, épuisés par la faim et la peur. Le temps passe et sépare les deux copains. Owen espère devenir basketteur de compétition avant qu'une sale blessure ne l'oblige à changer de camp et à s'engager dans la police. Duncan ne croise pas les bonnes personnes, fait de la prison et ne la quitte qu'après deux mille neuf cent douze nuits passées dans la cage. Mais ces destins contraires n'ont jamais brisé leurs liens et c'est Owen qui vient chercher Duncan à la sortie du pénitencier.

Voilà ce que nous raconte Craig Davidson : une errance d'enfants perdus qui s'achèvera par une course-poursuite d'adultes inséparables. Entre les deux, on croise la magnétique Edwina, des paysages d'eau, de neige, de glace mais surtout des combats où l'on entend craquer les os et gicler le sang. Car entre le catch, la boxe et les combats de chiens, Craig Davidson accompagne ses héros dans un apprentissage de la vie qui passe par la souffrance. Avec lui, on perçoit le bruit mat des coups sur la peau nue, les hurlements des pit-bulls avant la mort, le halètement des lévriers bondissant derrière un leurre. Les chutes du Niagara, la cité ouvrière à la frontière du Canada surnommée Cataract City sont le décor naturel et violent de ce roman magnifique. Une ville possessive, rancunière, qui a une « mémoire d'acier », écrit-il. On reconnaît des thèmes développés dans son beau recueil de nouvelles, *Un gout de rouille et d'os*, paru en 2006 et adapté au cinéma par Jacques Audiard : amitié d'enfance, rigueur des paysages et description d'un monde où les corps se brisent. Craig Davidson en fait une grande œuvre de poésie noire et percutante, comme les manchettes de Bruiser Mahoney.

C.F.

SIMON AND SHUSTER

KIOSQUE.FR

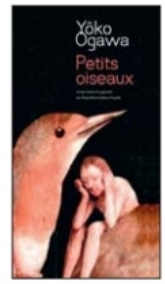
Complicité volatile

Yôko OGAWA

L'auteure japonaise est à l'honneur avec deux rééditions et un inédit sur deux frères inséparables qui parlent oiseau.

La plongée est vertigineuse et l'addiction totale. Trois ouvrages signés par la Japonaise Yôko Ogawa paraissent au même moment. Tout d'abord le volume 2 d'un Thésaurus (Actes Sud) regroupant six de ses livres, récits, romans et nouvelles dont *Les Paupières* ou *La Formule préférée du professeur*. Une somme magistrale qui dévoile ses obsessions littéraires : métaphores de la peur, mystères de la création, variations autour de la mémoire, chemins de l'inconscient, initiation aux arts et aux lettres. Puis, en format de poche, chez Babel, on peut lire *Les Tendres Plaintes*, qui nous installe dans un chalet en compagnie d'une calligraphe et d'un mystérieux musicien incapable de jouer en public. Là encore, des thèmes chers à l'auteure : puissance de la nature, liens indicibles, solitude.

Enfin, un inédit intitulé *Petits Oiseaux* vient compléter l'événement Ogawa de cet automne. Une œuvre poétique et romanesque d'une grande force et d'une délicatesse poignante sur la complicité de deux frères. L'aîné ne communique que par le langage des oiseaux. Il ne parle aucune autre langue. Seul son cadet le comprend. Est-ce un dialecte inventé ou ancestral, abandonné par les humains ? Les deux garçons restent inséparables et, à la mort de leurs parents, se partagent les tâches. Le plus jeune travaille tandis que le grand se consacre à l'entretien d'une volière, près de l'école maternelle du village. La vie pourrait continuer ainsi, tant ces deux hommes semblent attachés à leur rythme, leurs traditions, leur quartier. Mais le calme est toujours le prélude d'un drame et Yôko Ogawa instille doucement le danger d'une existence immobile.



★★★ ***Petits Oiseaux (Kotori)*** par **Yôko Ogawa,** traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle, 270 p., Actes Sud, 21,80 €

La tristesse reste cependant légère dans ce roman sur le temps, la liberté et la différence. Les deux garçons laissent le monde tourner sans eux, à la fois protégés et protecteurs. Si les commerçants, enseignants, habitants de leur ville changent au fil du temps, les frères ne veulent pas y prêter attention. Mais ce livre distille une fine mélancolie, une morale selon laquelle seule la liberté d'agir est importante dans l'existence : liberté d'ouvrir les cages, d'écouter le vent et les roucoulades d'un oiseau à lunettes, liberté de s'endormir enfin pour rejoindre les voix qui se sont tues.

Christine Ferniot

Loin de l'Irlande

Sebastian BARRY

L'écrivain continue la saga McNulty avec le personnage complexe de Jack, ex-sous-lieutenant de l'armée britannique, puis observateur de l'ONU.

Depuis quelques années et une poignée de romans (comme le très beau *Testament caché)*, la tribu irlandaise McNulty nous est familière. A travers eux, c'est l'histoire d'une famille et d'un pays en miettes que Sebastian Barry décline avec passion, sens de la dramaturgie, sensibilité, et volonté de ne rien passer sous silence. Dans *L'Homme provisoire*, c'est au tour de Jack McNulty, ni ange ni bête, alcoolique et maladroit, amoureux et fuyant. La première scène du livre est un morceau de bravoure. La nuit est magnifique tandis qu'un cargo transportant huit cents hommes et officiers vogue vers l'Afrique coloniale britannique. Nous sommes au début de la guerre et la France vient de tomber aux mains de Hitler. Jack, grand rouquin fringant, a coiffé ses cheveux en arrière sous sa casquette de sous-lieutenant. Ses vêtements amidonnés, ses chaussures brillantes vont brutalement disparaître sous l'effet d'une puissante torpille, emportant les soldats au fond de l'eau. Jack McNulty s'en sortira avec quelques blessures sans gravité.

Il s'en souvient, quelques années plus tard, en 1957, de retour à Accra, une ville de la Côte-de-l'Or devenue le Ghana. A présent, cet ancien observateur de l'ONU en a trop vu mais n'en a pas tout à fait terminé avec ses souvenirs. Une mise en ordre est nécessaire avant de retrouver la ville de Sligo, en Irlande. Subtilement, Sebastian Barry joue avec les retours en arrière, accompagnant la mémoire d'un homme qui a perdu toute espérance. Ses pensées reviennent en 1922 quand il rencontre Mai. Une fille magnifique, dit-il, et dotée d'un sacré caractère. Elle est drôle, élégante, n'a pas sa langue dans sa poche et adore le cinéma. Ils finiront par s'approcher l'un de l'autre. Jack épousera Mai, aura des enfants. Mais la vie ne coule pas si simplement et le romancier dépeint aussi un homme aux contradictions infinies : gros buveur, laissant filer l'argent, les traites de la maison, inconscient et inconstant.

★★★ ***L'Homme provisoire (The Temporary Gentleman)*** par **Sebastian Barry,** traduit de l'anglais (Irlande) par Florence Lévy-Paoloni, 250 p., Joëlle Losfeld, 19,50 €

Ce sont les faiblesses humaines qui intéressent l'écrivain, surtout pas la vie en rose. Jack et Mai auraient pu muter en couple lisse et sans ambiguïté, mais il y aura de la douleur, de l'incompréhension, des éclats et de l'injustice dans leur relation. A l'image du pays dans lequel ils vivent. Sebastian Barry a encore trop de larmes à exprimer, trop d'injustices à dénoncer et de secrets à déterrer pour nous accorder le répit d'un bonheur sans nuages. Ses lecteurs en savent gré à ce chantre d'une Irlande qui tremble autant qu'elle chante et d'une famille qui ne marchera jamais droit. **C.F.**

HÉLIE/GALLIMARD

KIOSQUE.FR

La belle et la terre

Silvia AVALLONE

Meilleur premier roman étranger de *Lire* en 2011 avec *D'acier*, l'Italienne confirme sa maestria avec le poétique et politique *Marina Bellezza*.

★★★
Marina Bellezza (Marina Bellezza) par **Silvia Avallone,** traduit de l'italien par Françoise Brun, 542 p., Liana Levi, 23 €

Elle est née au pays du cinéma-vérité, de la poésie politique de Pasolini et de l'entreprise de décervelage de Berlusconi. A 30 ans, elle est l'enfant de tout cela. Aujourd'hui, Silvia Avallone est une auteure parvenue à maturité politique, psychologique et poétique. *Marina Bellezza* est, comme l'était son précédent roman, porté par deux personnages d'emblée marquants : Andrea Caucino, né au milieu des années 1980, fou amoureux depuis l'adolescence de Marina Bellezza, sa voisine d'en face, magnifique blonde aux formes généreuses, de cinq ans sa cadette.

D'origine sociale très modeste, née d'une mère alcoolique et d'un père petit trafiquant, la jeune fille n'a qu'une idée : être une star. Consciente de ses charmes, travaillant sa belle voix, la voilà qui court les télé-crochets des chaînes de Mediaset (l'empire télévisuel de Berlusconi) pour tenter de devenir chanteuse à succès. Chez les Caucino, la question n'est pas de prendre l'ascenseur social, mais d'assumer ses racines : le grand-père était éleveur, paysan, et fier de l'être. Le père, devenu avocat, a tenté d'effacer ces origines, aidé en cela par un de ses deux fils parti faire carrière aux Etats-Unis. Mais pour l'autre fils, Andrea donc, le grand-père est un modèle qu'il se fera fort de perpétuer en reprenant lui-même la ferme. A la revanche sociale de Marina répond celle, familiale, du jeune homme. Destins croisés, qui rendent plus forte encore leur relation… capricieuse et tragique s'il en est.

Une narration chronologique retrace l'histoire de ces deux-là, leurs amis, leur amour, leurs emmerdes. Elle nous fait aussi découvrir chaque chose et son contexte – détail essentiel lorsqu'on œuvre dans le réalisme social. La force d'Avallone est de proposer, au moyen d'une écriture ciselée et néanmoins très visuelle, une vision des choses aussi poétique que politique. Elle « colle », grâce à son exigence intellectuelle, à ses personnages autant qu'au destin de la classe sociale à laquelle ils appartiennent : ainsi sont-ils des archétypes, et non des stéréotypes. L'écrivain ne succombe à aucun misérabilisme ni aucun angélisme, quand elle évoque cette histoire d'amour entre une bimbo de province et un jeune agriculteur un peu naïf… mais si obstiné. Un tel niveau permet au roman de révéler d'autres grands thèmes : l'attachement à la terre (celle du Piémont où est née l'auteure), aux alpages lumineux et pourtant hostiles, ou encore l'exode urbain. Autant qu'un roman, c'est une lame de fond.

Hubert Artus

Des ombres qui parlent

Karel SCHOEMAN

Deux hommes cherchent le lieu d'une bataille de la guerre des Boers. Une réflexion lyrique sur la reconstitution du passé.

Tenter de reconstituer le passé ressemble parfois à un puzzle, dont il manquerait quelques morceaux et dont certaines pièces refusent obstinément de s'emboîter. « Rapports officiels, coupures de journaux, [...] livres sur l'histoire de la guerre, témoignages oculaires et recréations de chercheurs, souvenirs décousus, traditions sujettes à caution, voix convaincues à l'authenticité douteuse, coups d'audace désinvoltes de la fiction : où s'arrêtent les faits et où commence l'imagination ? » Un écrivain et Eddie, le photographe qui l'accompagne, cherchent à trouver la petite ville fantôme de Fouriesfontein – qui doit son nom à la grande dynastie locale des Fourie. Cette bourgade d'Afrique du Sud aux abords du Cap est toutefois (vaguement) connue pour avoir été le lieu d'une bataille sanglante en 1901, en pleine guerre des Boers. Si l'auteur voyageur semble particulièrement investi, il n'en va pas de même pour son collègue chargé de capter les images, qui songe davantage aux résultats des derniers matchs de cricket.

★★★
Des voix parmi les ombres (Verliesfontein) par **Karel Schoeman,** traduit de l'afrikaans par Pierre-Marie Finkelstein, 316 p., Phébus, 22 €

Les deux hommes vont devoir écumer la campagne déserte, trouver des tombes et des monuments comme autant d'indices. Certains destins seraient-ils particulièrement passionnants, tel celui du pasteur Broodryk ? Ou mieux vaut-il concentrer les recherches sur les différents membres de la famille Fourie ? Surtout, des voix spectrales viendront éclairer les deux historiens amateurs : Alice, fille d'un magistrat d'origine écossaise, un étrange clerc nommé Kallie Kleynhans, et l'Anglaise Mademoiselle Godby qui s'est toujours demandé comment « lutter contre l'injustice et les préjugés qui s'enracinaient de plus en plus profondément dans la société, au point qu'ils finissaient par devenir la norme et que tout le monde les considérait comme allant de soi ».

Après *Cette vie* (salué par le prix du Meilleur Livre étranger 2009), le Sud-Africain Karel Schoeman continue avec *Des voix parmi les ombres* d'explorer le passé d'un pays qui semble inexorablement voué aux affrontements identitaires. Si son approche lyrique et métaphysique peut dérouter, cet auteur majeur restitue impeccablement le chaos ambiant grâce à un style aussi sinueux que virtuose, et dont l'approche tient dans une recette, au fond, très simple : « Regarder, observer, se souvenir. Que faire d'autre ? » Ecrire, tout simplement.

Baptiste Liger

R. MONALDO

KIOSQUE.FR

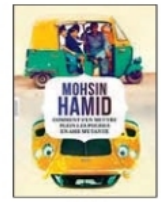
Le rire mesquin

Mohsin HAMID

Révélé par son précédent roman, *L'Intégriste malgré lui*, l'écrivain pakistanais récidive avec un texte des plus rusés.

Prenez *Les Fabuleuses Aventures d'un Indien malchanceux qui devint milliardaire* de Vikas Swarup, ôtez-en le conte de fées, et vous commencerez à avoir une idée de ce que peut être *Comment s'en mettre plein les poches en Asie mutante*. Plus léger et ironique, ce troisième roman de Mohsin Hamid est tout aussi politique que les deux précédents : *Partir en fumée*, puis *L'Intégriste malgré lui*, confession d'un Pakistanais parfaitement intégré à la société américaine avant que les attentats du 11-Septembre ne changent tout au tableau. Un livre qui, vendu à plus d'un million d'exemplaires à travers le monde et adapté au cinéma par la cinéaste indienne Mira Nair, avait révélé son auteur.

Comment s'en mettre plein les poches en Asie mutante est un manuel. C'est aussi un anti-manuel. Hamid s'y fait fort de régler un compte littéraire avec les « livres de développement personnel ». En douze chapitres, qui sont autant de « conseils » (« Monter à la ville », « Eviter les idéalistes », « Ne pas tomber amoureux », « Etre prêt à recourir à la violence », « Jouer avec les dettes »...), l'écrivain raconte la vie de son personnage tout en le prenant sans cesse à partie : le « tu » de ce roman est un gamin né dans une famille défavorisée, qui quitte la campagne pour s'installer en ville. Ni les héros ni le narrateur ne sont nommés, ni même la ville ou le pays. Pour le garçon, un seul but : s'extraire définitivement de la pauvreté. Travailleur acharné, devenu livreur de DVD, il abandonne progressivement tous ses scrupules, et se mettra au service d'un mafieux local. C'est d'ailleurs ce que la voix du narrateur lui conseillait, comme elle lui déconseillait de tomber amoureux. Ce point, le jeune ne le suivra pas. Et ne cédera pas.



★★ ***Comment s'en mettre plein les poches en Asie mutante (How to Get Filthy Rich in Rising Asia)*** par **Mohsin Hamid,** traduit de l'anglais (Pakistan) par Bernard Cohen, 256 p., Grasset, 18 €

Ces chapitres-conseils sont les douze travaux d'un personnage que nous suivrons pendant les quatre-vingts ans de sa vie, dans une course effrénée vers la richesse et vers l'amour. Réaliste, politiquement critique, le roman est aussi léger et provocant. Certes, l'hyper-subjectivité adoptée par Mohsin Hamid laisse peu de liberté à son héros et aux autres acteurs du livre : l'auteur est metteur en scène, moraliste, manitou. Mais il sait aussi faire une place au lecteur qui devient in fine le sujet du livre. Et saupoudrer de-ci de-là quelques adages sur le pacte psychologique que constitue l'art du roman. « Les livres de ce genre sont des artères à double sens, après tout. Une sorte de donnant-donnant », lit-on au milieu de ce roman, qui en tout point est une expérience des plus rafraîchissantes. **Hubert Artus**

Montée de laid

Nell LEYSHON

Cette fiction sociale dépeint le quotidien des paysans du Royaume-Uni en 1830, vu par les yeux de la jeune Mary, aussi fière que soumise.

A 15 ans, Mary n'a rien de mieux à espérer qu'une vie de paysanne dure au mal. Elle vit dans une ferme du Dorset avec trois sœurs aînées, une mère soumise, un père brutal. Mais elle a un sacré caractère et n'envie rien à personne. La tendresse du grand-père devenu impotent après une chute, l'odeur forte de la vache qu'il faut traire avant les premières lueurs de l'aube, la promiscuité familiale qui tient chaud, la jeune fille n'en demande pas plus. Alors, le jour où elle doit quitter ce monde simple pour servir chez le pasteur Graham n'est pas un signe de bonheur pour cette adolescente fruste. Là-bas, elle va pourtant apprendre d'autres choses : la tendresse d'une patronne à la santé fragile, un peu de confort et de douceur de vivre, la compagnie des livres. Jusqu'au jour où Mrs Graham meurt, laissant le pasteur veuf et désespérément seul avec sa jeune domestique.

★★ ***La Couleur du lait (The Color of Milk)*** par **Nell Leyshon,** traduit de l'anglais par Karine Lalechère, 180 p., Phébus, 17 €

Sous forme de confession écrite avec une apparente maladresse, cette *Couleur du lait* est une œuvre intense qui évite le mélodrame et la saga populaire pour se situer du côté de la fiction sociale rigoureuse mais déroutante. Car Mary n'est pas présentée comme une victime qu'on peut sauver de l'ignorance : sa sincérité, son détachement naturel en font une héroïne qui ne s'humilie jamais. Elle se soumet par nécessité mais reste une fille crâneuse qui exprime son désaccord. Le jour où la situation lui semble impossible, elle se dresse.

Venue du théâtre, Nell Leyshon conserve un sens de la dramaturgie et du dialogue qui donne à ce roman (le premier traduit en français) la puissance d'un drame naturaliste. Elle situe son histoire en 1830-1831 et laisse à son personnage le soin de décrire le quotidien des paysans du Royaume-Uni en évitant les effets de style. Pas de pitié, peu d'amour, des femmes esclaves et des hommes voués à la tâche. Seule la religion devrait apporter l'espoir de temps meilleurs. Mais la romancière piétine allègrement la grandeur de l'Eglise. Son pasteur apparemment humain a tous les pouvoirs, et sa conscience ne semble pas le tarauder outre mesure. En s'ouvrant à la lecture et à l'écriture, Mary ne trouve pas le bonheur mais l'avilissement et la perte. Un sacré pied de nez de la part d'une intellectuelle comme Nell Leyshon qui étudia la littérature anglaise à l'université de Southampton. **Christine Ferniot**

KIOSQUE.FR

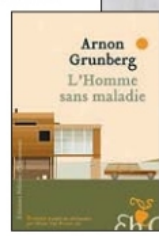
Les aventures de l'architecte perdu

Arnon GRUNBERG

Sam, Suisse d'origine indienne parti construire un opéra à Bagdad, est enlevé. Une fable mordante sur les rapports entre Orient et Occident.

Il en va des pulsions créatives comme du fast-food. « Dans notre monde, […] l'architecture doit vouloir être plus que la tomate sur le hamburger, l'architecture doit être la cuisine où on cuit le hamburger. » Telle était la morale de l'un des mentors de Samarandra Ambani – dites Sam, c'est plus simple. Cet architecte zurichois d'origine indienne rêve ainsi d'accoucher d'un projet digne de ce nom. Lorsqu'il vit sur Internet un appel d'offres pour la construction d'un opéra à Bagdad, son sang ne fit qu'un tour. Ne serait-ce pas l'occasion de réussir là où Frank Lloyd Wright a échoué ? Sam prit alors contact avec le maître d'ouvrage, Hamid Shakir Mahmoud, « riche comme Crésus » et qui souhaite « donner aux Bagdadiens quelque chose de beau pour restaurer l'unité de son pays ». Enthousiaste, l'architecte se prépare à partir en Orient, même si cela l'attriste de laisser au pays sa compagne, Nina (rêvant d'un bébé chien), ainsi que sa sœur Aida, gravement malade, avec laquelle il aime depuis l'adolescence partager des douches… Contrairement à cette dernière, notre génie du bâtiment a deux particularités : une obsession pour la bonne hygiène et l'absence de maladie.

Sam embarque alors dans un avion pour Erbil. A l'atterrissage, les choses se montreront plus compliquées que prévu. Les agents chargés de sa sécurité vont changer selon les jours, notre expatrié apprendra le décès de Hamid Shakir Mahmoud et, entre deux sodas, il s'apercevra que, dans sa valise, ses vêtements ont été échangés avec ceux d'un autre. Sentant le plan fumeux, Sam décide de rentrer à Zurich mais le malheureux se fera kidnapper… Il s'en sortira heureusement (presque) sain et sauf. Son comportement au quotidien aura-t-il changé ? Aura-t-il retenu une quelconque leçon de sa mésaventure ?



★★

L'Homme sans maladie (De man zonder ziekte) par **Arnon Grunberg,** traduit du néerlandais par Olivier Van Wersch-Cot, 256 p., Editions Héloïse d'Ormesson, 18 €

Etrange mélange entre la fable kafkaïenne et l'humour abrasif d'un Sacha Baron Cohen (*Borat*), *L'Homme sans maladie* brosse le portrait vachard d'un individu dépassé par le monde qui l'entoure, métaphore à peine voilée d'un Occident peinant à s'adapter à un autre univers. Après *Tirza* et *Le Messie juif*, Arnon Grunberg réussit à nouveau à conjuguer le sérieux le plus stoïque et les situations cocasses – à l'image de certaines scènes avec les ravisseurs, aussi drôles qu'effrayantes. Et qui ne donneront pas forcément envie d'écouter *Madame Butterfly* de Puccini… **Baptiste Liger**

La guerre des moutons

Gonçalo M. TAVARES

Dans ces deux nouvelles, l'auteur dresse le portrait d'hommes aux prises avec la dictature des machines.

En cette rentrée, un *Royaume* peut en cacher un autre. Si la fresque chrétienne d'Emmanuel Carrère tient le haut du pavé, il ne faudrait pas oublier l'étrange entreprise littéraire du même nom, signée du Portugais surdoué Gonçalo M. Tavares. Après les étonnants *Jérusalem* et *Apprendre à prier à l'ère de la technique*, ce protégé de José Saramago clôt aujourd'hui sa tétralogie *Le Royaume* avec ce recueil de deux nouvelles formant un roman : *Un homme : Klaus Klump & La Machine de Joseph Walser**. La première histoire nous permet de suivre le destin tragique de Klaus Klump – « un homme grand qui avait lu des livres ». C'est dans un jardin que cet individu – aimant jouer aux échecs avec son ami Alof – a attiré le regard de Johana, jolie jeune femme qui doit s'occuper de sa mère folle. Fils d'un grand industriel, il a choisi une voie tout à fait différente en devenant éditeur un peu rebelle, avant de se montrer plus neutre. Parce que c'est la guerre. Dans les rues, les orchestres militaires ne cessent de passer, les viols sont monnaie courante et « les machines ont remplacé les animaux ». Klaus se trouve un jour arrêté par les soldats et envoyé dans des geôles…

Le cas de Joseph Walser, héros du second récit, est différent, même si la guerre est là aussi bien présente. Avec ses souliers crottés et ses vêtements démodés, cet homme sans qualités a une petite « vie bien réglée », semblant n'avoir de la concentration que lorsqu'il joue aux dés et, surtout lorsqu'il est à l'usine, devant sa machine. Malgré la dangerosité de cette dernière, Joseph l'aime, plus que son épouse Margha. Mais peut-être aurait-il dû se méfier des sentiments – ou de leur absence –, en retour, de l'appareil…

★★★

Un homme : Klaus Klump & La Machine de Joseph Walser (Un Homem : Klaus Klump/ A Maquina de Joseph Walser) par **Gonçalo M. Tavares,** traduit du portugais par Dominique Nédellec, 246 p., Viviane Hamy, 18 €

A travers ces deux fables, Gonçalo M. Tavares paie son tribut à Franz Kafka et Robert Walser. Le verbe « être » trouve ici sa place quasiment dans chaque phrase, comme pour mieux aller à l'essentiel. La sécheresse de ton, stupéfiante, révèle un monde où les repères moraux ont perdu sens et où l'humain, asservi par sa technologie, n'est autre que « du matériel pensant ». Des machines à vivre, en quelque sorte.

B.L.

* A noter aussi la parution simultanée d'une « fantaisie littéraire » de Tavares, *Monsieur Swedenborg et les investigations géométriques*, également chez Viviane Hamy.

7 AUTEURS À DÉCOUVRIR

Parmi les nouveaux talents de la rentrée étrangère, plusieurs jeunes romanciers émergent. Des guerres contemporaines comme en Tchétchénie ou au Pakistan aux aventures tragi-comiques qui se dévorent comme des thrillers, la relève est assurée.

Benjamin WOOD - Côté ange, côté démon

Premier roman impressionnant, prix du roman Fnac 2014, *Le Complexe d'Eden Bellwether* de Benjamin Wood jongle avec les meilleures références. Sa marraine pourrait s'appeler Donna Tartt et son parrain Richard Powers, si on ne craignait de donner le tournis et la grosse tête à cet auteur de 33 ans qui a le succès – encore – modeste. Située sur le campus de Cambridge, de nos jours, cette histoire d'attirance/répulsion a quelque chose d'intemporel qui séduit dès l'abord. Est-ce l'écriture classique et élégante, les décors imposants de King's College ou les parterres fleuris de l'université anglaise qui donnent le sentiment que rien ne peut changer dans ces lieux chargés d'Histoire et de secrets ? On a l'impression que personne ne bouge un petit doigt de travers dans cet univers sans rides : traditions respectées à la lettre, snobisme de classe et jeux de pouvoir.

Mais voici Oscar, aide-soignant dans une maison de retraite, qui entre en scène. Il n'est pas étudiant mais « membre à part entière de la société » comme on le lui fera bien vite remarquer. Tandis qu'il traverse le parc, Oscar est attiré par le vrombissement des orgues derrière les murs de la chapelle. En entrant dans ces lieux, en se laissant séduire par la musique autant que par le visage d'une jeune fille au regard exalté, le jeune homme met le pied dans un engrenage terrible. Car la beauté prénommée Iris est une fille séduisante et bizarre, comme Oscar n'en fréquente pas dans son monde prolétaire. Et Iris a un frère, Eden, garçon flamboyant et charismatique. Eden se prend pour un dieu, persuadé que l'émotion dégagée par l'écoute de la musique peut hypnotiser puis guérir les âmes et surtout les corps. L'essentiel des cartes est donc placé sur la table et Benjamin Wood n'a pas fini de les battre pour notre plaisir de lecteur. Ce jeune homme doué ne se refuse rien. Il invente des articles scientifiques plus vrais que vrais sur l'hypnose et mélange allègrement les genres littéraires. Un peu de thriller pour bien tourner les pages de ce gros volume. Un brin de fantastique pour nous plonger dans la magie et des mystères que Harry Houdini et David Copperfield ne renieraient pas. On se croit parfois dans un drame gothique, un roman de Forster, juste avant de filer du côté des *Quatre Fantastiques*. L'auteur avoue même une passion pour la Nouvelle Vague et son goût pour un montage serré très godardien. Ce tricotage d'intellectualisme appuyé et de mauvais genre permet de ne jamais s'endormir et d'attendre la suite des aventures d'Oscar et d'Eden, pile ou face, ange ou démon, grand sage ou génie de la lampe.

Benjamin Wood a mis trois ans à écrire ce premier « vrai » livre, juste après quelques nouvelles jamais publiées. C'est lorsqu'il a vécu à Cambridge tout en travaillant à Londres comme professeur de *creative writing* qu'il a vraiment construit ses personnages. Comme Oscar, Benjamin Wood se sentait un étranger, un salarié venu d'ailleurs dans un monde universitaire qu'il fréquentait avec intérêt. Venu du nord de l'Angleterre, près de Liverpool, il a bien observé ses personnages avant de les mettre en scène. A 17 ans, il pensait devenir le nouveau Jeff Buckley. Les chansons qu'il composait sont devenues des romans. Son second livre paraîtra en mars prochain en Grande-Bretagne. Une histoire de femme peintre dans les années 1950 du côté d'Istanbul. Rien à voir, dit-il, et pourtant beaucoup de points communs avec le premier ouvrage, puisqu'il s'agit encore des relations de l'art avec la vie. Quant au *Complexe d'Eden Bellwether*, plusieurs options d'adaptation au cinéma ont été signées au Royaume-Uni. On a donc toutes les chances d'entendre parler de ce nouvel auteur dans les prochains mois… et qui s'en plaindrait ? **Christine Ferniot**

★★ ***Le Complexe d'Eden Bellwether (The Bellwether Revivals)*** par **Benjamin Wood,** traduit de l'anglais par Renaud Morin, 520 p., Zulma, 23,50 €

J. FORD-OPALE-ZULMA

★★ ***La Vie amoureuse de Nathaniel P. (The Love Affairs of Nathaniel P.)*** par **Adelle Waldman,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Rabinovitch, 336 p., Christian Bourgois, 19 €

Adelle WALDMAN - Le jeu de l'amour

Nathaniel Piven, 30 ans et des poussières, tout le monde l'appelle Nate. Le héros du piquant premier roman d'Adelle Waldman est le « produit d'une enfant postféministe des années 1980 et d'un cursus universitaire conventionnel dans les années 1990 ». Ancien étudiant à Harvard, il a d'abord gagné sa vie en corrigeant des épreuves de textes juridiques puis est devenu critique littéraire pour un magazine en ligne. Sa carrière a ensuite connu un coup d'accélérateur. Monsieur a terminé un livre, reçu une avance importante. La publication n'est pas prévue avant des mois, mais on en parle déjà beaucoup dans le petit milieu littéraire new-yorkais.

Le lecteur accompagne avec amusement un garçon issu d'un milieu modeste qui a été un adolescent brun et maigrichon. Nate a perdu sa virginité avec une goy rencontrée à la plage, s'est rendu au bal de fin d'études avec Michelle Goldstein qui portait des vêtements vintage. Lorsqu'on fait sa connaissance, Nate se rend à un dîner chez une ex, Elisa, employée dans un « Magazine Très Important », et en croise une autre dans la rue, Juliet, qui le traite de « connard » ! Il ne va pas tarder à s'intéresser également aux formes de Hannah Leary, « écrivaine mince aux seins rebondis » qui pige pour le site Internet du *Times*, écoute Elliott Smith, boit du bourbon et raffole de Graham Greene. Une Hannah qu'il commence vite à fréquenter. Sans vouloir pour autant s'engager ni la voir s'installer dans son appartement qui ressemble à « un corps humain négligé » !

Pour ses débuts romanesques, Adelle Waldman se glisse avec une rare aisance dans la peau d'un type qui entretient « une longue relation intime avec la culpabilité » et se montre, en théorie, « compréhensif à l'égard des limites des autres ». On ne lâche pas Nate d'une semelle, qu'il brunche, se rende à une lecture ou sorte dans les endroits à la mode. Aussi drôle que juste, *La Vie amoureuse de Nathaniel P.* laisse présager un bel avenir à son auteur. **Alexandre Fillon**

★★★ ***Contrecoups (The Shock of the Fall)*** par **Nathan Filer,** traduit de l'anglais par Philippe Mothe, 348 p., Michel Lafon, 19,95 €

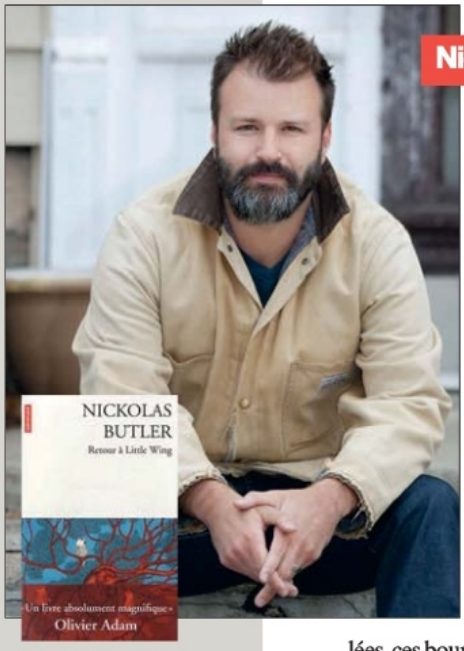
SP/S.LEE

Nathan FILER - Adieu mon frère

Contrecoups a été comparé outre-Manche à *L'Attrape-Cœurs* de Salinger et au *Bizarre Incident du chien pendant la nuit* de Mark Haddon. Pas étonnant, car la voix singulière du héros de ce premier roman prend aux tripes. Depuis dix ans, Matthew Homes revit sans cesse la mort de son frère. « J'ai 19 ans et la seule chose que je maîtrise encore un tant soit peu dans mon univers, c'est la façon de raconter cette histoire. Alors je ne compte pas déconner. Ça serait bien si vous faisiez l'effort de me faire confiance. » Mieux. On ne peut que succomber à la détresse bardée d'humour de ce personnage rongé par la culpabilité et la disparition de son aîné, un trisomique au « beau visage souriant qui ressemblait à la lune ».

Simon meurt et la famille se disloque dans les non-dits. La mère perd pied, déscolarise Matthew et le garçon sensible se réfugie dans la solitude et les fantômes, entretenant une relation spéciale avec les atomes. Quelque chose ne tourne pas rond chez lui ? A moins que ce ne soit la mère. Matthew apprivoise sa maladie qui ressemble à un serpent : « Chaque fois que j'apprends quelque chose de nouveau, elle l'apprend aussi. […] Cette maladie a une grande conscience professionnelle. » Confondant rêve et réalité, le garçon joue avec Simon qui lui apparaît, jusqu'à se mettre en danger. Il sera diagnostiqué schizophrène et effectuera plusieurs séjours en hôpital psychiatrique, raillant le personnel et la prise des médicaments qui font grossir. On est happé par le récit déchirant de Matthew, halluciné et lucide à la fois.

A 33 ans, l'Anglais Nathan Filer cumule le succès (plus de 120 000 exemplaires vendus en Grande-Bretagne, vingt-trois traductions) et les récompenses – *Contrecoups* a été distingué, notamment, par le prestigieux prix Costa pour l'année 2013. Ce surdoué a déjà endossé plusieurs vies dont celle d'infirmier psychiatrique à Bristol, théâtre de son livre. Si la voix de Matthew est si dérangeante, elle sonne juste et nous fait entrevoir que la folie n'est qu'une vérité parmi d'autres. **Nathalie Riché**



Nickolas BUTLER - Loin du Wisconsin

C'est une ville que vous ne connaissez pas, mais ce roman vous y attachera. C'est une ville que vous ne connaîtrez jamais, car Little Wing n'existe pas. Nickolas Butler l'a plantée au cœur de cet Etat du Wisconsin où il a grandi, et auquel il rend hommage. Mille habitants vivent entre ces collines, ces vallées, ces bourbiers, ces crêtes et ces champs de maïs. Parmi eux, quatre amis d'enfance, qui ont glissé ensemble jusqu'à la post-adolescence. Puis certains sont partis, les autres sont restés. Ils ont la trentaine quand, au début de *Retour à Little Wing*, ils se retrouvent (presque) tous réunis au mariage de l'un d'entre eux, Kip, qui revient pour l'occasion dans sa ville natale.

Un seul n'est pas invité : Ronny, ancien champion de rodéo devenu alcoolo, et que seul Lee soutient encore. Lee, justement, de son vrai nom Leland Sotto, est l'idole de la bande. Exilé à New York, devenu rock star, il est en procédure de divorce et reviendrait bien vivre au calme, à Little Wing, pour composer sa musique pop/folk – sous les traits de ce personnage, les connaisseurs reconnaîtront Justin Vernon, natif du Wisconsin et chanteur du groupe Bon Iver. Mais son retour n'est pas sans provoquer des remous.

D'autant que le fossé s'est élargi entre ceux qui sont partis et ceux qui ont fait leur vie sur place. Tels Hank, Beth et leurs enfants. Hank le travailleur forcené, éleveur qui se damnerait plutôt que quitter sa terre natale, Hank le dur au mal, Hank l'homme sur qui on peut toujours compter. Hank, celui à qui Lee aimerait ressembler. Chaque protagoniste donne de la voix, pour *Retour à Little Wing*. Ils nous parlent d'eux, des autres, des liens qui les unissent et de ceux qui lâchent. Et l'on comprend que, si Lee est la star, le vrai héros de la bande est Little Wing elle-même.

Par la vision kaléidoscopique qu'en offrent les narrateurs successifs, ce roman devient un focus resserré sur l'Amérique des petites villes, celle d'une *working class* qui n'aspire à rien d'autre qu'à la paix sociale, ethnique, politique et amicale. Un beau roman aux accents pop.

Hubert Artus

★★ ***Retour à Little Wing (Shotgun Lovesongs)*** par **Nickolas Butler,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Mireille Vignol, 448 p., Autrement, 22 €

Bilal TANWEER - Souvenirs de Karachi

« Allez, ne pleure plus, prenons le bus et allons à la mer », dit Baba à son fils. Cette promesse enthousiaste devient alors prétexte à la traversée d'une ville, Karachi, d'une société en perpétuel bouleversement, d'un monde explosif dans tous les sens du terme. Dans le véhicule brinquebalant, femmes, enfants et vieillards partent pour une longue route souvent interrompue par une explosion ou l'irruption de voleurs prêts à tuer pour quelques pièces. Au fond du car, voici un vieux poète communiste qui se lève, bien décidé à déclamer ses vers devant des adolescents pouffant de rire. Plus loin, des gamins font l'école buissonnière pour filer contempler les vagues.

Bilal Tanweer construit son roman en reliant sans cesse le passé et le présent, à l'image de la ville où il est né et qu'il continue d'aimer, en dépit de tout. Il joue au conteur, sort une fable de son chapeau, un souvenir heureux, puis tout s'éparpille comme les murs et les objets projetés quand une bombe éclate et détruit l'harmonie. Dans cette fresque émiettée, l'écrivain ne néglige rien, ni les cauchemars, la peur et la corruption, ni la gaieté d'une enfance où l'on grignote des noix de coco en contemplant l'horizon. Il s'éloigne et se rapproche tel un cinéaste qui veut tout filmer. Karachi renaît alors de ses cendres, bruyante de vie, même si, au coin de la rue, les morts encombrent les trottoirs et l'odeur de cendre persiste longtemps.

Pour écrire son premier roman, Bilal Tanweer a plongé dans la mémoire familiale mais aussi dans une époque où l'islamisation forcenée n'était pas imaginable, où l'on ne risquait pas sa vie à chaque instant. Ses anecdotes se répondent pour mieux s'accrocher à l'avenir : « Il nous fallait des histoires pour nous aider à appréhender la folie du monde dans lequel nous vivions », écrit-il. Avec son talent d'écrivain pourtant novice, sa lucidité de citoyen et son amour pour sa cité « mystérieuse et bruyante », il va beaucoup plus loin qu'un reporter ou un enquêteur ne le ferait. Il nous propose de partir sur la route pour un périple mélancolique plein de chagrins, de morts mais aussi d'espérance. **Christine Ferniot**

★★ ***Le monde n'a pas de fin (The Scatter Here Is Too Great)*** par **Bilal Tanweer,** traduit de l'anglais (Pakistan) par Emmanuelle et Philippe Aronson, 220 p., Stock/ La Cosmopolite, 19 €

PICADOR/ A.HANEEF

Britta BÖHLER - Thomas Mann, le magicien

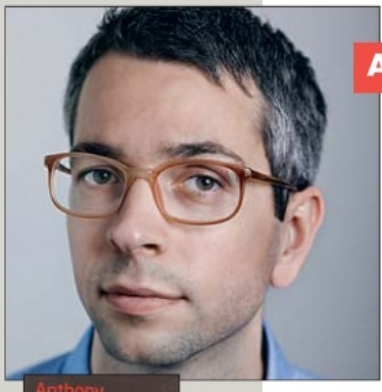
On l'appelle le Magicien. Thomas Mann a 61 ans quand s'ouvre *La Décision*, en février 1936. L'homme que l'on découvre avec sa canne et son manteau d'hiver au col de fourrure gris foncé s'est établi depuis trois ans au-dessus du lac de Zurich, à quelques minutes de voiture de la ville. Prix Nobel de littérature, Mann a publié les deux premiers tomes de son ensemble romanesque intitulé *Joseph*. Il songe à terminer le troisième volet, à se lancer dans un roman autour de Goethe. Depuis son installation en Suisse, il cherche à récupérer le mobilier et la maison de Munich qui lui manquent tant, confisqués pour le punir d'avoir séjourné illégalement à l'étranger. Lui qui est docteur honoris causa de l'université de Harvard et dont les livres sont traduits chez Alfred Knopf.

Autour de l'écrivain il y a sa femme Katia qui l'encourage et l'écoute, et ses plus jeunes enfants, dont Medi qui veut devenir pianiste et Bibi, le cadet maladroit et difficile, ainsi que le chien Toby, un airedale terrier. Thomas Mann vient de prendre une décision d'importance. De signer une tribune où il condamne publiquement le régime qui gouverne l'Allemagne. Et le « monstre » qui siège à Berlin, être abject dont il déteste « le côté militaire de bas étage, le pathos, la voix ». L'auteur de *La Montagne magique* sait que désormais « les ponts sont coupés ». Que son geste peut avoir des « conséquences fâcheuses », que son éditeur allemand Bermann ne va pas être ravi…

Alors qu'il rentre du *Neue Zürcher Zeitung*, le journal qui doit imprimer sa lettre trois jours plus tard, l'exilé s'interroge sur son geste. Se demande si, au lieu d'une rupture, il ne pourrait pas seulement se mettre en congé de l'Allemagne – où l'on prépare les Jeux olympiques – jusqu'à ce que la situation soit éclaircie… *La Décision* est aussi subtile que pertinent. Par petites touches lumineuses, Britta Böhler y restitue toutes les facettes et les ambiguïtés d'un prosateur qui vit pour écrire. Un Thomas Mann qui a besoin d'ordre, de faire la sieste. De consigner dans son carnet des notes quotidiennes afin de « fixer la journée qui s'enfuit ».

Alexandre Fillon

★★★ ***La Décision (Der Brief des Zauberers)*** par **Britta Böhler,** traduit de l'allemand par Corinna Gepner, 196 p., Stock, 18,50 €



Anthony MARRA - Du côté de la Tchétchénie

Le temps, c'est un territoire, et la littérature lui donne tout son sens en le rendant habitable. Même en temps de tragédie. Par exemple, cette guerre qui, à ce jour, est sortie de l'actualité sans être encore entrée dans les livres d'histoire. Et dont Anthony Marra a fait littérature. En fait, deux conflits : ceux qui opposèrent l'armée de la Russie postsoviétique aux indépendantistes tchétchènes, entre 1994 et 1996, puis en 1999-2000 (quelques groupes séparatistes combattirent cependant jusqu'en 2006). Le premier déboucha sur l'indépendance de la nouvelle république, le second sur son retour au sein de la Fédération de Russie.

Une constellation de phénomènes vitaux débute quand, en 2004, le père de Havaa, petite fille de 8 ans, est emmené par les soldats russes, qui mettent le feu à la maison. Et la fillette de fuir et de se réfugier dans la forêt proche, bientôt retrouvée par Akhmed, médecin, voisin et ami. Il l'emmène et trouve refuge dans un hôpital quasi déserté, où il ne reste qu'une urgentiste pour accueillir, soigner, amputer les blessés. Et dire que cette femme, Sonja Rabina, avait quitté le sol tchétchène durant la Première Guerre mondiale pour étudier et exercer à Londres, et n'était revenue que pour rechercher sa propre sœur, disparue…

Sonja, Havaa et Akhmed vont vivre cinq jours ensemble. Et Anthony Marra d'imbriquer dans le récit de ces journées plusieurs histoires croisées, laissant le lecteur assister au lent tissage de la trame de fond, à la reconstitution des éléments individuels et historiques. Il verra les personnages se rapprocher, se confronter jusqu'à ce que tous soient reliés à Havaa. Il croisera l'inoubliable Khassan Geshilov, historien tchétchène censuré par le régime soviétique ; il aimera Natasha, prostituée vendue de bordel en bordel.

Et si l'un des personnages se sent comme « une orbite irrégulière autour d'une étoile noire », il sait tout autant voir la vie comme « une constellation de phénomènes vitaux : l'organisation, l'irritabilité, le mouvement, la croissance, la reproduction, l'adaptation ». A la fatalité du destin, Marra a su joindre le refus de la résignation individuelle. Et composer une grande fiction qui est aussi une méditation. **H.A.**

★★★ ***Une constellation de phénomènes vitaux (A Constellation of Vital Phenomena)*** par **Anthony Marra,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Dominique Defert, 448 p., JC Lattès, 22 €

SPJ PICASA

BIOGRAPHIE

Né en 1892 à Bloemfontein dans l'Etat libre d'Orange (aujourd'hui en Afrique du Sud), John Ronald Reuel Tolkien rejoint l'Angleterre à l'âge de trois ans. Orphelin de père à quatre ans, puis de mère à douze, il est élevé par le père Francis Morgan avant de rejoindre Oxford où il étudie la philologie et commence à esquisser son Légendaire. En 1937 paraît *Le Hobbit,* un conte pour enfants qui rencontre un immense succès public. Pressé d'en rédiger la suite, il mettra plus de dix-sept ans à accoucher de son œuvre maîtresse, *Le Seigneur des Anneaux,* incroyable épopée qui achèvera de propulser Tolkien au rang d'auteur culte. Il meurt en 1973 avant d'avoir pu achever *Le Silmarillion,* clé de voûte de « sa » Terre du Milieu.

ALAN LEE/SP

La Fraternité de l'Anneau

J.R.R. TOLKIEN

LE LIVRE Voilà longtemps que les lecteurs l'attendaient : la nouvelle traduction du *Seigneur des Anneaux* est enfin là ! A l'occasion du soixantième anniversaire du chef-d'œuvre de J.R.R. Tolkien, les éditions Christian Bourgois en publient ce mois-ci le premier tome, rebaptisé *La Fraternité de l'Anneau*. Non pas que la traduction originale de Francis Ledoux, datant de 1972, soit à rejeter en bloc. Mais elle comportait par trop d'omissions, d'erreurs et d'incohérences avec le reste du Légendaire tolkiénien pour ne pas être un jour corrigée. Entamée il y a deux ans avec succès avec *Le Hobbit,* cette entreprise de remise à jour signée Daniel Lauzon s'attaque cette fois à l'œuvre la plus iconique de l'écrivain anglais. On pourra tiquer de prime abord face aux changements de certains noms de lieux ou de personnages, (re)traduits selon les notes laissées par Tolkien lui-même : Frodon Sacquet, par exemple, devient Frodo Bessac, Fondcombe devient Fendeval, la Forêt Noire devient Grand'Peur... Mais on savourera au final cette version plus vive et plus chantante, qui se déleste de certains archaïsmes pour mieux mettre en valeur l'entrain de la langue. Le tout illustré par l'incontournable Alan Lee, dont les aquarelles renumérisées paraissent plus éclatantes que jamais. En attendant la parution des deux derniers volets, courant 2015, les fans pourront ainsi redécouvrir le texte tel que Tolkien l'entendait. Quant aux autres, qui ne se seraient pas encore aventurés en Terre du Milieu, c'est le moment ou jamais de se jeter sur ce monument de la littérature mondiale...

Julien Bisson

Le Seigneur des Anneaux, t.1 : La Fraternité de l'Anneau
par **J.R.R. Tolkien,** traduit de l'anglais par Daniel Lauzon, 528 p., 20 € Copyright Christian Bourgois. En librairie le 2 octobre.

KIOSQUE.FR

Trois Anneaux pour les rois des Elfes sous le ciel,
Sept aux seigneurs des Nains dans leurs salles de pierre,
Neuf aux Hommes mortels voués à trépasser,
Un pour le Seigneur Sombre au trône de ténèbres,
Au pays de Mordor où s'étendent les ombres.
Un Anneau pour les dominer tous, Un Anneau pour les trouver,
Un Anneau pour les amener tous et dans les ténèbres les lier
Au pays de Mordor où s'étendent les ombres.

UNE FÊTE TRÈS ATTENDUE

Quand M. Bilbo Bessac, de Cul-de-Sac, annonça qu'il célébrerait bientôt son onzante et unième anniversaire par une fête d'une magnificence exceptionnelle, il y eut force agitation et rumeurs à Hobbiteville.

Bilbo était très riche et très particulier, et il y avait soixante ans que le Comté s'étonnait de lui, depuis sa remarquable disparition et son retour inattendu. Les richesses qu'il avait rapportées de ses voyages étaient désormais une légende locale, et l'on croyait généralement, quoi qu'aient pu dire les aînés, que la Colline de Cul-de-Sac était criblée de tunnels bourrés de trésors. Et si cela ne suffisait pas à assurer sa notoriété, sa vigueur prolongée avait également de quoi surprendre. Le temps passait, mais semblait n'avoir que peu d'effet sur M. Bessac. A quatre-vingt-dix ans, il en paraissait encore cinquante. A quatre-vingt-dix-neuf ans, on commença à le qualifier de *bien conservé,* mais *inchangé* eût été plus exact. Certains secouaient la tête et disaient que c'était trop beau pour être vrai : il semblait injuste que quiconque puisse jouir d'une jeunesse perpétuelle (à ce qu'il semblait) en même temps que d'une fortune inépuisable (à ce qu'on disait).

« Il faudra en payer le prix, disait-on. Ce n'est pas naturel, et les ennuis viendront ! »

Mais jusque-là, les ennuis n'étaient pas venus ; et comme M. Bessac était prodigue de son argent, la plupart des gens lui pardonnaient volontiers ses excentricités et sa bonne fortune. Lui et sa parenté (sauf, bien sûr, les Bessac-Descarcelle) se voyaient encore régulièrement, et il comptait de nombreux et fervents admirateurs parmi les hobbits de familles pauvres et peu influentes. Mais il n'eut aucun ami proche – jusqu'à ce que certains de ses jeunes cousins parviennent au seuil de l'âge adulte.

L'aîné d'entre eux, et le favori de Bilbo, était le jeune Frodo Bessac. A quatre-vingt-dix-neuf ans, Bilbo adopta Frodo comme héritier, l'amenant vivre avec lui à Cul-de-Sac ; alors les espoirs des Bessac-Descarcelle furent définitivement anéantis. Bilbo et Frodo se trouvaient avoir le même anniversaire, le 22 septembre. « Tu ferais mieux de venir habiter ici, Frodo, mon garçon, dit un jour Bilbo ; comme ça, on pourra célébrer nos anniversaires ensemble et à notre aise. » A cette époque, Frodo était encore dans sa *vingtescence,* comme les hobbits appelaient l'irresponsable vingtaine entre l'enfance et le début de l'âge adulte à trente-trois ans.

Douze années encore s'écoulèrent. Chaque année à Cul-de-Sac, les Bessac donnaient de doubles fêtes d'anniversaire très animées ; mais cette fois-ci, on avait laissé entendre que quelque chose de tout à fait exceptionnel se préparait pour l'automne. Bilbo allait avoir *onzante et un* ans, 111, un chiffre plutôt curieux, et un âge tout à fait respectable pour un hobbit (le Vieux Touc lui-même n'avait atteint que cent trente ans) ; Frodo, quant à lui, allait en avoir *trente-trois,* 33, un nombre important : la date de son « passage à l'âge adulte ».

Les langues allèrent bon train à Hobbiteville et à Belleau ; et la rumeur de l'événement à venir se répandit dans tout le Comté. Les antécédents et le caractère de M. Bilbo Bessac redevinrent le sujet de conversation de l'heure ; et les plus âgés virent soudain leurs réminiscences faire l'objet d'une curiosité qu'ils voulurent bien satisfaire.

Personne n'eut d'auditoire plus attentif que le vieux Ham Gamgie, familièrement appelé l'Ancêtre. Il haranguait au *Buisson de Lierre,* une petite auberge sur la route de Belleau ; et il parlait avec une certaine autorité, car il avait entretenu le jardin de Cul-de-Sac pendant quarante ans, après avoir assisté le vieux Holman dans le même rôle. Maintenant que lui-même devenait vieux et s'ankylosait, ce travail revenait surtout à son plus jeune fils, Sam Gamgie. Père et fils étaient tous deux en très bons termes avec Bilbo et Frodo. Ils vivaient sur la Colline même, au numéro 3 de la rue du Jette-Sac, juste en bas de Cul-de-Sac.

« C'est un véritable gentilhobbit que M. Bilbo, un bon monsieur avec une belle instruction, comme je l'ai toujours dit », déclara l'Ancêtre. Ce qui était parfaitement vrai ; car Bilbo était toujours très poli avec lui, l'appelait « maître Hamfast » et ne cessait de faire appel à ses lumières pour la culture des légumes : en matière de « racines », en particulier de pommes de terre, l'Ancêtre était reconnu comme l'autorité première par tous les gens du voisinage (lui-même y compris).

« Et ce Frodo qui vit avec lui ? demanda le Vieux Nouguier de Belleau. Il s'appelle Bessac, mais c'est plus qu'à moitié un Brandibouc, à ce qu'on dit. Je vois pas pourquoi un Bessac de Hobbiteville irait chercher épouse là-bas, dans le Pays-de-Bouc, où les gens sont si bizarres. »

« Pas étonnant qu'ils soient bizarres, fit remarquer Pépère Deuxpied (le voisin immédiat de l'Ancêtre), vu qu'ils vivent du mauvais côté du fleuve Brandivin, et à deux pas de la Vieille Forêt. Cet endroit-là est malsain, si on se fie à la moitié de ce qu'on raconte. »

KIOSQUE.FR

« T'as raison, Pépé ! dit l'Ancêtre. Non que les Brandibouc du Pays-de-Bouc vivent *dans* la Vieille Forêt ; mais ce sont de drôles de moineaux, à ce qu'il paraît. Ils s'amusent avec des bateaux sur cette grande rivière – et ça n'est pas naturel. Pas surprenant qu'il y ait eu des ennuis, que je dis. Mais n'empêche, M. Frodo est un jeune hobbit tout ce qu'il y a de plus aimable. Il ressemble beaucoup à M. Bilbo, et pas que d'apparence. Son père était un Bessac, après tout. Un hobbit très respectable que ce M. Drogo Bessac, très correct ; il a jamais tellement fait parler de lui, jusqu'au jour où il s'est néyé. »

« Néyé ? » firent plusieurs voix. Ce n'était pas la première fois, bien entendu, qu'ils entendaient parler de cette histoire, ni d'autres rumeurs plus sombres encore ; mais les hobbits sont des passionnés d'histoire familiale, et ils étaient prêts à l'entendre encore.

« Eh bien, c'est ce qu'on raconte, dit l'Ancêtre. Voyez-vous, M. Drogo, il a épousé cette pauvre mam'zelle Primula Brandibouc. C'était la cousine germaine de notre M. Bilbo du côté maternel (sa mère étant la plus jeune des filles du Vieux Touc) ; et M. Drogo était son cousin issu de germain. Donc, M. Frodo est son cousin germain *et* issu de germain, éloigné au premier degré des deux côtés, comme on dit, si vous me suivez. Et M. Drogo séjournait à Castel Brandy en compagnie de son beau-père, le vieux Maître Gorbadoc, comme il en avait pris l'habitude après s'être marié (vu qu'il aimait bien faire ripaille, la table du vieux Gorbadoc étant plutôt bien garnie) ; et il est allé *pagayer* sur le fleuve Brandivin, et lui et sa femme se sont néyés, avec ce pauvre M. Frodo encore enfant et tout. »

« J'ai entendu dire qu'ils sont allés sur l'eau après le dîner, au clair de lune, dit le Vieux Nouguier, et que le bateau a coulé à cause que Drogo était trop lourd. »

« Et *moi,* j'ai entendu dire qu'elle l'a poussé dans l'eau et qu'il l'a entraînée avec lui », dit Sablonnier, le meunier de Hobbiteville.

« Tu devrais pas écouter tout ce que t'entends, Sablonnier, dit l'Ancêtre, qui n'aimait pas tellement le meunier. Y a pas de raison d'aller raconter des choses pareilles. Ces bateaux-là sont déjà bien assez traîtres pour qui reste assis tranquillement, sans avoir à chercher plus loin la cause des ennuis. Alors bon, il y avait ce M. Frodo qui était orphelin : laissé en rade, si je puis dire, chez ces étranges Boucerons, et ayant grandi à Castel Brandy comme de bien entendu. Une vraie taupinière, à ce qu'on raconte. Le vieux Maître Gorbadoc avait toujours au moins deux cents de ses parents là-bas avec lui. M. Bilbo s'est jamais montré plus charitable qu'en permettant à ce garçon de venir vivre chez des gens corrects.

« Mais ç'a dû être un sacré choc pour ces Bessac-Descarcelle. Ils pensaient qu'ils allaient hériter de Cul-de-Sac, quand il est parti cette fois-là et qu'on croyait qu'il était mort. Puis il revient et il les renvoie chez eux ; et il continue à vivre indéfiniment, sans jamais prendre une ride, béni soit-il ! Et voilà-t-il pas qu'il se trouve un héritier et fait faire tous les papiers bien comme il faut. Parti comme c'est, les Bessac-Descarcelle verront jamais l'intérieur de Cul-de-Sac. Du moins, c'est à espérer. »

« J'ai ouï dire qu'il y a un joli magot caché là-haut, dit un étranger, un visiteur venu pour affaires de Grande-Creusée, dans le Quartier Ouest. Tout le sommet de votre colline serait criblé de tunnels, avec des coffres remplis d'or, d'argent et d'joyaux, à ce que j'ai entendu dire. »

« Vous en avez entendu plus que ce que j'en sais, répondit l'Ancêtre. Jamais qu'on m'a parlé d'joyaux. M. Bilbo dépense son argent sans compter et ne semble pas en manquer ; mais j'ai pas connaissance qu'il y ait eu des tunnels de creusés. J'ai vu M. Bilbo quand il est revenu, il y a à peu près soixante ans de ça, dans mon jeune temps. Ça faisait pas longtemps que j'étais l'apprenti du vieux Holman (lui qu'était le cousin de mon père), mais il m'a emmené à Cul-de-Sac pour que je l'aide à empêcher les gens de piétiner le jardin tout partout, pendant qu'il y avait la vente. Et voilà-t-il pas M. Bilbo qui arrive au beau milieu de tout ça, grimpant la Colline avec un poney et des énormes sacs, et un ou deux coffres. Sans doute qu'ils étaient remplis de trésors dénichés à l'étranger, où il y a des montagnes d'or, à ce qu'on dit ; sauf qu'il y en avait pas assez pour remplir des tunnels. Mais mon gars, Sam, pourrait vous en dire plus long à propos de Cul-de-Sac : il arrête pas d'y aller et venir. Il est fou des histoires de l'ancien temps, je vous dis pas ; et il écoute tout ce que M. Bilbo lui raconte. C'est M. Bilbo qui lui a appris ses lettres – sans penser à mal, remarquez, et j'espère qu'aucun mal en sortira.

« Des Elfes et des Dragons ! que je lui dis. *Des choux et des pommes de terre, voilà ce qui vaut mieux pour toi et moi. Va pas te mêler aux affaires de gens meilleurs que toi, ou tu vas t'attirer des ennuis trop gros pour toi,* que je lui dis. Et je pourrais le dire à d'autres », ajouta-t-il avec un regard à l'étranger et au meunier.

Mais l'Ancêtre ne convainquit pas son auditoire. La légende des richesses de Bilbo était désormais trop solidement ancrée dans l'esprit de la jeune génération de hobbits.

« Oh, mais il se peut bien qu'il continue d'ajouter à ce qu'il a rapporté la première fois, soutint le meunier, exprimant ainsi l'opinion commune. Il s'absente souvent de chez lui. Et voyez tous ces gens qui lui rendent visite et qui sont pas d'ici : des nains qui arrivent en plein milieu de la nuit, et ce vieux vagabond d'illusionniste, Gandalf, et tout ça. Tu peux bien dire ce que tu veux, l'Ancêtre, mais Cul-de-Sac est un endroit bizarre, et ses habitants sont encore plus bizarres. »

« Et toi, Sablonnier, tu peux bien parler tant que tu veux, quand même il s'agit de choses à quoi tu connais rien de plus qu'aux bateaux, répliqua l'Ancêtre, que le meunier agaçait encore plus qu'à l'habitude. Si c'est ça être bizarre, alors un peu de plus de bizarrerie nous ferait

KIOSQUE.FR

pas de tort, par ici. J'en connais un ou deux qui paieraient pas une bière à un ami, quand même ils vivraient dans des trous aux murs d'or. Mais on fait les choses comme il faut, à Cul-de-Sac. Notre Sam dit que *tout le monde* va être invité à la fête ; et il y aura des cadeaux, remarquez, des cadeaux pour tous – pas plus tard que ce mois-ci. »

Ce mois-là était un mois de septembre, et on n'aurait pas pu en souhaiter de plus beau. Un ou deux jours plus tard se répandit une rumeur (sans doute lancée par ce Sam qui semblait tout savoir) comme quoi il y aurait un feu d'artifice – un feu d'artifice, qui plus est, comme on n'en avait pas vu dans le Comté depuis quasiment un siècle, pas depuis la mort du Vieux Touc, en fait.

Les jours passaient et Le Jour approchait. Un chariot d'aspect étrange, chargé de paquets d'aspect non moins étrange, arriva un soir à Hobbiteville et gravit lentement la Colline jusqu'à Cul-de-Sac. Les hobbits, stupéfaits, entrebâillèrent leurs portes éclairées de lampes pour y jeter des regards ahuris. Il était conduit par de drôles de gens qui chantaient des chansons étranges : des nains aux longues barbes et aux grands capuchons. Quelques-uns restèrent à Cul-de-Sac. A la fin de la deuxième semaine de septembre, une charrette arrivée par la route du Pont du Brandivin traversa Belleau en plein jour. Un vieillard la conduisait tout seul. Il portait un grand chapeau bleu et pointu, une longue cape grise et un foulard argent. Il avait une longue barbe blanche et des sourcils broussailleux qui dépassaient en bordure de son chapeau. De jeunes hobbits se lancèrent à ses trousses, suivant la charrette à travers tout Hobbiteville et jusqu'en haut de la colline. Elle transportait un chargement de feux d'artifice, comme ils le devinèrent. Parvenu à la porte d'entrée de Bilbo, le vieillard commença à décharger sa charrette : il y avait de gros paquets de feux d'artifice de toutes sortes et de formes différentes, tous marqués d'un grand G ᚷ rouge et de la rune elfique ᛈ.

C'était le signe de Gandalf, bien entendu ; et le vieillard n'était autre que Gandalf le Magicien, dont la renommée dans le Comté tenait surtout à son habile maniement du feu, de la fumée et de la lumière. Ses vraies affaires étaient beaucoup plus délicates et dangereuses, mais les gens du Comté n'en savaient rien. Pour eux, il n'était qu'une des nombreuses « attractions » qui les attendaient à la Fête. D'où l'excitation qu'il suscita chez les jeunes hobbits. « G comme Géant ! » crièrent-ils, et le vieillard leur sourit. Ils le connaissaient de vue, même s'il ne venait à Hobbiteville qu'à l'occasion et ne restait jamais très longtemps ; mais ni eux, ni aucun de leurs aînés, hormis les plus vieux, n'avaient jamais assisté à l'un de ses feux d'artifice : ils faisaient désormais partie d'un passé légendaire.

Quand le vieillard eut terminé de décharger ses affaires, avec l'aide de Bilbo et de quelques nains, Bilbo distribua des pièces de monnaie ; mais aucun pétard ou diablotin ne devait apparaître, à la grande déception des curieux.

« Sauvez-vous, maintenant ! dit Gandalf. Vous en verrez de toutes les couleurs le moment venu. » Puis il disparut à l'intérieur avec Bilbo, et la porte se referma. Les jeunes hobbits restèrent quelque temps fixés dessus, en vain, puis s'enfuirent avec le sentiment que le jour de la fête ne viendrait jamais.

A l'intérieur, Bilbo et Gandalf s'étaient installés à la fenêtre ouverte d'une petite pièce qui avait vue sur le jardin, du côté ouest. L'après-midi, clair et paisible, touchait à sa fin. Les fleurs flamboyaient, rouge et or : gueules-de-loup et tournesols, capucines grimpant aux murs gazonnés et jetant un coup d'œil à travers les fenêtres rondes.

« Votre jardin est si lumineux ! » dit Gandalf.

« Oui, dit Bilbo. J'y suis vraiment très attaché, comme à tout ce cher vieux Comté ; mais je crois que j'ai besoin de vacances. »

« J'en conclus que vous êtes décidé à suivre votre plan ? »

« En effet. Ma décision est prise depuis des mois, et je n'ai pas changé d'idée. »

« Très bien. Inutile d'ajouter quoi que ce soit. Tenez-vous-en à votre plan – dans son intégralité, j'entends – et espérons que tout finira bien, pour vous comme pour nous tous. »

« Je l'espère. En tout cas, j'ai bien l'intention de m'amuser ce jeudi, et de faire ma petite plaisanterie. »

« Qui rira, je me le demande ? » dit Gandalf, secouant la tête.

« On verra », dit Bilbo.

Le lendemain, d'autres charrettes gravirent la Colline, puis d'autres encore. On aurait pu rouspéter qu'il était préférable d'« encourager les commerçants du coin » ; mais les commandes se mirent à affluer cette semaine-là en provenance de Cul-de-Sac, pour toute denrée ou tout produit de base ou de luxe qui pouvait se trouver à Hobbiteville, à Belleau et partout ailleurs dans le voisinage. Les gens commencèrent à s'enthousiasmer ; et ils se mirent à cocher les jours sur le calendrier, guettant l'arrivée du facteur dans l'espoir de recevoir des invitations.

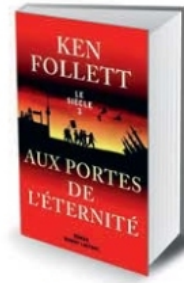
Celles-ci ne tardèrent pas à affluer à leur tour, paralysant la poste de Hobbiteville et submergeant celle de Belleau ; et il fallut faire appel à des bénévoles pour servir de facteurs surnuméraires. Ils gravissaient la Colline en un flot constant, acheminant des centaines de variations polies sur le thème de *Merci, je viendrai certainement.*

BIOGRAPHIE

Né en 1949 à Cardiff, dans une famille très conservatrice, Ken Follett suit des études de philosophie à Londres avant de se lancer dans le journalisme et l'édition. Il rencontre un succès mondial en 1978 avec son troisième roman, le thriller *L'Arme à l'œil*, qui lui vaut le prix Edgar et sera suivi d'autres romans d'espionnage. Nouveau triomphe en 1989 avec le roman historique *Les Piliers de la terre* (qui connaîtra une suite, en 2007, baptisée *Un monde sans fin*). Fervent soutien du Parti travailliste, et notamment de Tony Blair, il se lance en 2010 dans une vaste trilogie qui couvre l'ensemble du XXe siècle.

Aux portes de l'éternité

Ken FOLLETT



Aux portes de l'éternité. Le Siècle t.3 (Edge of Eternity) par **Ken Follett,** traduit de l'anglais Jean-Daniel Brèque, Odile Demange, Nathalie Gouyé-Guilbert et Dominique Haas, 1 152 p., 24,50 € Copyright Robert Laffont. En librairie le 29 septembre.

LE LIVRE Il fallait un sacré talent, un zeste de folie – et une solide équipe derrière soi – pour mener à bien un tel projet. Imaginez : une trilogie de plus de trois mille pages qui s'emploie à revisiter les grandes secousses du siècle dernier, à travers le destin de cinq familles et autant de nationalités ! Le genre de défi littéraire qui n'effraie guère Ken Follett, grand maître du thriller historique depuis le succès des *Piliers de la terre*. Et qui a d'ores et déjà trouvé son public en France, au vu des 700 000 exemplaires écoulés des deux premiers volets...

Après *La Chute des géants* (qui couvrait la Grande Guerre et les Années folles), puis *L'Hiver du monde* (qui suivait les années 1930 et la Seconde Guerre mondiale), *Aux portes de l'éternité* débute à l'orée des sixties, à l'heure de tous les bouleversements : lutte pour les droits civiques, révolution sexuelle, escalade nucléaire, assassinat des frères Kennedy... Autant d'événements cruciaux auxquels Rebecca, Dimka, Cameron, Dave ou Tania assisteront aux premières loges, minuscules acteurs d'une grande Histoire prête à les engloutir... Avec un sens impeccable du rythme et du suspense, Ken Follett orchestre les passions de l'époque sans jamais perdre souffle. Surtout, le romancier britannique offre un portrait complexe, nuancé, des deux camps de la guerre froide et de leurs peuples, séparés par le rideau de fer, mais unis par une même obsession : la quête assoiffée de liberté, dans un monde en pleine ébullition. Une conclusion épique pour cette vaste fresque des Temps modernes. **Julien Bisson**

O.FABRE

KIOSQUE.FR

Par un lundi pluvieux de 1961, Rebecca Hoffmann reçut une convocation de la police secrète.

La journée avait commencé comme toutes les autres. Son mari l'avait conduite au lycée dans sa Trabant 500 mastic. Les vieilles rues pleines de charme du centre de Berlin portaient encore les plaies béantes des bombardements de la guerre, sauf là où des immeubles de béton neufs se dressaient comme autant de fausses dents dépareillées. Au volant, Hans réfléchissait tout haut : « Nos tribunaux sont au service des juges, des avocats, de la police, du gouvernement – de tout le monde, sauf des victimes, disait-il. Personne ne s'étonne que ça se passe ainsi dans les pays capitalistes occidentaux, mais sous un régime communiste, les tribunaux devraient être au service du peuple, tu ne trouves pas ? C'est apparemment une évidence qui échappe à mes collègues. » Hans travaillait au ministère de la Justice.

« A propos de collègues, remarqua Rebecca, ça fait presque un an qu'on est mariés et deux ans qu'on se connaît, mais tu ne m'en as encore présenté aucun.

— Tu les trouverais assommants, crois-moi, s'empressa-t-il de répondre. Ce sont tous des juristes.

— Il y a des femmes ?

— Non. Pas dans mon service en tout cas. » Hans exerçait un emploi administratif : il s'occupait de la nomination des juges, du calendrier des audiences, de la gestion des tribunaux.

« N'empêche, ça me ferait plaisir de les connaître. »

Hans était un homme vif qui avait appris à se maîtriser. Rebecca surprit dans son regard un éclair de colère qu'elle ne connaissait que trop bien. Il dut prendre sur lui pour se dominer.

« Entendu, je vais essayer d'organiser quelque chose, proposa-t-il. On pourrait aller prendre un verre dans un bar tous ensemble un soir. »

De tous les hommes qu'avait rencontrés Rebecca, Hans avait été le premier à pouvoir prétendre égaler son père. Il était sûr de lui et autoritaire, mais il l'écoutait toujours. Il avait un bon emploi – les Allemands de l'Est n'étaient pas nombreux à avoir leur voiture personnelle –, et les employés du gouvernement étaient généralement des communistes purs et durs, alors que Hans, chose surprenante, partageait le scepticisme politique de Rebecca. Comme son père, il était grand, séduisant et élégant. L'homme de sa vie, en un mot.

Une seule fois avant leur mariage, elle avait douté de lui, pour peu de temps. Ils avaient eu un accident de voiture sans gravité. L'autre conducteur était entièrement dans son tort : il avait débouché d'une rue latérale sans marquer l'arrêt. Ce genre d'incident arrivait quotidiennement, mais Hans s'était mis dans une rage folle. Les dégâts se limitaient à de la tôle froissée, ce qui ne l'avait pas empêché d'appeler la police, de présenter aux agents sa carte du ministère de la Justice et de faire arrêter et embarquer l'autre automobiliste pour conduite dangereuse.

Il avait immédiatement prié Rebecca de l'excuser d'avoir perdu son sang-froid. Sa brutalité l'avait effrayée et elle avait été à deux doigts de rompre. Il lui avait alors expliqué qu'il était à cran, surchargé de travail, et elle l'avait cru. Elle se félicitait de lui avoir fait confiance : elle ne l'avait plus jamais vu dans cet état.

Ils étaient sortis ensemble pendant un an et avaient partagé le même lit presque tous les week-ends durant six mois, sans qu'il demande à Rebecca de l'épouser. Elle s'en était étonnée. Après tout, ils n'étaient plus des enfants : elle avait vingt-huit ans, et lui trente-trois. Elle avait donc pris les devants et lui avait proposé qu'ils se marient. Interloqué au premier abord, il avait tout de même accepté.

Hans arrêta la voiture devant le lycée où elle travaillait. C'était un bâtiment moderne, bien équipé : les communistes prenaient l'enseignement très au sérieux. Devant la grille, cinq ou six jeunes fumaient des cigarettes sous un arbre. Ignorant leurs regards, Rebecca embrassa Hans sur la bouche avant d'ouvrir la portière.

Les garçons la saluèrent poliment, mais elle sentit leurs yeux d'adolescents concupiscents se poser sur elle tandis qu'elle rejoignait la cour en évitant les flaques.

Rebecca était issue d'une famille politiquement engagée. Son grand-père avait été député social-démocrate au Reichstag, le parlement allemand, jusqu'à l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Sa mère avait été conseillère municipale, elle aussi dans le camp des sociaux-démocrates, durant la brève période de démocratie qu'avait connue Berlin-Est au lendemain de la guerre. Mais l'Allemagne de l'Est vivait désormais sous une dictature communiste, et Rebecca ne voyait pas l'intérêt de faire de la politique. Elle mettait donc tout son idéalisme au service de sa mission d'enseignante, en espérant que la génération suivante serait moins dogmatique, plus tolérante et plus intelligente.

Elle vérifia les emplois du temps sur le tableau d'affichage de la salle des professeurs, pour voir s'il n'y avait pas de modifications de dernière minute. La plupart de ses classes avaient été doublées pour la journée, ce qui l'obligeait à rassembler deux groupes d'élèves dans la même salle. Alors qu'elle était professeur de russe, elle devait également assurer un cours d'anglais. C'était une langue qu'elle ne parlait pas, excepté quelques mots qu'elle avait glanés auprès de Maud, sa grand-mère anglaise, toujours aussi combative à soixante-dix ans.

C'était la deuxième fois que Rebecca était chargée du cours d'anglais et elle se demanda sur quel texte elle allait bien pouvoir faire travailler ses élèves. La fois précédente, elle avait choisi une brochure de conseils distribuée aux soldats américains pour leur expliquer comment se comporter avec les Allemands : les élèves avaient trouvé ça désopilant et, en même temps, ils avaient

KIOSQUE.FR

appris beaucoup de choses. Peut-être pourrait-elle aujourd'hui copier au tableau les paroles d'une chanson en anglais qu'ils connaissaient tous, comme « The Twist » – diffusée en boucle sur la station des forces américaines – et leur demander de les traduire en allemand. Ce ne serait pas uncours conventionnel, mais elle ne pouvait pas faire mieux.

Le lycée manquait terriblement de personnel : la moitié des enseignants avaient émigré en Allemagne de l'Ouest, où ils touchaient trois cents marks de plus par mois et vivaient libres. La situation était identique dans presque tous les établissements scolaires d'Allemagne de l'Est. Et le problème ne se limitait pas aux professeurs. Les médecins pouvaient doubler leurs revenus en passant à l'Ouest. La mère de Rebecca, Carla, responsable du personnel infirmier dans un grand hôpital de Berlin-Est, s'arrachait les cheveux devant la pénurie d'infirmières et de médecins. C'était la même chose dans l'industrie, et jusque dans l'armée. Une crise nationale.

Alors que Rebecca griffonnait les paroles de « The Twist » dans un carnet, essayant de se rappeler le vers à propos de *« my little sis »*, « ma petite sœur », le proviseur adjoint entra dans la salle des professeurs. Après les membres de sa famille, Bernd Held était sans doute le meilleur ami de Rebecca. C'était un homme d'une quarantaine d'années, mince, aux cheveux bruns, sur le front duquel courait une cicatrice livide à l'endroit où un éclat d'obus l'avait touché, alors qu'il défendait les Hauteurs de Seelow, dans les derniers jours de la guerre. Il était professeur de physique, mais partageait l'intérêt de Rebecca pour la littérature russe, et ils mangeaient leurs sandwichs de midi ensemble deux ou trois fois par semaine. « Ecoutez tous, dit Bernd. J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Anselm nous a quittés. »

Son intervention fut saluée par un murmure de surprise. Anselm Weber était le proviseur. C'était un communiste loyal comme tous ceux qui occupaient des postes à responsabilité. Les sirènes ouest-allemandes de la prospérité et de la liberté avaient apparemment eu raison de ses principes.

Bernd poursuivit : « On m'a demandé de le remplacer jusqu'à la nomination de son successeur. » Rebecca et tous les enseignants du lycée savaient que le proviseur adjoint aurait dû obtenir ce poste si les compétences avaient été le seul critère en jeu ; mais l'accès lui en était barré parce qu'il refusait d'adhérer au parti socialiste unifié, le SED – le parti communiste qui ne disait pas son nom.

Pour la même raison, Rebecca ne serait jamais chargée d'une fonction de direction. Anselm avait insisté pour qu'elle adhère au Parti, mais elle n'avait rien voulu entendre. Elle aurait eu l'impression d'entrer de son plein gré dans un asile de fous et de faire comme si les autres internés étaient sains d'esprit.

Pendant que Bernd exposait les derniers aménagements d'emploi du temps, Rebecca se demanda quand le prochain proviseur serait nommé. Dans un an ? Combien de temps cette crise durerait-elle ? Nul ne le savait.

Avant son premier cours, elle jeta un coup d'œil dans son casier. Il était vide. Le courrier n'était pas encore arrivé. Peut-être le facteur était-il passé à l'Ouest, lui aussi...

La lettre qui allait faire basculer sa vie était encore en chemin.

Elle alla donner son premier cours qui traitait du poème russe « Le cavalier de bronze » devant une salle pleine à craquer de jeunes de dix-sept et dix-huit ans. C'était un sujet qu'elle reprenait tous les ans depuis qu'elle avait commencé à enseigner. Comme chaque fois, elle guida ses élèves dans une analyse de texte d'une parfaite orthodoxie soviétique, leur expliquant que Pouchkine tranchait le conflit entre intérêt personnel et intérêt public en faveur du second.

A midi, elle rejoignit le bureau du proviseur avec son sandwich et prit place en face de Bernd, assis derrière sa grande table de travail. Ses yeux se posèrent sur l'étagère de bustes en céramique bon marché : Marx, Lénine et Walter Ulbricht, le dirigeant communiste de l'Allemagne de l'Est. Bernd suivit son regard et sourit. « C'est un malin, Anselm, dit-il. Il a prétendu être un vrai croyant pendant des années, et maintenant, zou, il a filé.

— Tu n'as pas envie d'en faire autant ? Tu es divorcé, tu n'as pas d'enfants, pas d'attaches. »

Il regarda autour de lui, comme s'il craignait des oreilles indiscrètes puis haussa les épaules. « J'y ai pensé – comme tout le monde sans doute. Et toi ? Ton père travaille à Berlin-Ouest d'ailleurs, tu ne m'as pas dit ça un jour ?

— Si. Il dirige une usine de téléviseurs. Mais ma mère est bien décidée à rester à l'Est. Elle dit qu'il faut affronter les problèmes, pas les fuir.

— Je l'ai déjà rencontrée. Une vraie tigresse.

— C'est vrai. En plus, la maison où nous vivons appartient à sa famille depuis des générations.

— Et ton mari ?

— Il tient beaucoup à son emploi.

— Tant mieux. Au moins, je ne risque pas de te perdre.

— Bernd..., commença Rebecca avant de s'interrompre, hésitante.

— Oui, vas-y.

— Je peux te poser une question personnelle ?

— Bien sûr.

— Tu as quitté ta femme parce qu'elle avait une liaison, c'est bien ça ? – Bernd se raidit, mais acquiesça. – Comment l'as-tu appris ? »

Il tressaillit, comme sous l'effet d'une vive douleur.

« Je n'aurais pas dû te demander ça ? regretta Rebecca embarrassée. C'est trop personnel ?

— Non, à toi, je veux bien le dire. Je lui ai posé la question en face et elle a reconnu qu'elle avait rencontré quelqu'un d'autre.

— Mais qu'est-ce qui a éveillé tes soupçons ?

— Un tas de petites choses...

— Le téléphone qui sonne, l'interrompit Rebecca, tu décroches, personne ne répond pendant plusieurs secondes et puis la ligne est coupée. »

Il hocha la tête.

« Ton conjoint déchire un billet en petits morceaux qu'il jette dans la cuvette des toilettes avant de tirer la chasse. Le week-end, il est convoqué à une réunion imprévue. Le soir, il passe deux heures à écrire quelque chose qu'il refuse de te montrer.

— Oh là là ! constata Bernd tristement. Tu parles de Hans.

— Il a une maîtresse, tu ne crois pas ? » Elle reposa son sandwich : elle n'avait pas faim. « Réponds-moi franchement.

— Je ne sais pas quoi te dire. »

Bernd l'avait embrassée une fois, quatre mois auparavant, le dernier jour du trimestre d'automne. Ils s'étaient dit au revoir, s'étaient souhaité un joyeux Noël et il l'avait retenue doucement par le bras, avait incliné la tête vers elle et l'avait embrassée sur la bouche. Elle lui avait demandé de ne jamais recommencer et avait ajouté qu'elle aimerait bien rester son amie ; quand les cours avaient repris en janvier, ils avaient fait comme s'il ne s'était rien passé. Il lui avait même confié, quelques semaines plus tard, qu'il avait rendez-vous avec une veuve de son âge.

Rebecca ne voulait surtout pas lui donner de faux espoirs, mais Bernd était le seul à qui elle pouvait se confier en dehors de sa famille, et elle n'avait pas envie de tracasser les siens, pas encore. « J'étais tellement sûre qu'Hans m'aimait, soupira-t-elle, les larmes aux yeux. Et puis je l'aime moi.

— Peut-être qu'il t'aime tout de même. Il y a des hommes qui ne savent pas résister à la tentation, tu sais. »

Rebecca se demandait souvent si Hans était satisfait de leur vie sexuelle. Il ne se plaignait jamais, mais ils faisaient l'amour à peu près une fois par semaine, ce qu'elle trouvait peu fréquent pour de jeunes mariés. « Tout ce que je veux, c'est une famille à moi, exactement comme celle de ma mère, dans laquelle tout le monde se sente aimé, soutenu et protégé, murmura-t-elle. J'ai cru que Hans pourrait m'offrir cette vie-là.

— Ne te décourage pas. Une liaison, ce n'est pas forcément la fin d'un couple.

— La première année de mariage ?

— Ce n'est pas très bon signe, je te l'accorde.

— Qu'est-ce que tu ferais à ma place ?

— Pose-lui la question. Il avouera peut-être, ou bien il niera, mais au moins, il saura que tu es au courant.

— Et ensuite ?

— Qu'est-ce que tu veux ? Divorcer ? »

Elle secoua la tête. « Je ne le quitterai jamais. Le mariage est une promesse. On ne peut pas tenir une promesse simplement quand ça vous convient. Il faut la tenir même quand on n'en a pas envie. Autrement, ça n'a pas de sens.

— Ce n'est pas ce que j'ai fait. Tu me désapprouves sans doute.

— Je ne te juge pas plus que je ne juge les autres. Je parle pour moi, c'est tout. J'aime mon mari et je veux qu'il me soit fidèle. »

Bernd lui adressa un sourire plein d'une admiration teintée de regret. « J'espère que ton vœu sera exaucé.

— Tu es un véritable ami. »

La cloche sonna pour le premier cours de l'après-midi. Rebecca se leva et rangea son sandwich dans son papier d'emballage. Elle n'avait pas l'intention de le manger, ni maintenant ni plus tard, mais avait horreur de jeter de la nourriture, comme la plupart de ceux qui avaient connu la guerre. Elle tamponna ses yeux humides avec son mouchoir. « Merci de m'avoir écoutée.

— Je n'ai pas été d'un grand secours.

— Plus que tu ne crois. » Elle sortit.

Alors qu'elle approchait de la salle où se déroulait son cours d'anglais, elle se rappela qu'elle n'avait pas fini de noter les paroles de « The Twist ». Après tout, elle enseignait depuis suffisamment longtemps pour être capable d'improviser. « Qui d'entre vous a déjà entendu une chanson qui s'appelle "The Twist" ? » s'enquit-elle d'une voix sonore en franchissant le seuil.

Ils connaissaient tous ce morceau.

Elle se dirigea vers le tableau et prit un bâton de craie. « Vous pouvez me dicter les paroles ? »

Ils se mirent tous à crier en même temps.

Elle écrivit au tableau : « *Come on, baby, let's do the Twist* », avant de demander : « Et en allemand, ça donne quoi ? »

Pendant un moment, elle oublia tous ses tracas.

Elle trouva la lettre dans son casier à la pause de trois heures. Elle l'emporta dans la salle des professeurs et se prépara une tasse de café instantané avant de l'ouvrir. Quand ses yeux se posèrent sur les premières lignes, elle lâcha sa tasse.

L'unique feuillet que contenait l'enveloppe portait l'en-tête du ministère de la Sécurité d'Etat. Tel était le nom officiel de la police secrète, connue officieusement sous celui de Stasi. La lettre, signée par un certain inspecteur Scholz, lui donnait ordre de se présenter à son bureau pour un interrogatoire.

KIOSQUE.FR

ROMANS FRANÇAIS

Dans l'œil du cyclone stalinien

Olivier ROLIN

Né en 1881, le protagoniste est météorologue au service de cette grande nation qu'est l'Union soviétique. Puis, début 1934, il est arrêté. Dans ce texte sensible et très documenté, Olivier Rolin dresse une stèle magnifique à la mémoire de toutes les victimes de l'absurdité d'un système.

Il était un homme ordinaire. Un « innocent moyen » qui avait rompu avec son milieu d'origine et donné ses forces et ses connaissances à la classe ouvrière. Aujourd'hui, il faut se souvenir d'Alexeï Féodossiévitch Vangengheim. Le protagoniste du poignant et salvateur nouveau livre d'Olivier Rolin a vu le jour en 1881 à Krapivno, un village d'Ukraine. Fils d'un petit noble devenu, après la révolution, conseiller du Commissariat du peuple à la Terre, il est un élève « très bon en tout », hormis la géographie où il n'est que « satisfaisant ».

Le jeune Alexeï Féodossiévitch hésite entre le ciel et la terre. Avant de devenir un scientifique épris de concret dont le domaine d'action comprend « les nuages, le vent, les pluies, les isobares, les glaces de la route maritime du Nord ». Vangengheim, c'est « un visionnaire, ou peut-être un utopiste ». Il rêve d'un système météorologique mondial et est nommé en 1929 premier directeur du Service hydro-météorologique unifié de l'URSS. Citoyen cherchant à aider « à la construction du socialisme et particulièrement à l'amélioration des performances de l'agriculture », il semble bien parti au début des années 1930 pour être décoré de l'ordre de Lénine et pour entrer à l'Académie des sciences.

Dans *Le Météorologue*, dont la lecture émeut et pétrifie à la fois, l'écrivain a voulu « raconter la vie et la mort de cet homme qui se destinait à l'observation paisible de la Nature et que la fureur de l'Histoire brisera ». Le malheureux Alexeï Féodossiévitch Vangengheim a été une victime parmi des millions d'autres de la folie stalinienne. Bourgeois communiste, il évoluait dans un pays où régnait la paranoïa, où l'on arrêtait, où l'on interrogeait. Où la Guépéou, la police politique, traquait les ennemis du peuple. En 1934, « l'austère météorologue » est attrapé à son tour par le système. On perquisitionne son domicile et son bureau. Le voici accusé du jour au lendemain d'être un saboteur et un espion. Retenu dans les locaux de la Loubianka, il avoue dans un premier temps mais se rétracte. Ce qui ne l'empêche pas d'être condamné et déporté quatre mois plus tard.

Vangengheim, Olivier Rolin l'a croisé un peu par hasard. En 2010, il est invité à l'université d'Arkhangelsk, la ville de l'Archange, où il est accueilli « peut-être pas comme un président, mais, disons, comme un sous-préfet ». Ses pas l'amènent aussi aux îles Solovki, archipel au milieu de la mer Blanche. Là où, il ne le sait pas encore, Vangengheim a été prisonnier dans un « camp à régime spécial ».

Sur place, Rolin tombe en arrêt devant l'album voué à la mémoire de son père qu'a édité sa fille Eléonora. Un volume rempli de lettres, d'herbiers géométriques, de dessins de baies et d'animaux, de devinettes, de leçons sur les plantes et le climat. Tout ce qu'adressait Vangengheim avec constance à sa « petite étoile ». Une gamine, persuadée que son papa était en voyage d'affaires. Ils n'allaient jamais se revoir.

La découverte de cette correspondance, alors qu'il préparait un documentaire sur les Solovki et leur bibliothèque disparue pour Arte, a décidé l'auteur de *Port-Soudan* (Seuil, 1994, prix Femina, repris en Points) et d'*Un chasseur de lions* (Seuil, 2008, repris en Points) à enquêter sur le destin tragique du disparu. Avec la conviction, écrit-il, « que ces histoires d'un autre temps, d'un autre pays, ne sont pas lointaines comme on pourrait le penser : le triomphe mondial du capitalisme ne s'expliquerait pas sans la fin terrible de l'espérance révolutionnaire ».

La grande force du *Météorologue* réside dans sa manière de montrer comment un anonyme est balayé par la terreur

La grande force du *Météorologue* réside dans sa manière de montrer comment un anonyme est balayé par la terreur. Comment Alexeï Féodossiévitch Vangengheim résiste à sa manière. Comment il se débrouille dans une île cernée de glace et de nuit. Dans un camp où il est désigné pour les travaux dans les serres. Il y prononce pour les bagnards des conférences sur la conquête de l'Arctique et sur les aurores boréales, joue aux échecs, construit des mosaïques avec des éclats de pierre à ses moments perdus. Et réalise

KIOSQUE.FR

Olivier Rolin manifeste un tropisme certain pour la Russie.

J.-L. BERTINI/PASCO

même un portrait du Petit Père des peuples en éclats de pierre ocre et gris et bruns. « Peut-être me suis-je laissé dépasser par la vie », se demande-t-il, tandis qu'il lutte pour garder sa force d'âme et ne pas perdre sa confiance dans le Parti et le pouvoir soviétique. Avec toutefois la « conscience terrassante du non-sens absolu ».

Ici, il est seul, il est un « corbeau blanc ». Ses nombreuses requêtes aux dirigeants restent ignorées. Fin octobre 1937, le zek Vangengheim embarque avec mille cent quinze prisonniers pour le poste de transit de Kem, puis pour une destination inconnue. Il disparaît des radars. Ne donne plus de nouvelles à sa femme Varvara Ivanovna et à sa fille Eléonora qui fera plus tard une carrière de paléontologue. Et pour cause : Vangengheim a été assassiné avec un millier d'autres, au fond d'une forêt, le 3 novembre 1937…

Difficile de ne pas frémir à chaque page du *Météorologue*. Un fier hommage à Vangengheim. Une manière précieuse d'aider ceux qui se battent contre l'oubli en Russie. D'éclairer une histoire qu'on connaît encore mal, une histoire qui fut une « orgie de sang ». Celle de l'ère stalinienne, « machine paranoïaque à broyer de l'homme ». Une époque où tout citoyen était un coupable potentiel.

Le tropisme russe d'Olivier Rolin n'est certes pas nouveau. Lui dont le premier séjour dans ce « pays au long cours » remonte à 1986, quand les barrières commençaient à tomber. Rolin avait déjà pris de plein fouet *Vie et Destin* de Vassili Grossman, « ce *Guerre et Paix* du XXe siècle » qu'il chronique dans les pages de *Libération* au moment de sa parution en 1983 chez Julliard. Soit le chef-d'œuvre d'un auteur avec lequel il entretient un rapport « assez fort, émotif même » et qu'il cite à plusieurs reprises dans *Le Météorologue*. Dans *En Russie* (Quai Voltaire 1987, repris en Points), il relatait déjà comment il avait voyagé là-bas six semaines, seul, sans guide. « En avion, en bateau, en train, autobus, métro, et à pied, oh oui, beaucoup de kilomètres à pied. » Dans son appartement parisien, Rolin détaille la genèse et la rédaction du *Météorologue*. Il a d'abord étudié les procès-verbaux, les archives policières à Moscou, a pris des notes.

L'écriture, directement à l'ordinateur, ce qui lui donne « un peu de tristesse », a été assez limpide. Tous les jours, plutôt le soir. « Je ne suis pas un athlète, je fatigue », lâche-t-il, expliquant qu'il se lève après chaque phrase, tourne en rond dans sa maison en Bretagne, près de Paimpol, dans le village de *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti. Un livre lui demande d'être « aux arrêts de rigueur », donc loin de Paris où il ne peut s'empêcher de mener une vie « de vieil étudiant ».

Pour restituer une existence détruite dans des circonstances abominables, il s'est senti tenu à un devoir d'exactitude, de précision, qui ajoute à la force du récit. Le style, il l'a souhaité simple. Pas question de faire de « sauts périlleux », dit celui qui sait parfois être un prosateur « qui ne dédaigne pas l'excès ». Ce qui ne l'a pas empêché de conserver une pointe d'ironie bienvenue.

Olivier Rolin ne se sent plus dans « des dispositions d'esprit à inventer des personnages », mais ce n'est pas un « point de vue doctrinal », il ne pense pas s'y remettre de sitôt. Pour l'heure, il a plusieurs « choses minuscules en chantier ». Un « tout petit récit sombre » et des « espèces d'histoires naturelles, des descriptions de la nature ». S'il n'a pas de voyage prévu, il a dans l'idée de retourner en Chine où vient d'être traduit *Ecriture moderne, lecture moderne* : une série de ses conférences sur l'utilité de la littérature.

Surtout, puisqu'il avoue un faible pour les « endroits âpres », pourquoi ne pas prendre la route des régions polaires à bord d'un bateau de ravitaillement pour longer le continent sibérien avec ses bases militaires ? Et aussi aller enfin à Anadyr. Une ville tout au bout du continent sibérien qu'on ne peut rallier qu'en bateau ou en avion, après dix heures de vol depuis Moscou. Qui a parlé d'un tropisme russe chez Olivier Rolin ?

Alexandre Fillon

EXTRAIT « Il a fait ce qu'il a pu, mais il ne pouvait rien, de toute façon la partie était perdue. En vérité il n'y avait aucune partie, l'issue était décidée d'avance. Le vingt-sept mars, le Collège de l'Oguépéou examinant le dossier n°3039, celui des accusés Vangengheim, ex-noble, accusé selon l'article cinquante-huit, paragraphes six (espionnage) et sept (sabotage économique), Kramaleï, ex-noble, Loris-Mélikov, ex-noble, Nazarov, fils de koulak, accusés selon l'article cinquante-huit, paragraphe sept, arrête que Vangengheim, au titre du 58.7, est condamné à dix ans de rééducation par le travail. L'instruction du 58.6 est remise à plus tard. Kramaleï, Loris-Mélikov et Nazarov prennent chacun cinq ans. » (p. 75)

★★★ ***Le Météorologue*** par **Olivier Rolin,** 224 p., Seuil/Paulsen, 18€

KIOSQUE.FR

Transmettre, dit-elle

Annie ERNAUX

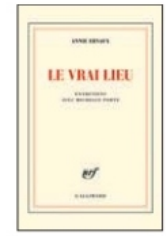
Quand elle n'écrit pas, elle cause... Deux ouvrages de conversations et d'échanges paraissent cet automne.

Les lecteurs d'Annie Ernaux pouvaient se plonger en 2003 dans un livre d'entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet, *L'Ecriture comme un couteau* (réédité l'an dernier en Folio). Un texte passionnant, « examen de conscience littéraire » où se réunissaient littérature, sociologie et histoire. Mais il précédait des œuvres essentielles comme *Les Années*, édité en 2008, l'excellent Quarto *Ecrire la vie*, réunissant onze de ses ouvrages avec son « photo-journal », sans oublier *L'Atelier noir*, bref journal d'écriture publié aux Editions des Busclats.

Deux livres paraissent ces jours-ci comme des miroirs qui se répondent et se complètent. *Le Vrai Lieu* est un enregistrement de conversations avec Michelle Porte, en janvier 2011, lors du tournage d'un documentaire. La discussion se déroule dans la maison d'Annie Ernaux, à Cergy, et la romancière est placée face à la caméra. « Les propos qu'on va lire, précise-t-elle, portent donc la marque de la *spontanéité* à laquelle j'étais contrainte et qui s'est avérée, quoique de façon différente et plus légère, une forme de mise en danger semblable à celle que j'attends plus ou moins de l'écriture. » Elle évoque des lieux qui accompagnèrent sa vie : Yvetot puis Cergy, une « ville en perpétuelle évolution, jamais définitive ». Mais, surtout, Annie Ernaux explique : « Je ne parle pas avec facilité des livres que j'ai écrits parce que je pense toujours à ceux qui sont devant moi. » Avant d'ajouter : « Je ne suis pas une femme qui écrit, je suis quelqu'un qui écrit. »

Parallèlement, son œuvre fait l'objet d'une publication du Colloque de Cerisy intitulé *Annie Ernaux : le temps et la mémoire*. Soit une semaine d'échanges entre des conférenciers et l'auteure présente depuis la préparation jusqu'à la réalisation du livre. De la « Mémoire du quotidien » aux « Pulsations de la ville nouvelle », de la « Réflexion sur une historiographie romanesque » à la « Mémoire de la passion », les interventions prouvent à quel point l'écriture d'Annie Ernaux cristallise la mémoire collective. « Elle endosse un rôle de transmission », est-il précisé dans la préface de cet ouvrage où les intervenants viennent de tous horizons et de toutes disciplines. **Christine Ferniot**

★★★ ***Annie Ernaux : le temps et la mémoire,*** Actes du Colloque de Cerisy, 500 p., Stock, 23 €



★★★ ***Le Vrai Lieu,*** entretiens avec Michelle Porte, 100 p., Gallimard, 12,90 €

Démonter l'Italie

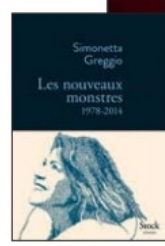
Simonetta GREGGIO

Suite de *Dolce Vita, 1959-1979*, *Les Nouveaux Monstres, 1978-2014* poursuit la réflexion lucide et aiguisée de l'auteure sur son pays.

En 2010, Simonetta Greggio prévenait vouloir mener son lecteur dans « ce terrible et somptueux labyrinthe qui a pour nom Italie ». C'était l'incipit de *Dolce Vita*. Quatre ans après, voici la suite. Le volume précédent partait d'Anita Ekberg, de Mastroianni, de Fellini, et de la palme de Cannes pour *La Dolce Vita* en 1959. Puis nous menait dans un pays devenu une atroce comédie : CIA, Mafia, fonds cornaqués du Vatican, l'attentat de Milan en 1969, les Brigades rouges. Le pays devenait une foire aux saltimbanques dans laquelle marinaient les deux seuls personnages fictifs du livre : le prince Emanuele Valfonda, de la vieille noblesse décadente, figurant dans le film de Fellini, et son demi-frère, le prêtre Saverio, à qui il se confessait. Ces confessions constituaient le fil rouge, unissant quelques chapitres de fiction autour d'une somme de vignettes, manchettes, portraits et divers shots de non-fiction à la chronologie bousculée.

Dolce Vita se refermait sur la mort du prince. *Les Nouveaux Monstres* s'ouvre sur son enterrement, en 2010. On y retrouve don Saverio, « jésuite, pédé et espion », aux côtés de sa petite-fille Aria, jeune journaliste. Ils seront les seuls éléments fictionnels d'un livre qui est, comme celui qui le précède, un puzzle dont le sens subjugue à mesure qu'il s'assemble. Cette structure éclatée permet à Simonetta Greggio d'exhumer par différentes fentes tout ce passé encore fumant : l'assassinat de Moro en 1978 et la réouverture de l'enquête en 2013, le Vatican coffre-fort de la Mafia, l'accord entre cette dernière et la Démocratie chrétienne agonisante, les différents scandales bancaires et fonciers, l'avancée vers le clinquant, le berlusconisme triomphant, et l'actuel président du Conseil Matteo Renzi. En somme, depuis l'après-guerre, cette drôle d'Italie n'a « été qu'une souveraineté sous assistance, et son régime, une démocratie sous influence. Il est donc naturel qu'au sommet des services secrets aient agi des hommes d'obédience ». C'est désormais « une démocratie escamotée » dont l'auteure dévoile les acteurs et les ressorts. *Les Nouveaux Monstres* doit son titre à un film à sketches de 1977, typique des comédies italiennes d'alors. Par ces mélanges de « in » et de « off », d'histoires et de contre-Histoire, de fictions et de non-fictions, Simonetta Greggio fait grincer nos souvenirs. Une fable noire et très moderne sur un pays noir et éternel. **Hubert Artus**

F. MANTOVANI/ÉDITIONS STOCK



★★★ ***Les Nouveaux Monstres*** par **Simonetta Greggio,** 408 p., Stock, 21,50 €

KIOSQUE.FR

Confession d'une esthéticienne

Isabelle DESESQUELLES

Dans son salon de beauté, Alice reçoit des femmes dont les corps livrent leurs secrets. Une évocation sans tabou de la féminité.

★★
Les hommes meurent, les femmes vieillissent par **Isabelle Desesquelles,** 224 p., Belfond, 18 €

Quelque chose de céleste émane du nouveau roman d'Isabelle Desesquelles. Peut-être parce qu'il se déroule à L'Eden, et qu'une de ses héroïnes s'appelle Eve. Mais pas seulement. Longtemps après avoir mis fin à ses jours, cette femme énigmatique n'a pas fini de hanter le quotidien de ses proches. Au salon de beauté qu'elle dirige d'une main impeccablement manucurée, Alice s'apprête à les réunir de nouveau. La devise de cette esthéticienne humaniste : « Je ne remplis pas mes journées de rendez-vous, mais de rencontres. » Fine psychologue, confidente aguerrie, elle leur a bâti un coin de paradis terrestre. Elles ne se ressemblent en rien mais sont sœurs, mères, petites-filles et brus. Le temps d'un soin du visage ou d'un massage relaxant, toutes viennent lui confier leurs malheurs, leurs joies et, surtout, leurs secrets.

Dans cette galerie de portraits en pied, la clairvoyante Isabelle Desesquelles ausculte les corps de dix femmes à travers les âges. Entremêlés aux fiches de renseignements compilées par l'esthéticienne, ces monologues intérieurs sont des tranches de vie et de chair racontées sur un mode tantôt mélancolique tantôt cruel et décalé. Il y a d'abord Caroline, la cinquantenaire trompée et sans enfants dont les nerfs, meurtris par le divorce, revivent sous l'effet des gommages. Mais aussi Lili, arrière-grand-mère fantasque à la libido effrénée, qui enchaîne les liftings. Et sa sœur aînée Jeanne, la douce nonagénaire qui se prépare à mourir. Quant à la petite-fille Barbara, adolescente rebelle et complexée, elle oublierait presque son acné une fois poussées les portes de l'institut. Sous les traits de femmes attachantes et agaçantes, la romancière évoque sans tabou des expériences corporelles aussi diverses que la boulimie, l'accouchement et ses séquelles, l'arrivée de la première ride et même la transsexualité.

Ex-directrice de la librairie Privat à Toulouse, Isabelle Desesquelles s'insurgeait dans *Fahrenheit 2010* contre la marchandisation du livre et la dégradation des conditions de travail de sa profession. Avec *Les hommes meurent, les femmes vieillissent,* la romancière – qui a fondé il y a quatre ans une résidence d'écrivains – renoue avec une veine plus délibérément familiale et intimiste. Féminine mais pas féministe, elle continue d'arpenter un univers romanesque déconcertant d'enthousiasme, de franc-parler et de simplicité. Un univers fait de femmes, et d'hommes aussi. **Estelle Lenartowicz**

Gare au gorille

GAUZ

Cet ex-vigile dessine un portrait cocasse de notre société de consommation et une fresque de l'immigration africaine.

★★
Debout-payé par **Gauz,** 192 p., Le Nouvel Attila, 17 €

Dans le Code de procédure pénale, l'article 73 stipule que « toute personne peut appréhender l'auteur d'un crime ou d'un délit flagrant ». Traduction : aux yeux de la loi, nous sommes tous des vigiles. Mais pour Ferdinand et Ossiri, c'est un gagne-pain. Comme des milliers d'autres ADS (agents de sécurité), les personnages du décapant premier roman de Gauz campent du matin au soir à l'entrée des magasins. Dans le métier, on appelle cela le « debout-payé » : debout toute la journée, payé à la fin du mois.

Pour raconter l'histoire de ces « black men in black » dont lui-même a fait partie, Gauz – Armand Patrick Gbaka-Brédé dans le civil – sort sa langue bien pendue de sa poche. « Le vigile est à la sécurité ce que La Vache qui rit est au fromage », balance-t-il lors d'une des corrosives envolées satiriques qui fusent partout dans le livre. Pour ne pas s'encrasser dans « l'ennuyeux exploit de l'ennui » auquel sont condamnés ses confrères, notre insolent veilleur n'a qu'une solution. Flanqué d'un éternel costume noir et, bien sûr, d'une oreillette, il épie d'un œil intraitable notre société d'hyperconsommation.

Car du Sephora des Champs-Elysées au Camaïeu de la Bastille, les vigiles assistent aux premières loges à un incessant défilé. Des touristes du monde entier, un ballet de femmes voilées, une horde de kleptomanes endimanchées, des vendeurs de parfum à la criée et des badauds à n'en plus compter… Les yeux écarquillés, Gauz nous embarque manu militari dans ce joyeux bazar. Par mille et une saynètes et anecdotes, il secoue sans précaution nos idées reçues. Sur fond d'angoisse sécuritaire et de montée du racisme ordinaire, c'est aussi une fresque de l'immigration africaine qui clignote sous le scanner politiquement incorrect du polémiste. A l'instar du personnage d'Ossiri, l'étudiant ivoirien sans papiers qui a débarqué à Paris pour devenir « un grand quelqu'un ». Ou encore de Ferdinand, l'ex-prof de sciences dans un lycée d'Abidjan. Dans son village natal où circule sa photo en tenue de travail, tout le monde est fier de dire qu'il est « policier chez les Blancs ». Lui non plus n'ose pas avouer qu'il a en réalité intégré l'invisible communauté des vigiles, qu'en France on appelle encore parfois, et en toute impunité, les « gorilles »…

Avec un humour noir et bigrement loufoque, Gauz leur donne enfin la parole. Brutal, féroce et souvent maladroit, son petit livre vous fera l'effet d'une fouille au corps. **E.L.**

M. BAHUON/BELFOND

KIOSQUE.FR

Critique de la maison pure

Sophie DIVRY

Avec le portrait d'une mère de famille française en quête d'un but, Sophie Divry dissèque habilement l'ennui du quotidien.

★★ ***La Condition pavillonnaire*** par **Sophie Divry,** 268 p., Noir sur Blanc/Notabilia, 17 €

Une existence peut être parfois résumée à quelques photos et cartes postales, tenant sur la porte du réfrigérateur grâce à des magnets. C'est ainsi qu'on peut avoir une idée de ce qu'a été le parcours sur terre de M.A. Au commencement était une fille anonyme ayant grandi dans un lotissement de Terneyre, petit village à environ soixante-dix kilomètres de Lyon. C'est dans la Ville des lumières qu'elle fit des études d'économie – c'est ce que lui avait suggéré la conseillère d'orientation du lycée. Dans ces années, « le pays croissait, l'époque était au plaisir et le travail ne manquait pas pour qui voulait apporter sa contribution ». Sa licence en poche, elle put intégrer l'entreprise de meubles Bédani à la fin des années 1970. Mais le travail n'est pas tout, dans la vie. Sa virginité, elle la perdit lors de vacances en Espagne, avec un certain Pedro. Mais l'homme de sa vie se prénomma François. Un brave garçon avec lequel elle accepta de faire vie commune dans un F2 de Chambéry, puis dans un joli pavillon d'Empan-sur-Nive (code postal 38110). Le couple eut deux enfants, Xavier et Nathalie.

Mais, bien vite, vint le temps des désillusions, et cette femme découvrit que « c'était cela, fonder une famille : devenir reine et esclave à la fois ; avoir constamment le souci des autres, adultes comme enfants, connaître leurs besoins, leurs horaires, mettre son corps au service du bon fonctionnement de la machine famille ». Avec les ans, la ménagère aura besoin de trouver une échappatoire, quelque chose pour se sentir exister. Pourquoi pas l'adultère avec un cadre, au bureau ? Ou des occupations plus ésotériques…

A travers le quotidien banal de son héroïne en quête d'un but, Sophie Divry dissèque formidablement l'ennui contemporain dans *La Condition pavillonnaire*. Le « tu » de la narration sonne comme un coup de marteau, et la manière qu'a l'auteure de faire se chevaucher des époques, pour mieux partager les sensations de son personnage, fonctionne remarquablement. Etrange croisement féministe entre Georges Perec et Michel Houellebecq, ce roman au fond très universel nous montre que « nous ne nous apercevons que tardivement, à l'occasion d'un événement précis, de ce qui change lentement chaque jour dans nos corps et dans nos sociétés ; et, bouleversés par cette découverte, elle nous paraît une déflagration ». A chacun de réagir… **Baptiste Liger**

Le dernier nabab

Christophe DONNER

Une plongée dans le cinéma des années 1960 et 1970, un monde où le producteur Jean-Pierre Rassam s'impose comme chef d'orchestre.

★★★ ***Quiconque exerce ce métier stupide mérite tout ce qui lui arrive*** par **Christophe Donner,** 304 p., Grasset, 19 €

Le nouveau livre de Christophe Donner offre un voyage dans le temps décoiffant, une galerie de portraits en CinémaScope. Une fois sa ceinture attachée, on peut repartir vers la fin des années 1960. Retrouver Jean-Pierre Rassam, Claude Berri et Maurice Pialat, tous trois désormais disparus, liés à la fois par le cinéma, la famille et les femmes. Le moins connu aujourd'hui est pourtant le plus exubérant de la bande. Ancien élève du lycée Janson-de-Sailly, Rassam est né à Beyrouth et se présente comme « mésopotamien ». Il a raté par deux fois le concours de l'ENA. A l'oral, il s'est montré brillant sur Charles Péguy avant d'avouer aussi sec n'avoir pas lu une ligne de l'auteur de *L'Argent* ! Rapide et malin, Rassam a des « yeux de fakir », une « intelligence de voyou », une « vitesse de courtier ». Il n'est jamais loin de sa petite sœur Anne-Marie qui va rendre fou Claude Berri. Maurice Pialat, lui, succombant au charme de la sœur de Berri, Arlette Langmann.

Le roman vrai de Donner est une course effrénée. Lorsque le rideau s'ouvre, le producteur Raoul Lévy, qui a lancé Brigitte Bardot, vient de se tirer un coup de carabine dans le ventre par dépit amoureux. *Et Dieu créa la femme*, le jeune Rassam l'a vu, entrant clandestinement dans une salle des Champs-Elysées d'où il se fait expulser à cause de son insolente conduite ! Comment arrêter celui qui se dit « point jaloux mais possessif ». Celui qui sort avec Annie Chardon, mannequin pour Courrèges qui rêve de devenir actrice. Celui qui commande Cristal Roederer et Haut-Brion. Loge au Plaza Athénée. Ne peut se passer d'aller visiter les filles du bordel de la rue Chabanais ?

Quiconque exerce ce métier stupide mérite tout ce qui lui arrive peint un monde plein d'excès, d'audaces. Un monde dont le chef d'orchestre est alors le tout feu tout flamme Jean-Pierre Rassam. Un bateleur à la faculté de convaincre peu commune, qui veut que Polanski adapte le *Voyage au bout de la nuit*. Christophe Donner nous permet de l'accompagner à Prague, où il s'en va au volant de la Mercedes Benz de Truffaut récupérer les jumeaux de Milos Forman avec Berri à ses côtés. A Beyrouth, où il entraîne Godard rencontrer le leader de Septembre noir, Abou Hassan. Avant qu'il soit rattrapé par ses démons. Se brûle les ailes et tire sa révérence au mitan des années 1980. **Alexandre Fillon**

J.-L. BERTINI/PASCO

KIOSQUE.FR

Destins d'insoumises

Nathalie BAUER

Les Indomptées retrace l'histoire des femmes d'une dynastie aveyronnaise, des prémices de la Grande Guerre jusqu'aux années 1980.

Après *Des garçons d'avenir*, paru en 2011, place aux femmes avec *Les Indomptées*. Cette belle saga doit beaucoup aux souvenirs personnels de Nathalie Bauer mais également à ses maîtres littéraires tel William Faulkner, d'ailleurs cité en exergue. Nous voici au début du XXe siècle, glissant du passé au présent, des prémices de la Grande Guerre aux années 1980 en passant par la crise financière de 1929 et ses conséquences.

★★★
Les Indomptées par **Nathalie Bauer,** 500 p., Philippe Rey, 20 €

Quand débute le roman, Noélie, Julienne et leur cousine Gabrielle sont des personnes âgées. Elles ont connu les belles heures du domaine aveyronnais appartenant à la dynastie des Randan mais sont aujourd'hui menacées de banqueroute. Comment sauver ce qui reste encore de la propriété en décrépitude ? Noélie décide d'écrire l'histoire familiale en rêvant d'un succès de librairie tandis que Julienne et Gabrielle accueillent leur nièce Zoé, une fille un peu bizarre qui deviendra l'élément central de cette fresque où dominent des figures courageuses jusqu'à la rébellion. Un arbre généalogique ouvre ce livre nourri de photos en noir et blanc. Ces éléments précis sont à la fois une manière de brouiller les pistes de la fiction et d'apporter du réalisme à un ouvrage qui s'apparente aux grands classiques du XIXe siècle. On retrouve même Raymond, le médecin des tranchées, héros des *Garçons d'avenir,* comme si Nathalie Bauer souhaitait s'engager dans une œuvre au long cours, entre *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains et *Les Jalna* de Mazo de la Roche.

Tandis que la guerre de 14 pousse les hommes au front, les filles, épouses et mères prennent la société civile en main. C'est cette émancipation nécessaire que développe ce récit passionnant. Nathalie Bauer a parfaitement respecté les règles du feuilleton, s'attachant à décrire chaque personnage, chaque lieu ou trace d'évolution sociale. Mais elle y ajoute une écriture particulière qui transforme un roman agréable et bien documenté en œuvre conséquente sur la force vitale des femmes dans tous les domaines de l'existence : l'amour, la descendance, la carrière, mais aussi la dévotion et le deuil. Ses phrases longues et précises, son aisance à sauter du présent au passé, à jongler avec le temps, la retenue de ses héroïnes mais également leurs colères font de ces « insoumises, fières de leur liberté », une histoire bouleversante.

Christine Ferniot

Personne ne naît parfait

Robert ALEXIS

Un jeune dandy choisit soudain de porter une robe et de devenir une femme. Une fable précieuse sur l'identité sexuelle.

Tous les cinéphiles se souviennent de la célèbre réplique de *Certains l'aiment chaud*, lorsque Jack Lemmon, travesti, avoue qu'il est un homme, et que son vieil interlocuteur amoureux répond tout de go : « Personne n'est parfait. » Au fond, le nouveau roman de Robert Alexis commence un peu là où le film de Wilder finit. Même si le lieu et l'époque sont bien différents. A la fin des années 1890, un jeune Parisien, issu d'un milieu aisé, se rend à un bal huppé, accompagné de sa chère amie Lucile. Arrivé chez Guilaine de G., ce « dandy capricieux qui n'a pas l'habitude qu'on lui refuse quoi que ce soit » ne passe pas inaperçu aux yeux de la comtesse de Rouvres, de vingt ans son aînée, qui lui demande de bien vouloir la suivre dans une chambre, à l'étage. Le fier garçon n'imagine pas que son interlocutrice lui demandera d'enfiler « deux jupons, une longue robe grise, un tablier blanc de servante, un bandeau en calais ». Il éprouve un choc lorsqu'il découvre son reflet dans le miroir. Cette image l'obsédera, le faisant revenir sur les lieux de cette expérience atypique.

★★★
L'Homme qui s'aime par **Robert Alexis,** 318 p., Le Tripode, 19 €

Guilaine de G. et la comtesse se feront un malin plaisir de la rééditer, quitte à violenter davantage le corps de cet éphèbe en mutation, qui cherche à revoir cette image de lui changeant de sexe. « Plus belle, plus éclatante que le soir du bal, cette femme que j'aimais jusqu'à l'ivresse, que j'aurais aimé toucher, prendre dans mes bras », se surprend-il alors à penser. Dès lors, le narrateur va choisir de porter la robe au quotidien. Un bel Italien, Fausto de Curtis, succombera à ses charmes – qu'importe la réalité sexuelle de l'être aimé – et va épouser à Sant'Hazienda, dans les Pouilles, celui/celle qui a pris le faux nom d'Hortense Vilard. Le début d'une nouvelle vie, avec son étrange belle-mère Paloma, et d'un nouvel apprentissage…

Reprenant les éléments de son plus célèbre roman – *La Robe* –, Robert Alexis s'interroge dans cet élégant *L'Homme qui s'aime* sur la norme sexuelle à travers un récit d'initiation (presque) classique. Son style, volontiers maniériste et désuet, sied d'ailleurs à son approche du sujet, et à cette manière un peu précieuse de revendiquer la liberté individuelle. Au fond, « la folie ne serait-elle pas [...] de vivre prisonnier de l'identité simple, de s'obliger à n'être qu'un quand notre vie bouillonne de possibilités à réaliser » ?

B.L.

P. MATSAS/OPALE

HÉLIE/GALLIMARD

BIOGRAPHIE

Né en 1945 à Boulogne-Billancourt, Patrick Modiano connaît une enfance mouvementée, marquée par l'absence de ses parents et la mort précoce de son frère cadet. Remarqué par Raymond Queneau, il publie en 1967 son premier roman chez Gallimard, *La Place de l'étoile.* Cinq ans plus tard, il reçoit le Grand prix du roman de l'Académie française pour *Les Boulevards de ceinture,* puis le prix Goncourt en 1978 pour *Rue des Boutiques obscures.* Il poursuit depuis une œuvre aussi riche qu'acclamée, en témoignent les succès notamment de *Dora Bruder, Un pedigree* ou encore *Dans le café de la jeunesse perdue.* Il signe avec *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier* son vingt-huitième ouvrage.

Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier

Patrick MODIANO

Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier
par **Patrick Modiano,**
160 p., 16,90 €
Copyright Gallimard.
En librairie
le 2 octobre.

LE LIVRE Chaque nouveau roman de Patrick Modiano est un événement – et pas seulement en raison du prestige littéraire de son auteur. Car l'œuvre de Modiano est un puzzle, où chaque pièce se ressemble sans jamais se confondre, laissant peu à peu deviner le tableau intime de l'écrivain. Et la dernière en date de ces pièces n'est pas la moins intéressante. *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier* débute avec la perte (accidentelle ?) d'un carnet d'adresses, qui va faire se croiser Jean Daragane, écrivain solitaire, et un couple étrange, formé par l'inquiétant Gilles Ottolini et la frêle Chantal Grippay. Ceux-ci sont en quête d'informations sur un certain Guy Torstel, qu'ils soupçonnent d'avoir eu maille à partir avec une sordide affaire après guerre. Or le nom de Torstel apparaît dans ce carnet, mais également furtivement dans un roman que Daragane a écrit des années auparavant, *Le Noir de l'été.* Qui était ce mystérieux personnage ? Comment l'écrivain a-t-il été amené à le rencontrer ? Peu à peu, la mémoire de ce nom oublié lui revient. Et avec elle le souvenir d'un groupe de types louches, de soirées interlopes, d'une maison dans la forêt, et d'une femme qui veilla un temps sur l'enfant qu'il était... Comme souvent chez Modiano, le mystère est propice à une enquête intime, où présent et passé viennent délicatement s'enlacer. Mais ce nouveau livre, bref et intense, surprend aussi par son ambiance funèbre, sa mélancolie déchirante. Comme s'il se trouvait hanté par les échos lointains d'une jeunesse tourmentée, que la fiction viendrait enfin sublimer. Sincère, bouleversant, magnifique. **Julien Bisson**

KIOSQUE.FR

Presque rien. Comme une piqûre d'insecte qui vous semble d'abord très légère. Du moins c'est ce que vous vous dites à voix basse pour vous rassurer. Le téléphone avait sonné vers quatre heures de l'après-midi chez Jean Daragane, dans la chambre qu'il appelait le « bureau ». Il s'était assoupi sur le canapé du fond, à l'abri du soleil. Et ces sonneries qu'il n'avait plus l'habitude d'entendre depuis longtemps ne s'interrompaient pas. Pourquoi cette insistance ? A l'autre bout du fil, on avait peut-être oublié de raccrocher. Enfin, il se leva et se dirigea vers la partie de la pièce près des fenêtres, là où le soleil tapait trop fort.

« J'aimerais parler à M. Jean Daragane. »

Une voix molle et menaçante. Ce fut sa première impression.

« Monsieur Daragane ? Vous m'entendez ? »

Daragane voulut raccrocher. Mais à quoi bon ? Les sonneries reprendraient, sans jamais s'interrompre. Et, à moins de couper définitivement le fil du téléphone...

« Lui-même.

— C'est au sujet de votre carnet d'adresses, monsieur. »

Il l'avait perdu le mois dernier dans un train qui l'emmenait sur la Côte d'Azur. Oui, ce ne pouvait être que dans ce train. Le carnet d'adresses avait sans doute glissé de la poche de sa veste au moment où il en sortait son billet pour le présenter au contrôleur.

« J'ai trouvé un carnet d'adresses à votre nom. »

Sur sa couverture grise était écrit : EN CAS DE PERTE RENVOYER CE CARNET À. Et Daragane, un jour, machinalement, y avait écrit son nom, son adresse et son numéro de téléphone.

« Je vous le rapporte à votre domicile. Le jour et l'heure que vous voudrez. »

Oui, décidément, une voix molle et menaçante. Et même, pensa Daragane, un ton de maître chanteur.

« Je préférerais que nous nous rencontrions à l'extérieur. »

Il avait fait un effort pour surmonter son malaise. Mais sa voix, qu'il aurait voulu indifférente, lui sembla brusquement une voix blanche.

« Comme vous voudrez, monsieur. »

Il y eut un silence.

« C'est dommage. Je suis tout près de chez vous. J'aurais aimé vous le remettre en main propre. »

Daragane se demanda si l'homme ne se tenait pas devant l'immeuble et s'il ne resterait pas là, en guettant sa sortie. Il fallait se débarrasser de lui au plus vite.

« Voyons-nous demain après-midi, finit-il par dire.

— Si vous voulez. Mais alors, près de mon lieu de travail. Du côté de la gare Saint-Lazare. »

Il était sur le point de raccrocher, mais il garda son sang-froid.

« Vous connaissez la rue de l'Arcade ? demanda l'autre. Nous pourrions nous retrouver dans un café. Au 42, rue de l'Arcade. »

Daragane nota l'adresse. Il reprit son souffle et dit :

« Très bien, monsieur. Au 42, rue de l'Arcade, demain, à cinq heures du soir. »

Puis il raccrocha sans attendre la réponse de son interlocuteur. Il regretta aussitôt de s'être comporté de manière aussi brutale, mais il mit cela au compte de la chaleur qui pesait sur Paris depuis quelques jours, une chaleur inhabituelle pour le mois de septembre. Elle renforçait sa solitude. Elle l'obligeait à rester enfermé dans cette chambre jusqu'au coucher du soleil. Et puis, le téléphone n'avait plus sonné depuis des mois. Et le portable, sur son bureau, il se demanda quand il l'avait utilisé pour la dernière fois. Il savait à peine s'en servir et se trompait souvent quand il appuyait sur les touches.

Si l'inconnu n'avait pas téléphoné, il aurait oublié pour toujours la perte de ce carnet. Il tentait de se souvenir des noms qui y figuraient. La semaine précédente, il voulait même le reconstituer et, sur une feuille blanche, il avait commencé à dresser une liste. Au bout d'un instant, il avait déchiré la feuille. Aucun des noms n'appartenait aux personnes qui avaient compté dans sa vie et dont il n'avait jamais eu besoin de noter les adresses et les numéros de téléphone. Il les savait par cœur. Sur ce carnet, rien que des relations dont on dit qu'elles sont « d'ordre professionnel », quelques adresses prétendument utiles, pas plus d'une trentaine de noms. Et parmi eux plusieurs qu'il aurait fallu supprimer, parce qu'ils n'avaient plus cours. La seule chose qui l'avait préoccupé après la perte du carnet c'était d'y avoir mentionné son nom à lui, et son adresse. Bien sûr, il pouvait ne pas donner suite et laisser cet individu attendre vainement au 42, rue de l'Arcade. Mais alors, il resterait toujours quelque chose en suspens, une menace. Il avait souvent rêvé, au creux de certains après-midi de solitude, que le téléphone sonnerait et qu'une voix douce lui donnerait rendez-vous. Il se rappelait le titre d'un roman qu'il avait lu : *Le Temps des rencontres.* Peut-être ce temps-là n'était-il pas encore fini pour lui. Mais la voix de tout à l'heure ne lui inspirait pas confiance. A la fois molle et menaçante, cette voix. Oui.

Il demanda au chauffeur de taxi de le laisser à la Madeleine. Il faisait moins chaud que les autres jours et l'on pouvait marcher à condition de choisir le trottoir de l'ombre. Il suivait la rue de l'Arcade, déserte et silencieuse sous le soleil.

Il ne s'était pas trouvé dans ces parages depuis une éternité. Il se souvint que sa mère jouait dans un théâtre des environs et que son père occupait un bureau tout au bout de la rue, à gauche, au 73, boulevard Haussmann. Il fut étonné d'avoir encore en mémoire le numéro 73. Mais tout ce passé était devenu si translucide avec le temps... une buée qui se dissipait sous le soleil.

Le café était à l'angle de la rue et du boulevard Haussmann. Une salle vide, un long comptoir surmonté d'étagères, comme dans un self-service ou un ancien

KIOSQUE.FR

Wimpy. Daragane s'assit à l'une des tables du fond. Cet inconnu viendrait-il au rendez-vous ? Les deux portes étaient ouvertes, l'une sur la rue et l'autre sur le boulevard, à cause de la chaleur. De l'autre côté de la rue, le grand immeuble du 73... Il se demanda si l'une des fenêtres du bureau de son père ne donnait pas de ce côté-là. A quel étage ? Mais ces souvenirs se dérobaient à lui au fur et à mesure, comme des bulles de savon ou les lambeaux d'un rêve qui se volatilisent au réveil. Sa mémoire aurait été plus vivace dans le café rue des Mathurins, devant le théâtre, là où il attendait sa mère, ou aux alentours de la gare Saint-Lazare, une zone qu'il avait beaucoup fréquentée autrefois. Mais non. Certainement pas. Ce n'était plus la même ville.

« Monsieur Jean Daragane ? »

Il avait reconnu la voix. Un homme d'une quarantaine d'années se tenait devant lui, accompagné d'une fille plus jeune que lui.

« Gilles Ottolini. »

C'était la même voix, molle et menaçante. Il désignait la fille :

« Une amie... Chantal Grippay. »

Daragane demeurait sur la banquette, immobile, sans même leur tendre la main. Ils s'assirent tous deux, en face de lui.

« Veuillez nous excuser... Nous sommes un peu en retard... »

Il avait pris un ton ironique, sans doute pour se donner une contenance. Oui, c'était la même voix avec un léger, presque imperceptible, accent du Midi que Daragane n'avait pas remarqué la veille au téléphone.

Une peau couleur ivoire, des yeux noirs, un nez aquilin. Le visage était mince, aussi coupant de face que de profil.

« Voilà votre bien », dit-il à Daragane, sur le même ton ironique qui semblait cacher une certaine gêne.

Et il sortit de la poche de sa veste le carnet d'adresses. Il le posa sur la table en le couvrant de la paume de la main, les doigts écartés. On aurait dit qu'il voulait empêcher Daragane de le prendre.

La fille se tenait légèrement en retrait, comme si elle ne voulait pas attirer l'attention sur elle, une brune d'une trentaine d'années, les cheveux mi-longs. Elle portait une chemise et un pantalon noirs. Elle jeta un regard inquiet sur Daragane. A cause de ses pommettes et de ses yeux bridés, il se demanda si elle n'était pas d'origine vietnamienne – ou chinoise.

« Et où avez-vous trouvé ce carnet ?

— Par terre, sous une banquette du buffet de la gare de Lyon. »

Il lui tendit le carnet d'adresses. Daragane l'enfonça dans sa poche. En effet, il se souvint que le jour de son départ pour la Côte d'Azur il était arrivé en avance à la gare de Lyon et qu'il s'était assis au buffet du premier étage.

« Vous voulez boire quelque chose ? » demanda le dénommé Gilles Ottolini.

Daragane eut envie de leur fausser compagnie. Mais il se ravisa.

« Un Schweppes.

— Essaie de trouver quelqu'un pour prendre la commande. Ce sera un café pour moi », dit Ottolini, en se tournant vers la fille.

Celle-ci se leva aussitôt. Apparemment, elle avait l'habitude de lui obéir.

« Ça devait être gênant pour vous d'avoir perdu ce carnet... »

Il sourit d'un drôle de sourire qui sembla à Daragane insolent. Mais c'était peut-être de sa part de la maladresse ou de la timidité.

« Vous savez, dit Daragane, je ne téléphone pratiquement plus. »

L'autre lui jeta un regard étonné. La fille revenait vers leur table et reprit sa place.

« Ils ne servent plus à cette heure. Ils vont fermer. »

C'était la première fois que Daragane entendait la voix de cette fille, une voix rauque et qui n'avait pas le léger accent du Midi de son voisin. Plutôt l'accent parisien, si cela signifie encore quelque chose.

« Vous travaillez dans le coin ? demanda Daragane.

— Dans une agence de publicité, rue Pasquier. L'agence Sweerts.

— Et vous aussi ? » Il s'était tourné vers la fille. « Non », dit Ottolini sans laisser le temps de répondre à la fille. « Elle ne fait rien pour le moment. » Et de nouveau ce sourire crispé. La fille aussi esquissait un sourire.

Daragane avait hâte de prendre congé. S'il ne le faisait pas tout de suite, parviendrait-il à se débarrasser d'eux ?

« Je vais être franc avec vous... » Il se penchait vers Daragane, et sa voix était plus aiguë.

Daragane éprouva le même sentiment que la veille, au téléphone. Oui, cet homme avait une insistance d'insecte.

« Je me suis permis de feuilleter votre carnet d'adresses... une simple curiosité... »

La fille avait tourné la tête, comme si elle feignait de ne pas entendre.

« Vous ne m'en voulez pas ? »

Daragane le regarda droit dans les yeux. L'autre soutenait son regard.

« Pourquoi vous en voudrais-je ? »

Un silence. L'autre avait fini par baisser les yeux. Puis, avec la même voix métallique :

« Il y a quelqu'un dont j'ai trouvé le nom dans votre carnet d'adresses. J'aimerais que vous me donniez des renseignements sur lui... »

Le ton était devenu plus humble.

« Excusez mon indiscrétion...

— De qui s'agit-il ? » demanda Daragane à contre-cœur.

KIOSQUE.FR

Il éprouvait brusquement le besoin de se lever et de marcher à pas rapides vers la porte ouverte sur le boulevard Haussmann. Et de respirer à l'air libre.

« D'un certain Guy Torstel. »

Il avait prononcé le prénom et le nom en articulant bien les syllabes, comme pour éveiller la mémoire assoupie de son interlocuteur.

« Vous dites ?

— Guy Torstel. »

Daragane sortit de sa poche le carnet d'adresses et l'ouvrit à la lettre *T*. Il lut le nom, tout en haut de la page, mais ce Guy Torstel n'évoquait rien pour lui.

« Je ne vois pas qui ça peut être.

— Vraiment ? »

L'autre paraissait déçu.

« Il y a un numéro de téléphone à sept chiffres, dit Daragane. Ça doit dater d'au moins une trentaine d'années... »

Il tourna les pages. Tous les autres numéros de téléphone étaient bien ceux d'aujourd'hui. A dix chiffres. Et ce carnet d'adresses, il ne s'en servait que depuis cinq ans.

« Ce nom ne vous dit rien ?

— Non. »

Quelques années auparavant, il aurait fait preuve de cette amabilité que tout le monde lui reconnaissait. Il aurait dit : « Laissez-moi un peu de temps pour éclaircir le mystère... » Mais les mots ne venaient pas.

« C'est à cause d'un fait divers sur lequel j'ai réuni pas mal de documentation, reprit l'autre. Ce nom est cité. Voilà... »

Il paraissait brusquement sur la défensive.

« Quel genre de fait divers ? »

Daragane avait posé la question machinalement, comme s'il retrouvait ses vieux réflexes de courtoisie. « Un très ancien fait divers... Je voudrais écrire un article là-dessus... Au début, je faisais du journalisme, vous savez... »

Mais l'attention de Daragane se relâchait. Il devait vraiment leur fausser compagnie au plus vite, sinon cet homme allait lui raconter sa vie.

« Je suis désolé, lui dit-il. J'ai oublié ce Torstel... A mon âge, on a des pertes de mémoire... Je dois malheureusement vous quitter... »

Il se leva et leur serra la main à tous les deux. Ottolini lui jeta un regard dur, comme si Daragane l'avait injurié et qu'il était prêt à répliquer d'une manière violente. La fille, elle, avait baissé les yeux.

Il marcha vers la porte vitrée grande ouverte qui donnait sur le boulevard Haussmann en espérant que l'autre ne lui barrerait pas le passage. Dehors, il respira à pleins poumons. Quelle drôle d'idée, ce rendez-vous avec un inconnu, lui qui n'avait vu personne depuis trois mois et qui ne s'en portait pas plus mal... Au contraire. Dans cette solitude, il ne s'était jamais senti aussi léger, avec de curieux moments d'exaltation le matin ou le soir, comme si tout était encore possible et que, selon le titre du vieux film, l'aventure était au coin de la rue... Jamais, même durant les étés de sa jeunesse, la vie ne lui avait paru aussi denuée de pesanteur que depuis le début de cet été-là. Mais l'été, tout est en suspens – une saison « métaphysique », lui disait jadis son professeur de philosophie, Maurice Caveing. C'est drôle, il se rappelait le nom « Caveing » et il ne savait plus qui était ce Torstel.

Il y avait encore du soleil, et une légère brise atténuait la chaleur. A cette heure-là, le boulevard Haussmann était désert.

Au cours des cinquante dernières années, il était souvent passé par là, et même dans son enfance, quand sa mère l'emmenait, un peu plus haut sur le boulevard, au grand magasin du Printemps. Mais ce soir, cette ville lui semblait étrangère. Il avait largué toutes les amarres qui pouvaient encore le relier à elle, ou bien c'est elle qui l'avait rejeté.

Il s'assit sur un banc et sortit le carnet d'adresses de sa poche. Il s'apprêtait à le déchirer et à en éparpiller les morceaux dans la corbeille de plastique vert à côté du banc. Mais il hésita. Non, il le ferait tout à l'heure, chez lui, en toute tranquillité. Il feuilleta distraitement le carnet. Parmi ces numéros de téléphone, pas un seul qu'il aurait eu envie de composer. Et puis, les deux ou trois numéros manquants, ceux qui avaient compté pour lui et qu'il savait encore par cœur, ne répondraient plus.

Vers neuf heures du matin, le téléphone sonna. Il venait de se réveiller.

« Monsieur Daragane ? Gilles Ottolini. »

La voix lui parut moins agressive que la veille.

« Je suis désolé pour hier... j'ai l'impression que je vous ai importuné... »

Le ton était courtois, et même déférent. Plus du tout cette insistance d'insecte qui avait tant gêné Daragane.

« Hier... j'ai voulu vous rattraper dans la rue... Vous êtes parti si brutalement... »

Un silence. Mais celui-ci n'était pas menacant.

« Vous savez, j'ai lu quelques-uns de vos livres. En particulier *Le Noir de l'été*... »

Le Noir de l'été. Il mit quelques secondes avant de réaliser qu'il s'agissait, en effet, d'un roman qu'il avait écrit, jadis. Son premier livre. C'était si loin...

« J'ai beaucoup aimé *Le Noir de l'été*. Ce nom qui figure dans votre carnet d'adresses et dont nous avons parlé... Torstel... vous l'avez utilisé dans *Le Noir de l'été*. »

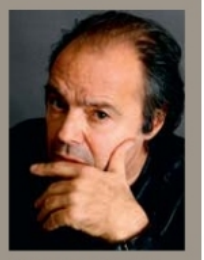
Daragane n'en avait aucun souvenir. Pas plus d'ailleurs que du reste du livre.

« Vous en êtes sûr ?

— Vous ne faites que citer ce nom...

— Il faudrait que je relise *Le Noir de l'été*. Mais je n'en ai plus un seul exemplaire.

— Je pourrais vous prêter le mien. »



BIOGRAPHIE

Bleu comme l'enfer (1983), *Zone érogène* (1984), *37°2 le matin* (1985, adapté au cinéma avec le succès que l'on sait) : tous ceux qui l'ont lu dans les années 1980 ont un Djian vissé à l'âme depuis. Lui qui écrivit son premier livre (*50 contre 1*, recueil de nouvelles) alors qu'il travaillait de nuit dans un péage d'autoroute sarthois est resté, depuis, cet auteur au style cru, ciselé et métaphorique, aux histoires amorales et marquantes. Malgré quelques coups de mou, sa production énorme (presque un roman par an) fait de lui une de nos plumes les plus affûtées, émouvantes, essentielles.

Chéri-Chéri

Philippe DJIAN

Chéri-Chéri
par **Philippe Djian,**
240 p., 18,90 €
Copyright Gallimard.
En librairie
le 9 octobre.

LE LIVRE A son meilleur, Philippe Djian happe le lecteur dès les premières pages de *Chéri-Chéri*. Denis est un homme à deux vies : le jour, il est écrivain sans succès et critique poussif dans la presse ; la nuit, il s'habille en femme pour chanter et danser dans un cabaret. Il ne s'est marié avec Hannah que par arrangement avec sa future belle-famille. Et aujourd'hui, c'est son beau-père, Paul, qui le fait chanter. Lui pour qui son gendre est un raté, lui qui a fourni l'appartement où vit le couple de sa fille. Lui qui a, aussi, une activité cachée... Pour apprendre le sens de l'honneur à son gendre, Paul va lui trouver une mission : avec un certain Robert, Denis ira réclamer de façon musclée leurs impayés aux débiteurs de son beau-père. Mais chez Djian, la fiction sort souvent de son cadre d'origine pour déboucher sur d'autres histoires. A ces deux hommes à la vie double, le roman a assigné deux femmes bien différentes : Hannah, qui appelle son mari « Chéri-Chéri », est aussi niaise que sa mère, Véronica, est belle et fatale. Et avec Denis, elle va tester son pouvoir de séduction – on sait que chez Djian rôde toujours un désir familial interdit. Tout dérape, et l'auteur de s'en donner à cœur joie pour télescoper les mondes de la création littéraire et de la petite mafia, celui de la nuit et de l'écriture, celui des couples et des mensonges, et pour éclater, une fois encore, les modèles familiaux avec leur relent de tabous et de vengeance. Troublant, envoûtant, *Chéri-Chéri* devient déroutant lorsque s'immisce dans l'intrigue le roman de Denis. Tout se confond alors. Et c'est, finalement, au lecteur de faire la mise au point. **Hubert Artus**

HÉLIE/GALLIMARD

KIOSQUE.FR

Le jour, on m'appelait Denis. J'étais un écrivain qui connaissait un certain succès et qui avait la dent dure, comme critique. Certains soirs, on m'appelait Denise. Bon, je dansais dans un cabaret.

Par bien des côtés, il s'agissait d'une situation assez pénible, qui compliquait singulièrement ma vie, mais je n'aurais pas changé pour une autre. Cette existence me convenait. Cette fois, pourtant, on m'avait sérieusement tabassé.

Hannah, ma femme, est entrée brusquement dans la chambre de l'hôpital et me voyant, elle s'est figée devant mon lit avec une main sur la bouche, le souffle coupé. On m'avait jeté d'un train et j'avais roulé sur le ballast.

Mais oui, ma chérie, mais le train était arrêté en pleine voie, heureusement. Le train ne roulait pas, réfléchis une minute. Sinon je ne serais pas là. J'ai eu affaire à des petits voyous. Et personne n'a bougé dans ce maudit train. Les types m'ont balancé par-dessus bord. Assieds-toi, Hannah, prends une chaise. Ne va pas tomber dans les pommes.

Aujourd'hui c'est rouge, demain ce sera bleu, puis vert, puis jaune violacé. Ça va bien, ma chérie, ressaisis-toi. Je ne sens rien. Ils m'ont donné ce qu'il faut. Ils sont bien, ici. Ils n'ont pas beaucoup de moyens mais ils sont civilisés.

Elle a sorti un mouchoir de son sac pour se sécher les yeux. Je l'observai. Je la regardai faire en silence.

Tu te mets trop de rimmel, lui ai-je fait remarquer. Tes yeux, on dirait des morceaux de charbon. Et ce mini-short, cette chose obscène que tu portes, mais tu es folle, ma parole, tu as l'air d'une putain.

Elle hausse les épaules puis vérifie qu'il n'y a pas d'infirmière à l'horizon et nous allumons des cigarettes. Ma main tremble un peu. Mes oreilles sifflent encore.

En tout cas, Hannah, tu n'en parles à personne et si on te le demande, c'est une chute dans l'escalier.

Elle dit avec toi, il faut toujours mentir. Tu mens tout le temps.

Ah je t'en prie, Hannah, je fais pour le mieux. Je n'ai pas besoin d'être mêlé à un scandale quelconque. Je n'ai pas besoin qu'on sache que j'ai été agressé. Pas de publicité. Merci. Tu trouves que les livres se vendent bien, peut-être. Moi pas. Alors ne t'occupe de rien. Ne te lance pas dans des réflexions philosophiques. Laisse-moi faire. Laisse-moi gérer ça.

Apparemment, je pouvais marcher. Malgré une migraine carabinée, je me levai. J'étais couvert d'ecchymoses, perclus de fatigue, vaguement nauséeux. Je m'appuyai à son épaule pour enfiler le pantalon qu'elle m'avait apporté.

Hannah était une sorte de poupée Barbie comme on en trouve là-bas, un peu fanée, avec un ruban rose dans les cheveux, des chemises délavées et de grosses lèvres boudeuses, repulpées à l'acide. Sexuellement, elle ne présentait plus beaucoup d'intérêt à mes yeux, mais elle restait la personne la plus proche de moi. Et elle ne m'avait jamais demandé de lui expliquer ce goût que j'avais de m'habiller en femme, mes faux seins, *L'Ulysse,* etc. Ça ne la dérangeait pas.

Lorsque je lui avais demandé de m'épouser, elle avait éclaté en sanglots et passé la journée en larmes. Je n'en croyais pas mes yeux. Je suis tellement heureuse de ce qui m'arrive, avait-elle déclaré. Je lui avais pourtant longuement expliqué qu'il s'agissait d'un arrangement avec sa famille après que je l'avais fichue enceinte, que je n'avais pas une once de véritable amour à lui donner, elle refusait de l'entendre et pleurait de joie en dansant à travers le salon de l'appartement que ses parents avaient mis plus ou moins à notre disposition. Je pleurai de joie à mon tour en découvrant qu'il y avait un bureau, que j'allais avoir un bureau. Je n'avais pas d'importants revenus à l'époque et c'était peut-être la première fois que je voyais un bureau, une pièce uniquement consacrée à ça dans un appartement, à noircir des pages avec obstination, et pendant ce temps Hannah sautait de joie à mes côtés, accrochée à mon bras et gloussant de satisfaction. Tu vas être super bien, me répétait-elle en boucle. Chéri-Chéri, tu vas être super bien.

D'accord. Mais ne m'appelle pas Chéri-Chéri. S'il te plaît. Merci.

Elle conduit vite. Je ne sais pas comment elle a fait pour rester en vie jusqu'aujourd'hui à ce régime. Elle conduit le plus souvent le pied au plancher, elle se faufile, elle passe en force, un vrai danger public, alors je ne sais pas par quel miracle elle n'a encore écrasé personne ou elle-même volé dans le décor mais c'est ainsi. D'étranges breloques pendent à son rétroviseur et se balancent, des amulettes, je pense.

Fais attention avec toutes ces feuilles mortes. Ça glisse, lui dis-je.

Ça la fait rire. Son visage disparaît sous ses boucles blondes. Elle n'en ralentit pas pour autant. Mais je suis encore trop faible pour me livrer à un bras de fer avec elle et je me contente de m'agripper aux accoudoirs. Je me sens mieux dans les embouteillages que nous rencontrons à la sortie du périphérique, je me détends. J'avale une poignée de comprimés en grimaçant. Je pense que je me suis fêlé une côte.

Finalement, nous arrivons sains et saufs. J'inspecte les alentours puis je sors de la voiture en boitant, armé d'une canne, col relevé, un bandage autour de la tête. J'emplis un instant mes poumons de la fraîcheur poivrée de l'automne et m'engouffre à l'intérieur.

Nous sommes au milieu de l'après-midi mais la lumière est déjà basse en raison d'un ciel obscurci de nuages sombres qui remontent par nappes de l'horizon.

Je me dirige directement vers ma chambre. Je m'y enferme. Je reste un bon moment debout, devant le miroir de la salle de bains. Immobile. Nu. Avec précaution j'ai retiré ma bande. La compresse. Je me suis entaillé le cuir chevelu en atterrissant sur le ballast. Je vois tous ces points qu'on m'a faits. Ces types auraient pu me tuer en

KIOSQUE.FR

me jetant sur des pierres la tête la première, les bras attachés dans le dos avec ma propre cravate. De vrais dingues. Père demande si tout va bien, me lance-t-elle à travers la porte.
Dis-lui que je me porte comme un charme. Dis-lui que je suis désolé d'avoir saigné du nez dans le hall. Dis-lui que j'envoie quelqu'un et remercie-le de prendre de mes nouvelles.
Je grimace. Cette situation dure depuis longtemps. Cette proximité débile. Je me souviens du choc que j'avais ressenti lorsqu'il m'avait annoncé la nouvelle, de ce coup droit en pleine poitrine lorsqu'il m'avait annoncé qu'ils réintégraient l'appartement du rez-de-chaussée Veronica et lui, en raison de la crise, de ce mauvais vent qui s'était abattu sur le Vieux Continent.
Qu'est-ce que vous me chantez là, Paul, avais-je pu déglutir enfin. Pourquoi ça m'ennuierait, vous êtes malade. Vous êtes sa famille. Et puis d'abord, vous êtes chez vous. C'est drôle. Nous allons donc être voisins si j'ai bien compris. C'est amusant, non.
Je souriais mais c'était comme si un nuage s'était posé au-dessus de ma tête et ne bougeait plus.
Hannah et moi occupions le premier. Lorsque je m'avançais désormais sur notre balcon, je battais rapidement en retraite pour ne pas avoir affaire à lui — il errait souvent dans le jardin de la copropriété, tournait autour de la piscine et jetait un coup d'œil en direction de notre appartement au-dessus du leur, et son œil avait un éclat sourd.
Le courant n'était jamais passé entre lui et moi, pas le moindre atome crochu. M'observant dans le miroir, je me demandais comment il réagirait en découvrant ma nouvelle figure, mon visage bouffi, mes yeux pochés, mes multiples égratignures.
Au fond de lui, père t'aime bien, me disait-elle.
Il rêve de me voir griller en enfer, ce salaud, ce cul béni.
Qu'est-ce que tu me racontes.
J'imaginais très bien le sourire qu'il allait avoir en m'ouvrant la porte, l'air qu'il allait prendre de celui à qui on ne la fait pas.
La nouvelle de leur retour et la perspective de leur emménagement dans l'appartement du rez-de-chaussée m'avaient alors littéralement assommé et je m'étais senti tendu durant plusieurs jours. Puis je m'étais réveillé un matin et deux camions étaient garés un peu plus bas, dans l'allée, et leurs moteurs tournaient au ralenti et les gars sont sortis et j'ai vu défiler sous mes yeux, sur leur dos, le mobilier des parents d'Hannah, ce mobilier que je connaissais bien, table, chaises en skaï rouge, fauteuils, canapé en peau de zèbre, j'assistai à la navigation incertaine d'un train fantôme, à la lente procession des éléments nauséeux d'un décor qui se mettait en place, là, une commode chinoise, une machine italienne à couper le jambon et tout le bazar, toutes leurs fichues merdes qu'ils rapatriaient après la chute des banques.
J'avais dit je n'aime pas ça du tout, Hannah. Je n'ai pas envie de me retrouver nez à nez avec lui dans la piscine. Ton père me fait chier, tu comprends. Je suis désolé. J'ai remarqué que je ne dors plus bien depuis qu'ils sont là. Je ne vais pas pouvoir tenir le coup.
Je le pensais sincèrement. J'étais certain de partir bientôt en vrille dans de telles conditions. Mais des mois, des années ont passé, tellement vite, c'est hallucinant.
Je me suis un peu arrangé la figure. J'ai quelques notions sur ce sujet, bien entendu, et j'ai le matériel nécessaire à portée de la main — les crèmes, les poudres, les fonds de teint et démaquillants, lingettes, gloss, faux cils sont fournis et ce n'est pas rien au prix où sont les cosmétiques.
Je me change puis Hannah et moi descendons. Il vient nous ouvrir. Dès qu'il pose le regard sur moi, ses yeux s'écarquillent.
Il me prend par le coude avant de glousser. Oh Denis, oh mon pauvre vieux, me ricane-t-il à l'oreille, mais qu'est-ce qui vous a mis dans cet état. Vous auriez fait une mauvaise rencontre.
Ses yeux brillent. S'il me prenait l'envie de l'insulter je n'y parviendrais même pas tant mes lèvres sont gonflées, mes mâchoires douloureuses. Il me conduit jusqu'au bar et me sert un verre pour me remettre. Je vois qu'il a déjà le sien. Je prends une paille et je parviens à la glisser entre mes lèvres. Hannah va rejoindre sa mère et nous abandonne son père et moi. Il me dit vous fréquentez un drôle de milieu, Denis, laissez-moi vous le dire, mon vieux. J'écarte les bras et les laisse retomber contre mes cuisses. Je soupire.
Paul, mais vous n'y êtes pas du tout. Vous vous trompez. Je joue dans un spectacle. Je suis acteur. Attendez, je désespère de vous en convaincre un jour. Je fais ça depuis des années, je vous le dis depuis le début, pour moi c'est un travail comme un autre. N'allez pas chercher autre chose. Ce n'est pas ma faute si les écrivains sont si mal payés dans ce pays, comparés aux sportifs, qu'ils doivent trouver un second emploi. Non, c'est mon iPhone qu'ils voulaient ces dégénérés et je venais de l'acheter, il était tout neuf.
Le crépuscule descend. Son sourire s'élargit comme si je venais de lui raconter une blague encore plus drôle que la précédente. Il était en train de regarder du golf lorsque nous sommes arrivés. Il est en plein tournoi de Shanghai. Johnson a réalisé un eagle au seizième trou, m'annonce-t-il en se tournant vers les images qui défilent sur l'écran. Il paraît que Tiger a repris du poids, déclaré-je. Comment est-ce possible. Qu'est-ce qu'il a dans le crâne.
Je m'assieds à côté de lui sur le canapé tandis qu'il remonte le son mais c'est un moment silencieux durant lequel Johnson se concentre. Le présentateur parle à voix basse, attendant que la balle s'envole à deux cent cinquante à l'heure. On entend des pépiements d'oiseaux. Et c'est le sifflement du swing.

Paul, dis-je, écoutez-moi, c'est super dur en ce moment. Les livres ne se vendent pas. En tout cas les miens. Ce qui m'amène à vous demander, Paul, j'entends, à propos du loyer, ma foi, un coup de pouce nous ferait du bien, vous voyez.

De l'autre côté des baies Hannah et sa mère discutent au bord du bassin en compagnie de quelques voisins. Le jacuzzi fume. Il ne fait pas très chaud pour se baigner mais l'eau est à trente degrés et certains font des longueurs à la tombée de la nuit. La copropriété compte une douzaine d'appartements et autant de studios répartis entre quatre bâtiments qui ont un accès direct à la piscine et au jardin que d'ordinaire sillonnent des types en short vert montés sur des motoculteurs — je me suis servi de leur panoplie, réduite à un minishort en cuir et une brassière Nasty Gal fleurie, genre Selena Gomez, dans mon dernier spectacle et le public a bien marché.

Je baisse la tête en attendant qu'il se décide à me répondre. Je lui accorde quelques minutes pour le laisser jouir de la situation.

Je ne dis rien lorsqu'il pose la main sur mon épaule.

Il me dit Denis, je me demande si c'est un service à vous rendre.

Je suis obligé de lever les yeux sur lui. De lui offrir une prière muette — qui me dégoûte. Au fond de lui Paul est un fou enragé, je le vois clairement dans son regard. Je suis à la merci d'un fou enragé.

Il finit par se pencher vers mon oreille et me souffle sur un ton puant de fausse empathie écoutez, Denis, ça m'embête de vous dire ça, mon vieux, mais je trouve que vous êtes pas raisonnable. Non, sincèrement. Un homme doit être capable de payer son loyer. C'est la moindre des choses. Nom d'un chien, vous pourriez être un peu plus responsable. Vous êtes le mari de ma fille, je ne veux pas avoir à me soucier pour elle, je ne veux pas trembler pour elle, c'est ce que je veux vous dire, vous comprenez.

J'aimerais sourire à son misérable discours mais toute la figure me cuit comme une boule de feu. Je fais celui qui n'a pas entendu. En tout cas, dis-je, votre aide serait la bienvenue. Pensez ce que vous voulez, Paul. Je me donne beaucoup plus de mal que vous ne vous en donnez. Je dois aller gagner de l'argent, entre autres. Ça vous dit quelque chose, non, gagner de l'argent, peut-être que vous avez oublié ce que c'est, Paul, peut-être que c'est loin pour vous, mais ça ne tombe pas du ciel. Les billets ne sont pas accrochés dans les arbres. Comment vivre dans ce pays quand on est écrivain si l'on n'a pas de revenus complémentaires. Je suis sincèrement désolé d'être écrivain plutôt que champion de tennis, ne croyez pas que ça m'amuse.

Il s'écarte de moi et s'apprête à m'annoncer qu'il y a d'autres moyens pour gagner sa vie que de se produire en bas résille sur la scène d'un cabaret de seconde zone essentiellement fréquenté par des travelos, mais il se retient car la mère et la fille à l'instant remontent du jardin et nous rejoignent. Je sais ce qu'il pense de moi. Et je m'en moque. Je suis presque ravi de lui imposer mon visage meurtri qui tourne au bleu-mauve, au gris-rose, mon œil poché. Je vois qu'il grimace de dégoût.

Alors, les filles, leur lance-t-il. Ça boume, les filles.

Avant qu'elles ne s'approchent je lui glisse bon, alors Paul, que fait-on pour ce loyer et vous savez bien que je ne demande pas ça pour moi, mais qu'est-ce qu'on fait. Il me répond d'un geste agacé — que je prends aussitôt pour une manière de passer l'éponge sur le mois de loyer que nous avons en retard et peut-être, suggéré-je, sur le prochain si la situation continue de se dégrader. Il me semble entendre un grognement, des dents grincer avant qu'il ne s'en aille au-devant des deux femmes, les bras écartés comme des pinces.

Veronica manifeste davantage de compassion à mon égard. Elle me prend par le bras pour me reconduire sur le canapé d'où je viens. Elle veut que je reste assis, que je me fasse servir en toutes choses. Elle garde ma main entre les siennes durant une bonne minute. Sans rien dire. Elle est le portrait inverse de sa fille. C'est une brune aux cheveux raides, plutôt silencieuse. Pendant ce temps, Paul et Hannah sont plantés debout devant l'écran. Les images sont retransmises en direct de Shanghai. J'ai beaucoup appris de mes erreurs passées et j'ai su rester patient déclare Dustin Johnson à la fin de la partie, souriant d'une oreille à l'autre. Hannah sort des mains de son coiffeur et c'est une avalanche de boucles blondes qui brille comme un soleil sur la terrasse où elle s'entretient à présent avec son père.

Il se fait du souci pour sa fille, me dit sa mère.

Je lui retire ma main. Il m'a forcé à l'épouser, répliqué-je. Qu'est-ce que je vous ai dit, Veronica. Je ne vous ai pas dit que vous faisiez erreur, que j'étais pratiquement sûr de ne jamais pouvoir lui offrir le même train de vie, le même confort financier, mais est-ce qu'il m'a écouté, est-ce que vous m'avez écouté une minute. Maintenant attendez. Je vais vous confier quelque chose. Je trouve que je me débrouille assez bien. Il y a quelques petits incidents, bien sûr, comme ces stupides découverts, comme ce stupide loyer, mais je parviens presque à le régler chaque mois, et idem pour les dépenses courantes. Alors qu'on ne vienne pas me reprocher de ne pas en faire assez, je n'ai que deux bras et deux jambes. Venez voir au milieu de la nuit, vous serez surprise, vous trouverez de la lumière à la fenêtre de ma chambre. Je ne dors pas.

Elle reprend ma main. Elle sait tout ça. Elle tient à me rassurer tout en insistant sur le fait que Paul est dans son rôle de père. Mais il voit bien que sa fille n'est pas malheureuse et c'est ce qui compte.

KIOSQUE.FR

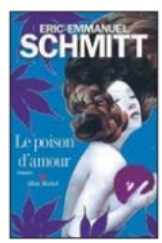
LE DÉBAT DE LIRE:

Faut-il repenser l'amour ?

ENTRETIEN AVEC ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT ET RUWEN OGIEN

Eric-Emmanuel Schmitt

Philosophe de formation, il rencontre ses premiers succès au théâtre avec *Le Visiteur*, primé aux Molières, ou *Le Libertin*. En parallèle, il poursuit depuis vingt ans une œuvre littéraire prolifique, alternant le roman (*La Part de l'autre*, *L'Evangile selon Pilate*...) et la nouvelle (*Odette Toulemonde et autres histoires*...). Passionné de musique classique, aujourd'hui directeur du théâtre Rive Gauche, il publie ce mois-ci *Le Poison d'amour*, deuxième volet d'un diptyque entamé en avril avec *L'Elixir d'amour*.



Le Poison d'amour par **Eric-Emmanuel Schmitt** (Albin Michel)

Ruwen Ogien

Né en Allemagne, mais éduqué en France, ce disciple de Jacques Bouveresse s'est particulièrement intéressé à la philosophie morale et au concept d'éthique minimale. Directeur de recherche au CNRS, il a signé ces dernières années une poignée d'ouvrages percutants, tels que *Penser la pornographie*, *L'Etat nous rend-il meilleurs* ?, ou encore *L'Influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*.... Il vient de publier *Philosopher ou faire l'amour*, essai visant à comprendre les ressorts amoureux en mêlant réflexions philosophiques et chansons populaires.

Philosopher ou faire l'amour par **Ruwen Ogien** (Grasset)

Quelle place tient aujourd'hui l'amour dans nos sociétés ? A l'heure où se multiplient aussi bien les sites de rencontre que les éloges de l'amour éternel, l'écrivain et le philosophe explorent les méandres de ce sentiment à la réalité complexe.

Pourquoi l'amour est-il un sujet aussi fréquenté par les romanciers, et si peu par les philosophes ?

Eric-Emmanuel Schmitt : Parce que c'est un sujet confus, dont la réalité est tout autant physique que psychologique, et idéologique. Le poison d'amour, qui donne son titre à mon roman, ce sont les idéologies de l'amour. Ce sont elles qui exercent une pression sur la vie des êtres et les soumettent à des diktats – le diktat de l'amour éternel, le diktat du couple…ou encore des pressions inverses, comme je le montre dans le roman ! Aujourd'hui, on ne propose plus aux jeunes filles, par exemple, l'idée de l'amour éternel comme au XIXe siècle, mais on leur dit au contraire que l'amour est toujours éphémère. C'est une nouvelle intoxication. En réalité, chacun doit sécréter son propre élixir, sa propre conception de l'amour. Donc, c'est un sujet qui est traversé par notre corps mais qui est traversé aussi par le corps social, le corps philosophique, le corps idéologique. Comme romancier, cela me donne très envie d'investiguer.

Ruwen Ogien : La philosophie, c'est vrai, avait abandonné pendant assez longtemps le thème de l'amour, alors même qu'elle osait interroger d'autres expériences humaines. Ce thème est revenu sur le devant de la scène à l'occasion de la parution d'ouvrages comme celui d'Alain Badiou (*Eloge de l'amour*) ou d'Alain Finkielkraut (*Et si l'amour durait*). Ce qui a été mis en évidence, au fond, c'est une certaine idéologie conservatrice dans laquelle l'amour rend acceptable du point de vue de la dignité humaine un rapport charnel, quasi animal, avec quelqu'un.

KIOSQUE.FR

« Il est de bon ton aujourd'hui d'affirmer que le sexe sans amour ne vaut rien, moralement, mais aussi psychologiquement. »

Cette vision traditionnelle a-t-elle changé aujourd'hui ?

R.O. : Désormais, nous vivons dans un monde individualiste, une société dans laquelle il n'y a plus de rapports entre les gens. Et l'amour vient comme un remède à cette société, un moyen de restaurer le lien social. Ceci explique pourquoi la critique de la société néolibérale inclut aujourd'hui une glorification de l'amour. Je ne dirais pas que la conception que s'en fait Badiou est la même que celle de Finkielkraut, mais il y a quand même derrière eux un côté un peu nostalgique, grincheux à l'égard du monde moderne, qui voit l'amour comme un remède. Alors que je suis plutôt d'accord avec Eric-Emmanuel Schmitt, je le verrais davantage comme un poison !

E.-E.S. : Je pense que c'est aussi dû à une laïcisation du christianisme. Le christianisme, religion dominante de l'Occident, religion de l'amour, a finalement créé des formes de fidélité. Et même si on n'a pas la foi, dans ces fidélités il y a aussi cette idée que l'amour reste un meilleur lien social que la haine…

R.O. : Sur ce point-là, je suis d'accord avec vous ! Mais disons que j'étais un peu étonné qu'il n'y ait que les romanciers à faire la critique de l'amour, en continuant à le raconter tel qu'il est, tandis que les philosophes se contentent d'en proposer une glorification – ce dont se moquait d'ailleurs déjà Paul Ricœur ! Mon livre est donc avant tout une réaction à la désertion des interrogations critiques dans le domaine de l'amour.

Ne pas en faire l'éloge signifie-t-il pour autant qu'il faille le dévaluer ?

R.O. : Non, cela signifie repérer les lieux communs philosophiques, les idées de base sur l'amour (l'amour est plus important que tout, l'amour est au-delà du bien et du mal, l'amour qui n'est pas éternel n'est pas l'amour…), et en faire l'objet d'une véritable réflexion.

E.-E.S. : Je crois qu'on peut interroger de façon critique l'amour sans pour autant le flinguer. Il faut bien rappeler que nous souffrons d'une mollesse sémantique, en tout cas en français, qui veut qu'on emploie le mot « amour » autant pour dire « j'aime le vin » et « j'aime quelqu'un ». Mais au-delà de cette mollesse sémantique, le mot « amour » recouvre selon moi deux territoires totalement distincts, celui du sexe et celui du sentiment. Le territoire du sexe peut absolument se passer de cette notion d'amour. Il peut y avoir des rapports jouissifs, respectueux, dans le pur territoire du sexe sans qu'on y mette la notion d'amour. Et le territoire de l'amour peut lui aussi se passer de la dimension du sexe, car un amour sans sexe reste un amour incarné. Quand on aime ses enfants, c'est incarné, quand on aime ses amis, on aime aussi la chair de ses amis. Il n'y a pas de désir, ni de plaisir, mais il y a une incarnation.

Quel lien y a-t-il alors entre ces deux domaines distincts ?

E.-E.S. : Pour moi, nos histoires d'amour se passent à la frontière des deux domaines, c'est-à-dire avec un mélange de sexe et d'amour. Et c'est la grande difficulté pour nombre de couples, parce que la temporalité parfois n'est pas la même. On peut continuer à aimer sans désirer, on ne provoque pas le désir volontairement, etc. Donc, j'aurais vraiment envie de dire qu'il y a deux territoires différents, et qu'on est en face d'une grande pauvreté de concepts et de mots pour décrire la réalité. C'est peut-être pour cette raison que l'amour passionne autant les écrivains : il faut bien toute la sinuosité et les développements d'un récit pour arriver à remplacer des mots et des distinctions qui n'existent pas.

Cela signifie qu'il est impossible de trouver une définition globale de l'amour ?

R.O. : Beaucoup de philosophes ont cherché à trouver ce concept qui saurait unifier les différentes approches de l'amour – que ce soit l'amour du chocolat, l'amour de Dieu, l'amour d'une personne, ou l'amour des poissons rouges. Est-ce le même genre d'amour ? Chez Barthes ou chez Freud, il y a cette idée que tous ces amours ont en commun leur rapport à la sexualité. Aimer, c'est toujours avoir le désir de quelque chose.

E.-E.S. : Je suis favorable à une définition normative de l'amour, pour distinguer ce qui est de l'amour de ce qui n'en est pas – sans pour autant prétendre que ce qui n'en est pas n'est pas respectable. Je suis touché, par exemple, par la définition que Harry Frankfurt donne de l'amour, celle d'un souci purement désintéressé du bien-être de l'être aimé. C'est une définition de l'amour qui m'agrée – mais une réalité qu'en revanche je vois très rarement.

R.O. : Sauf peut-être des parents envers leurs enfants.

E.-E.S. : Ou dans le cadre de l'amitié. C'est-à-dire dans un amour hors de la sexualité, sans désir et sans plaisir.

S'il y a différents types d'amour, y a-t-il une hiérarchie entre eux ?

E.-E.S. : Non, ils sont trop différents pour qu'on esquisse une quelconque hiérarchie.

R.O. : Moi non plus, je ne ferais pas de hiérarchie entre ces différentes façons d'aimer. Mais soyons honnêtes : ce qui pose problème, c'est l'amour sexuel, qui dans les années 1970-1980 avait abandonné sa place de lanterne rouge de l'amour, et qui l'est redevenu maintenant sous deux formes. Il est de bon ton aujourd'hui d'affirmer que le sexe sans amour ne vaut rien, moralement, mais aussi psychologiquement. Moralement, il porte atteinte à la dignité humaine – on en revient là à une tradition antique de l'amour, qu'on retrouve chez Kant aussi, qui veut que le rapport sexuel soit animal et nous transforme réciproquement en objets. Seul l'amour le rendrait alors acceptable, sans porter atteinte à notre dignité. Mais à cette idée traditionnelle s'ajoute aujourd'hui une psychologisation du sexe, selon laquelle une relation sexuelle sans amour serait moins gratifiante. Que l'on ne peut être satisfait qu'en couchant avec des êtres que nous aimons. ●●●

KYLE THOMPSON/AGENCE VU

KIOSQUE.FR

●●● ***A l'opposé, peut-on vivre un amour qui soit totalement déconnecté de la question de la morale ?***

R.O. : Vous posez là la question de la valeur de l'amour, en relation avec d'autres valeurs comme la liberté et le bonheur. Est-il vrai que l'amour est la chose la plus importante de nos vies, comme le disait Edith Piaf ?

E.-E.S. : Cette question m'a beaucoup interrogé dans votre livre. Sans doute ne me l'étais-je jamais vraiment posée, parce que j'empruntais l'idéologie commune, selon laquelle aimer est toujours quelque chose de positif. Le croyant en moi ne pouvait que soutenir cette idée ! Est-il toujours bon d'aimer ? Ma réponse est plutôt anthropologique : pour moi, l'être humain est fait de désirs, de tensions contradictoires, la tension égoïste et la tension altruiste. La tension égoïste, c'est la première à voir le jour généralement chez l'être humain. Quant à la tension altruiste, comment se manifeste-t-elle ? Il y a deux chemins pour aller à l'autre : l'amour et la sexualité. Attention, il y a des sexualités qui ne vont pas jusqu'à l'autre, des sexualités égoïstes, où l'autre n'est qu'un instrument éphémère, provisoire, et tout de suite absorbé par le plaisir et la cessation du désir. Mais la sexualité peut être aussi un mode d'approche de l'autre et peut éventuellement conduire à une vraie altérité. Du moment qu'on désire le bien d'autrui. Quant à l'amour, il peut aussi être un pur amour-propre, l'amour d'une pure domination de l'autre. On est toujours dans un terrain ambigu. Mais quand l'être humain est capable d'arriver à une vraie sexualité, et à un véritable amour, alors oui cette relation, ce lien entre deux êtres va trôner au sommet de mon système de valeurs.

Notre société nous renvoie une double injonction, à l'amour et à la liberté. Ces deux notions ne sont-elles pas en réalité contradictoires ?

R.O. : Elles peuvent souvent l'être, oui ! Pour moi, la liberté est plus importante que l'amour. Et dès que l'élément de liberté semble disparaître dans une relation, elle perd un peu de sa valeur. L'amour ne vaut donc que dans la mesure où il est conciliable avec la liberté, et où il en est même un des éléments essentiels. C'est l'un des paradoxes de l'amour que j'essaie d'évoquer dans mon livre : on sent bien que dans l'amour il y a souvent quelque chose qui nous emprisonne, qui risque de porter atteinte à notre liberté.

E.-E.S. : C'est vrai que l'amour est dangereux, parce que l'amour n'est pas juste, l'amour est partial, l'amour est préférentiel, élitiste…

R.O. : C'est une des raisons d'ailleurs pour lesquelles Kant a des réserves à son égard !

« Nous savons que ce film est plein de mensonges, mais qu'est-ce que nous aimons ces mensonges », assène à ce sujet une de vos héroïnes, Eric-Emmanuel Schmitt. Pourquoi consent-on à souffrir par amour ?

E.-E.S. : Parce que nous sommes des êtres finis attirés par l'absolu ! Dans mon roman, les héroïnes sont adolescentes. Or le propre de l'adolescence, c'est que tout est intense, excessif, fort, que tout va presque à l'absolu. Et que l'amour dans ces cas-là est difficile à contrôler, car il s'apparente à une série de désirs et de pulsions. Et pas forcément des pulsions que l'on souhaite… Je me souviens combien à l'adolescence j'étais effrayé, tout à coup, par l'envahissement du désir pour l'autre, qui me saisissait entièrement et m'obligeait à absolument tout. L'adulte que je suis a suffisamment vécu pour harmoniser cela avec d'autres notions, mais quand ce désir vient pour la première fois, il relève de la violence, de la déflagration.

> **L'amour est** *dangereux, parce que l'amour n'est pas juste, l'amour est partial, l'amour est préférentiel, élitiste.* *E.-E.S.*

Vous n'allez pas me dire que l'amour passionnel est réservé aux adolescents ?

E.-E.S. : Pour moi, l'amour ne peut pas être une passion, vu ma définition de l'amour. L'amour n'est pas quelque chose que l'on subit. La pulsion, le désir relèvent de la passion, c'est-à-dire que j'en suis le sujet sans l'avoir décidé. Mais l'amour, qui est un engagement par rapport à l'autre, avec une part de volonté, ne me semble pas relever de la passion.

R.O. : Kant distingue l'amour pratique, qui est la bienveillance envers l'autre, et l'amour pathologique, qui peut s'apparenter à la passion. Il en découle cette idée que l'amour passionnel ne se commande pas et ne peut donc pas être un objet de devoir moral, puisqu'on n'en est pas maître. Ce qui explique d'ailleurs qu'on trouve des circonstances atténuantes aux crimes passionnels ! Pour moi, c'est un autre préjugé à combattre. Car on peut se mettre en position d'aimer ou non. Il y a plus de choses volontaires qu'on veut bien le croire dans un amour passionnel. Je reste donc sur une évaluation un peu sceptique de cette idée de base.

Si les idées toutes faites sur l'amour sont un poison, comment peut-on en guérir ?

R.O. : Je ne pense pas que le but soit d'en guérir, mais d'organiser ces idées, de les réfléchir. Dans le fond, ce n'est pas très grave de répéter que l'amour est important. Il faut simplement se demander ce qu'on pense d'autres valeurs en regard, comme le respect ou la liberté.

E.-E.S. : Ce qui me paraît important, c'est de vivre sa vie et non celle d'un autre. C'est-à-dire se déprendre de préjugés, et je pense que les livres, philosophiques ou romanesques, sont une manière d'interroger les préjugés, de passer les sentiments ordinaires au scalpel, d'aller jusqu'au bout de ce que provoque une idée. Beaucoup d'idées sont mortifères, particulièrement sur l'amour. Il n'y a pas de valeur d'exemplarité, juste de discernement, afin de permettre au lecteur d'avoir des instruments un peu plus précis pour décrypter le réel et arriver à vivre sa vie et ses engagements, sans pression idéologique, familiale ou sociétale. Pour moi, c'est d'ailleurs le but de l'écriture : provoquer de la liberté.

Cela signifie-t-il qu'il faille désacraliser l'amour tel qu'il est présenté aujourd'hui ?

E.-E.S. : La plupart des adolescentes de mon roman ont une vision absolutiste de l'amour. Or, ce que j'essaie de raconter dans tous mes livres, ce sont les changements de forme que prend une relation. C'est parfois le désir qui précipite les corps les uns contre les autres, et puis il peut y avoir un émoussement de ce désir. Cela peut revenir, ou le désert peut être définitif, mais cela fait partie de l'histoire vivante de la relation. Si l'amour change de forme, de mode d'expression ou de contact, néanmoins la relation amoureuse peut subsister, et je préfère donc avoir la sagesse du devenir. Il faut être un peu nietzschéen à ce niveau-là.

R.O. : A mon sens, il faut comparer l'amour actuel au bonheur selon les Anciens. Le bonheur était conçu comme quelque chose qui devait être éternel. C'était une idée religieuse, réservée à l'élite. L'amour aujourd'hui est du même ordre. C'est pourquoi je suis favorable à cette désacralisation, à la promotion d'un amour éphémère, physique, démocratique. **Propos recueillis par Julien Bisson**

KIOSQUE.FR

Théorie du passage

Chantal JAQUET

Spécialiste de Spinoza, l'auteur examine ce qui fait qu'un individu échappe à son milieu social et rend compte de la singularité d'un destin.

Les travaux de Pierre Bourdieu ont montré comment les hiérarchies sociales se perpétuaient de génération en génération et comment cette reproduction sociale s'opérait à travers les institutions, à commencer par l'école, ainsi qu'à travers des *habitus* consistant à incorporer des comportements et des manières de penser liés au mode de vie et au milieu. Mais si Bourdieu a toujours pris soin de souligner que cette reproduction n'avait rien d'un déterminisme mécanique, il n'a jamais mis la non-reproduction, autrement dit le contre-exemple de ceux qui échappent à leur destin de classe, au centre de sa réflexion.

Discrètement autobiographique, le livre de Chantal Jaquet s'emploie à combler cette lacune et à élaborer une théorie de la non-reproduction, en analysant les raisons qui permettent d'expliquer le passage exceptionnel d'une classe à l'autre. Consciente que son objet, la figure du « transclasse » – constitué par définition de cas particuliers –, semble défier toute tentative de conceptualisation, elle a recours à une méthode d'approche spécifique, mobilisant avec bonheur tant les ressources de la philosophie, de la sociologie ou de la psychologie que celles de la littérature : de Stendhal, Jack London ou Richard Wright à Annie Ernaux et Didier Eribon, pour ne citer que quelques noms.

★★ ***Les Transclasses ou la non-reproduction*** par **Chantal Jaquet,** 240 p., PUF, 19 €

Récusant la mythologie du self-made-man, l'auteur analyse les causes complexes et multiples de la non-reproduction : la position occupée dans l'espace familial et social, les rencontres, l'amour, le mimétisme et le rôle des modèles, imaginaires ou réels, la différence sexuelle ou raciale, mais aussi l'ambition, le ressentiment, la haine ou la rage. Observant qu'aucune de ces causes ne saurait toutefois suffire à rendre compte de la singularité d'un destin, Chantal Jaquet nous invite ainsi à concevoir chacune de nos existences comme la résultante de causes multiples et entrelacées, et à penser notre identité personnelle et sociale sur le modèle de la « complexion » – concept qu'elle emprunte à Spinoza, dont elle est une spécialiste reconnue – c'est-à-dire de cette « chaîne des déterminations qui se nouent pour former la trame d'une existence singulière ». **Jean Blain**

La subjectivité du savant

Lorraine DASTON

Historienne des sciences, l'Américaine montre que le rationnel est empreint d'affect.

Si l'on s'en tient à l'opposition traditionnelle du cœur et de l'esprit, les émotions ne sauraient jouer un quelconque rôle en science, domaine de la rationalité et de l'objectivité. Or rien n'est moins sûr, à en croire Lorraine Daston. Dans *L'Economie morale des sciences modernes*, paru en anglais en 1995, elle s'emploie en effet à mettre en évidence la dimension morale de la science moderne telle qu'elle s'est constituée du XVII[e] siècle à nos jours. Hier comme aujourd'hui, science et morale sont étroitement liées et des valeurs telles que le désintéressement ou l'impartialité – autrement dit, selon la formule de Bachelard, « cette forme d'ascétisme qu'est la pensée abstraite » –, qui sont autant de vertus intellectuelles revendiquées par le savant, constituent ce que Lorraine Daston appelle une « économie morale de la science », c'est-à-dire un système de valeurs et d'affects présents au cœur du travail scientifique.

Ainsi au XVII[e] siècle, la recherche du général et l'attention portée à « ce qui est toujours ou le plus souvent », qui caractérisaient la conception traditionnelle de la science depuis Aristote, sont progressivement abandonnées au profit de l'observation rare et du phénomène étrange. La curiosité, jadis tenue pour un vice, devient une vertu. Mais ce faisant, l'expérience scientifique cesse d'être constituée de faits accessibles à tous et le problème majeur est celui de la confiance susceptible d'être accordée à la parole d'autrui. Etre digne de confiance devient une vertu scientifique.

★★ ***L'Economie morale des sciences modernes*** par **Lorraine Daston,** traduit de l'anglais par Samuel Lézé, 128 p., La Découverte, 14,50 €

A l'époque contemporaine, c'est autour de l'objectivité, qui enjoint au chercheur de disparaître pour ainsi dire derrière les faits, que se constitue une nouvelle économie morale. Sont désormais valorisés le sacrifice, la maîtrise et l'oubli de soi au service de l'aventure collective, des valeurs éminemment morales. Comme le dit Claude Bernard, « les noms des promoteurs de la science disparaissent peu à peu, et plus la science progresse, plus elle prend une forme impersonnelle et se détache du passé ». Ces « économies morales » de la science, qui empruntent leurs formes et leur force aux valeurs de la culture à laquelle elles appartiennent – honneur courtois, introspection protestante ou ponctualité bourgeoise –, nous rappellent que notre rationalité, loin d'être atemporelle et universelle, est elle-même le produit de l'histoire. **J.Bl.**

A.SPERBER/PICTURETANK

KIOSQUE.FR

Autopsie d'un meurtre

Gitta SERENY

La journaliste revient sur un fait divers qui défraya la chronique en 1968 au nord de l'Angleterre : Norma et Mary, âgées de 13 et 11 ans, tuèrent deux jeunes enfants. Récit d'une rédemption.

Ce n'est pas au « vert paradis des amours enfantines » cher à Baudelaire, mais à Newcastle, ville grise et industrieuse du nord de l'Angleterre, qu'éclata le drame. Au printemps 1968, deux garçons de 3 et 4 ans, Martin et Brian, furent retrouvés morts, à deux mois d'intervalle. L'enquête aboutit rapidement. En décembre de la même année deux petites voisines furent jugées : Norma Bell, 13 ans, et Mary Bell, 11 ans. De simples homonymes et certainement pas un hasard. Entre les deux gamines, c'est à la vie à la mort. Elles ont conclu un pacte. En faire toujours plus dans le sens de la transgression. C'est comme un « délire à deux », la petite Mary, intelligente et audacieuse, entraînant Norma la suiveuse. Sur le ventre du petit Brian mort, Mary a incisé avec une lame de rasoir un *N* vite transformé en monogramme *M* signant l'alliance complice.

L'affaire fit grand bruit, et l'opinion publique fut bouleversée de découvrir que des assassins à visage d'ange pussent seulement exister. Quand leur procès s'ouvre, elles sont pénalement responsables. Ce procès conduit par des adultes est incompréhensible pour les deux fillettes. La cour fait son entrée solennelle. Ces robes rouges et ces perruques font rire les deux gamines en aparté. Ce théâtre de majesté n'en impose pas, la procédure leur demeure hermétique, le juge et les avocats parlent par énigmes. Mais comment peut-on intenter un procès d'adultes à de jeunes enfants qui ne comprennent rien ? Le verdict tombe mais les dés sont pipés. Mary Bell, seule coupable d'homicide involontaire en raison de la responsabilité limitée, est condamnée à la détention à vie. Norma est acquittée. Pas un instant durant ce procès, un zeste de culpabilité ne sera apparu sur le visage des deux filles. C'est bien dans le

temps de l'« après-coup » (Freud) qu'un peu de jour se fait, que le sens advient. Quand viennent les mots pour le dire, quand la langue se déploie, les faits prennent tout leur sens, bien plus tard. Mary déclarera au tribunal : « Je ne *savais* pas que j'avais voulu qu'ils meurent... pour toujours. Pour moi, à ce moment-là, "mort", ce n'était pas "toujours". »

Dans la constellation familiale, c'est la mère, Betty, qui se tient au centre de la toile. Drôle de génitrice en vérité. Alcoolique, souvent absente du domicile pour prostitution itinérante, violente ; Betty tirera souvent profit de Mary en vendant des bouts de son histoire aux médias. Comme parent, elle a sapé l'estime de soi de sa fille. Narcissisme, amour-propre, respect de soi. Peu importent les mots. Au moindre grain, sans cette pierre angulaire, c'est l'écroulement psychique qui menace. « Débarrassez-moi de cette chose », s'exclama Betty à la naissance de sa fille. Bienvenue dans le monde.

A 12 ans, la petite Mary, cette belle et sagace jeune fille aux grands yeux bleus, entame son chemin de rédemption. Un parcours de douze années (1968-1980) qui la mènera du pensionnat à la prison pour femmes, de la soumission à l'évasion, de l'automutilation à l'espoir, de l'oubli du crime à son élucidation radicale. Autour d'elle, des spécialistes vont s'affairer : agents de probation, psychiatres, personnel pénitentiaire plus ou moins malveillant. A la prison des femmes, elle est la *butch*, la maîtresse lesbienne qui manipule les autres. Une tactique de survie par laquelle l'intérêt porté à sa personne et l'amour témoigné vont la consolider. C'est lors de longs entretiens avec la journaliste Gitta Sereny, qui rédige ce livre, que Mary, partenaire rémunérée, va révéler son sidérant secret. Alors qu'elle était âgée de 4 ans, dans une chambre remplie de rosaires et de croix, sa mère la vendait à des adultes. Elle lui tenait les bras en arrière, et ils introduisaient des « pénis blancs » dans sa bouche. Maman lui bandait les yeux et la faisait jouer à « colin-maillard » ou avec « l'homme à trois doigts ». Malgré ce goût répugnant de sperme, Mary demeurait la simple partenaire de jeu de Betty, sa mère. Le mot tamisait la chose. De la façon la plus abjecte, les paroles de Betty voilaient l'obscénité. Libre, Mary aura un compagnon, une fille et du boulot. A la naissance de sa fille, Mary ressent enfin la culpabilité inattendue – terme de son parcours – pour le mal infligé aux deux petits et à leurs familles de Newcastle. Gitta Sereny (1921- 2012), grande journaliste d'investigation, a écrit ce livre en ignorant l'interprétation croisée de la psychanalyse et de la psychiatrie. Elle voulait que le sens émergeât des seuls propos, maintes fois répétés, de Mary. Elle voulait écouter. Ce qu'elle fit avec le classique *Au fond des ténèbres.* De longs entretiens avec Franz Stangl, le commandant de Treblinka. Et Mary ? Elle vit sa vie sous un nom d'emprunt.

Alain Rubens

★★★

Une si jolie petite fille. Les crimes de Mary Bell par **Gitta Sereny,** traduit de l'anglais par Géraldine Barbe, 440 p., Plein Jour, 23 €

EVENING STANDARD/GETTY IMAGES

KIOSQUE.FR

Cerveaux absolus

BOULEZ, CHANGEUX, MANOURY

Un neurobiologiste et deux compositeurs tentent de capter les processus cérébraux déclenchés lors de la création musicale.

Que se passe-t-il dans la tête du compositeur quand il crée une musique ? Et dans celle de l'auditeur quand il l'écoute ? Trois hommes remarquables tentent d'élucider le mystère et dévoilent, chapitre après chapitre, les dernières avancées de la science du cerveau et de la musicologie. Jean-Pierre Changeux, le plus célèbre des neurobiologistes français, passé par le Collège de France, immensément cultivé et auteur de nombreux livres dont *Du vrai, du beau, du bien* (Odile Jacob). Pierre Boulez, compositeur et chef d'orchestre, pianiste précoce, élève, au Conservatoire de Paris, d'Olivier Messiaen et créateur, en 1969, de l'Ircam, qui réunit chercheurs en informatique et musiciens pour créer la musique de demain. Ses œuvres les plus jouées, *Le Marteau sans maître* et sa *Troisième Sonate pour piano,* s'imposent comme références. Philippe Manoury représente la jeune génération. Influencé par Xenakis, Stockhausen et Boulez, il a rejoint l'Ircam en 1980 et connaît l'Amérique comme le Japon.

Ce trio exceptionnel a accepté l'exercice périlleux de la confrontation d'univers différents. Pour faire sentir les processus biologiques, neurologiques et intellectuels qui entrent en action lorsque l'on crée une œuvre musicale. Changeux révèle à quel point, depuis quelques années, on peut voir (schémas à l'appui) les différentes zones du cerveau s'animer sous l'impulsion du compositeur. Comment les circuits neuronaux ont changé depuis le paléolithique. Un débat sur le chant des oiseaux confronte les trilles utilitaires des bêtes à plumes aux notes créatives des hommes. Quelques musiciens ont influencé le trio : Guillaume de Machaut, Stravinsky, Debussy, Wagner, Schönberg et Messiaen. Qui a avoué, un jour, à Boulez qu'il ne copiait pas les chants des oiseaux, mais qu'il les « transcrivait ».

★★★ ***Neurones enchantés*** par **Pierre Boulez, Jean-Pierre Changeux, Philippe Manoury,** 256 p., Odile Jacob, 23,90 €

On est stupéfait par la minutie du travail de Boulez lors de la réflexion théorique, de l'écriture et enfin pendant l'exécution de l'œuvre elle-même. Et aussi par son exigence, contrebalancée par son humour : la définition de la musique, dans l'*Encyclopédie*, rédigée par Rousseau, « sent la bergerie ». Loin de se réfugier dans une tour d'ivoire, Boulez s'indigne que l'éducation musicale soit, chez nous, sinistrée. Un appel cinglant aux politiques. **Françoise Monier**

L'appel du bois

Francis HALLÉ

Le botaniste, défenseur des forêts primaires tropicales, délivre une plaisante leçon de biologie. Un voyage au cœur de l'humus et de la canopée.

Personne ne sait mieux témoigner de la richesse des forêts primaires des tropiques que le botaniste Francis Hallé. Surtout dans son dernier livre, *Plaidoyer pour la forêt tropicale*, le dernier d'une série de documents dédiés aux arbres. Ici, Hallé parle en savant et en militant, mais aussi en poète. On le suit dans les sous-bois, avant l'aube, quand les yeux des rainettes et des papillons brillent dans le noir. L'air sent le bois pourri, les feuilles mortes, l'humus. Le soleil se lève sur les arbres immenses qui forment un auvent. Le calme est rompu par les cris des oiseaux. Animaux furtifs, insectes brillant comme des bijoux s'agitent, tandis que la canopée filtre la lumière. Nous arrivons dans le monde de la chaleur et de l'eau, de la frénésie de vie.

Avec un tel maître, la leçon de biologie devient une aventure, un plaisir. Dans cet univers où tout tend vers la verticale, la nature a inventé des bêtes qui volent et qui planent. L'arbre lutte contre la pesanteur tandis que les vents soudains brisent les troncs, forçant les bois à se renouveler. Les animaux se pressent pour se reproduire. Les plantes, maîtresses du temps, se régénèrent sans bouger. Le botaniste décrit les incroyables astuces des lianes pour s'accrocher aux arbres et s'élancer vers la canopée. Les épiphytes – dont les plus connues sont les orchidées – collées aux troncs sans contact avec le sol. Et les petites plantes de l'ombre, au ras du sol, championnes de la modestie.

Les chutes de Sekumpul à Bali, Indonésie

★★★ ***Plaidoyer pour la forêt tropicale*** par **Francis Hallé,** 218 p., Actes Sud, 29 €

Enfin nous débouchons avec notre explorateur sur la canopée. Un monde à part, exposé au soleil et aux orages, grouillant de feuilles, de fleurs, d'animaux, pour la plupart inconnus. Hallé a été un pionnier des radeaux des cimes, sortes de catamarans posés sur les houppiers, à des dizaines de mètres au-dessus du sol. Il raconte le choc biologique, climatique, esthétique, émotionnel de ce monde qui commence à peine à livrer ses secrets. Avec une telle passion qu'on est prêt à quitter les villes et leur pollution, les espaces trop sages des zones tempérées, pour ce foisonnement de vie. Que le savant se transforme en militant pour sauver ces lieux irremplaçables des dégâts de la déforestation, on le comprend. Rien de tel que ce voyage pour s'interroger sur notre société de destruction. **F.M.**

J. ARNOLD/HEMIS.FR

KIOSQUE.FR

Bach & Dieu

John Eliot GARDINER

Dans cette biographie, l'originalité tient à l'auteur. En effet, le chef d'orchestre offre avec maestria une belle lecture de l'œuvre de Bach.

Bach (1685-1750)

★★★

Musique au château du ciel. Un portrait de Jean-Sébastien Bach par **John Eliot Gardiner,** traduit de l'anglais par Laurent Cantagrel et Dennis Collins, 724 p., Flammarion, 35 €

On connaît peu ou prou la vie de Jean-Sébastien Bach. Son époque, tournant des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Famille de musiciens, en amont comme en aval. Orphelin, à un âge encore tendre. Marié, veuf, remarié à Anna Magdalena, dont le nom est associé au petit livre pour clavecin que Jean-Sébastien lui compose et aussi aux treize enfants qu'elle lui donne. De cette vie, on retient encore quelques lieux – Eisenach, Weimar, Köthen, Leipzig… –, mélange de villes célèbres et de trous perdus. De l'œuvre, par son ampleur – cantates, motets, concertos, sonates, clavier, tempéré comme dans tous ses états… –, on est toujours un peu effrayé. Ajoutons à cela une image : celle d'un Jean-Sébastien Bach, en perruque, en rondeur, en raideur. Et voilà. Il reste donc beaucoup à apprendre.

Encore faut-il préalablement se colleter à la terrible question de la relation qu'il convient d'établir entre la vie et l'œuvre. En littérature, ce n'est déjà pas une mince affaire, alors, en musique ! Dans ce « portrait » de Jean-Sébastien Bach, du moins ne tergiverse-t-on pas. La question est vite réglée. Ce qui intéresse John Eliot Gardiner, c'est bien d'abord l'œuvre de Bach et, plus précisément, son œuvre chorale. Certes, le célèbre chef d'orchestre sait se faire le biographe des petits faits vrais. Et aussi l'historien des conditions politiques, religieuses et sociales de l'époque. Il note ainsi que, en ce temps-là, pour un musicien aspirant à la reconnaissance de son art et soucieux du respect qu'on lui doit, la qualité de l'employeur n'était pas indifférente. Avec un prince ou un duc, on est laquais, mais assez libre artistiquement. Avec un conseil municipal d'une ville franche, on négocie et on contracte, mais la charge est lourde et les exigences de productivité sévères.

Ce qui fait, toutefois, tout le prix de l'ouvrage de John Eliot Gardiner, c'est ce projet de répondre, avec les moyens de la musicologie, à la question : « Qu'est-ce qui a pu inciter Bach à inventer une musique d'une densité, d'une véhémence et d'une originalité telles qu'elle nous tient sous son charme pour l'éternité ? » A travers une lecture éblouissante des cantates, des deux passions, et de la messe en si mineur (quel dommage qu'il n'y ait pas d'index des opus cités), Gardiner, finalement, ne tranche pas entre les deux réponses possibles : l'inspiration luthérienne, *sola fide*, bien sûr, mais l'invention proprement musicale, *sola musica*, pas moins. Sur le génie créateur du cantor, c'est Cioran qui, au fond, a tout dit : « S'il y a quelqu'un qui doit tout à Bach, c'est bien Dieu. » **Marc Riglet**

Ma vérité, ma foi

Kurt FLASCH

Le philosophe allemand examine à la loupe le christianisme et en livre une vision éclairée et éclairante.

★★★

Pourquoi je ne suis pas chrétien par **Kurt Flasch,** traduit de l'allemand par Jean-Marie Paul, 220 p., Les Belles Lettres, 21,50 €

Il n'est pas aisé de mesurer l'importance des religions dans notre monde moderne. L'impression spontanée est qu'elle reste grande. Soit que l'on constate, pour s'en alarmer, le regain de leurs versions fanatisées. Soit que, pour se consoler, on mette en regard des églises vides et la prolifération des spiritualités de toute espèce. L'appréciation du phénomène se complique si l'on considère les seules religions dites « révélées ». Là, les contrastes sont marqués selon les « révélations », selon les Eglises, selon les continents. Ainsi, l'islam semble-t-il fort de ses archaïsmes mêmes. De leur côté, les Lumières juives n'ont pas éteint le judaïsme. Le catholicisme, quant à lui, résiste vaillamment à la décadence de son institution tandis que les sectes protestantes prolifèrent. La chose se complique toutefois si l'on veut bien considérer que les Chinois, le cinquième de la population mondiale, n'ont pas la moindre idée de ce que pourrait bien être un « Dieu » créateur, unique qui, pour le même prix, se révélerait aux hommes en leur parlant d'en haut ou bien, plus fort encore, en dépêchant son fils pour annoncer à ses créatures la fin du monde et les conditions de leur salut. A cette ample exception près, dans nos régions, la question de la croyance en un Dieu créateur continue d'occuper les esprits. *Le Royaume*, par exemple, le beau livre d'Emmanuel Carrère, atteste de la persistance de cette interrogation. Emprise et déprise de la croyance en Dieu sont, là, saisies dans une expérience intime. Elles laissent entière la question du fondement de la croyance.

Il y a donc d'autres façons, plus classiques, d'aborder le sujet. Ainsi, ce *Pourquoi je ne suis pas chrétien* du philosophe allemand Kurt Flasch. Dans la lignée de la conférence donnée par Bertrand Russell en 1927 (Lux Editeur, 2011), il s'agit pour Kurt Flasch d'examiner la prétention du christianisme à la « vérité ». Il ne s'agit donc pas de méditer sur le phénomène de la « croyance » en ceci ou en cela, phénomène qui relève, au fond, plus de la psychologie clinique que de la philosophie. Non, comme pour Russell, comme pour Renan, comme pour les humanistes du XVIII[e] siècle, ce qui retient l'attention de Kurt Flasch c'est bien la question de la « vérité », la vérité, comme prétention de la religion « révélée » et comme critère de l'examen critique. Passées au crible, les Ecritures, une fois encore, sortent en lambeaux. Quoique, n'en doutons pas, toujours vivaces. **M.R.**

AKG-IMAGES

KIOSQUE.FR

De l'art ou du cochon

Marcel DUCHAMP - Pablo PICASSO

Au centre Pompidou, une exposition du créateur du *Grand Verre* ; au Musée Picasso, le nouvel accrochage des œuvres du Catalan. Le match de la rentrée ?

Affiche d'une exposition du Musée d'art moderne de Stockholm.

Deux événements sont appelés à faire date en cette rentrée : la nouvelle présentation des œuvres de Picasso (1881-1973) à l'hôtel Salé et l'exposition Marcel Duchamp (1887-1968) au Centre Georges-Pompidou. Ce n'est pas tant chacun de ces événements qui pourrait faire date que l'occasion offerte au public d'une confrontation entre deux figures emblématiques du XX[e] siècle. Picasso a son musée (et quel musée !) mais pas de descendance. Duchamp n'a pas de musée mais une descendance (et quelle descendance !).

Le nombre d'artistes contemporains se réclamant de lui est infini. Il en naît tous les jours. Certains, interrogés sur les peintres qui les ont bouleversés, ne connaissent que le nom de Marcel Duchamp. Ils font peine à entendre, comme Duchamp lui-même, leur maître, qui, à la lecture de ses entretiens avec Pierre Cabanne que rééditent les éditions Allia, se révèle n'être finalement qu'un professeur de lassitude et d'impuissance. Il faut les lire, tant leur insignifiance stupéfait. Evoquant sa jeunesse, il semble ne se souvenir que de Matisse qu'il découvre en 1906. L'« artiste » qu'André Breton estimait être « l'homme le plus intelligent du XX[e] siècle » ne convainc pas. « Vous vous dirigiez vers la peinture. Qu'est-ce que vous en attendiez ? – Je n'en sais rien. […] On fait de la peinture parce qu'on veut soi-disant être libre. On ne veut pas aller au bureau tous les matins. » Sa peinture s'en ressent.

★★ ***Marcel Duchamp. Entretiens avec Pierre Cabanne,*** 160 p., Allia, 15 €

J. NACKSTRAND/AFP

★★★ ***La Collection du Musée national Picasso, Paris,*** ouvrage collectif sous la direction d'Anne Baldassari, 564 p., Flammarion, 35 €

Difficile de ne pas songer à la ferveur d'un Van Gogh écrivant à son frère : « Je puis bien, dans la vie et dans la peinture, me passer du Bon Dieu. Mais je ne puis pas, moi, souffrant, me passer de quelque chose qui est plus grand que moi, qui est ma vie : la puissance de créer. » S'il y a derrière l'attitude de Duchamp « une sorte de refus de la vie sociale », comme il en convient, un tel sentiment n'a jamais pu être à l'origine d'une vocation. « Vous n'êtes jamais allé chez Picasso ? – A ce moment-là, non. – Il ne vous apparaissait pas comme un peintre exceptionnel ? – Absolument pas. » « Qu'est-ce que c'est pour vous le goût ? – Une habitude. » Difficile d'être impressionné ! « D'où vient votre attitude antirétinienne ? – De l'importance trop grande donnée au rétinien. Depuis Courbet, on croit que la peinture s'adresse à la rétine ; ça a été l'erreur de tout le monde. Le frisson rétinien ! Avant, la peinture avait d'autres fonctions ; elle pouvait être religieuse, philosophique, morale. »

Il est clair que Duchamp (comme d'autres d'ailleurs) bute sur une immense difficulté : comment parler de l'art moderne ? S'il n'est plus, comme l'art du passé, au service des dieux, au service de quoi est-il ? Au service du « frisson rétinien », répond Duchamp, commettant un contresens qui est à l'origine de sa rupture avec le musée. Ce contresens était déjà chez Maurice Denis qui définissait le tableau en ces termes : « Avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, [le tableau] est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées. » Travaillant depuis toujours à cette difficile question, Malraux avait apporté une précision fondamentale à cette définition : « Le tableau, précisait-il, est une surface plane couverte de couleurs, assemblées selon l'ordre *qui les émancipent du temps.* »

Que Duchamp ait voulu rompre avec le frisson rétinien, très bien ! Mais depuis l'*Olympia* de Manet jusqu'aux *Demoiselles d'Avignon* de Picasso, jamais les chefs-d'œuvre de l'art moderne ne se sont adressés au seul plaisir de l'œil. Il serait absurde de considérer que le dialogue de Cézanne avec Masaccio, ou de Picasso avec Van Gogh, relève d'une stimulation de la rétine.

La rage créatrice de Picasso contre la répétitive dérision de Duchamp

La révolte de Picasso contre le temps, contre la finitude, contre la mort, contre le destin, contre l'inquiétante profusion de la vie (autant de termes circonscrivant le domaine de l'inacceptable et de l'incompréhensible), cette révolte proprement métaphysique prit la forme d'une véritable rage créatrice. Celle de Duchamp, la forme d'une bien répétitive dérision. « Au fond, je ne crois pas à la fonction créatrice de l'artiste », disait-il. En ce sens, le ready-made, en s'en prenant avec une facile ironie au musée, ne fait que confirmer un manque de force créatrice évident dès les premières toiles.

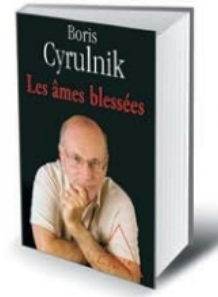
Jérôme Serri

BIOGRAPHIE

Né le 26 juillet 1937 à Bordeaux, Boris Cyrulnik, enfant sauvé de la Shoah, est confié par ses parents à une famille d'accueil pendant l'Occupation. Cette expérience traumatisante l'a conforté dans sa vocation de psychiatre. Neurologue de formation, il s'oriente vers la psychiatrie tout en l'ouvrant largement à l'éthologie, l'étude du comportement animal. En 1983, il publie son premier livre : *Mémoire de singe et paroles d'homme.* Suivront notamment *Un merveilleux malheur, Les Vilains Petits Canards* ou *De chair et d'âme,* dont le succès public a fini de faire du père de la fameuse résilience le psychiatre le plus populaire de France.

Les Ames blessées

Boris CYRULNIK



Les Ames blessées
par **Boris Cyrulnik,**
336 p., 22,90 €
Copyright Odile Jacob.

LE LIVRE Boris Cyrulnik se fit psychiatre pour comprendre le nazisme. Il revenait de loin, lui l'enfant rescapé, que nous retrouvons dans ce deuxième tome de ses Mémoires. A la Libération, la psychiatrie relève de l'enfermement barbare. Cris des aliénés sur la paille, instruments de contention, absence de traitement médical. L'interne Cyrulnik s'épouvante de la lobotomie et des décharges de l'électrochoc. Il s'oriente alors vers la neurologie. « Cerveau touché, cerveau foutu », c'est sur ce fond d'impuissance thérapeutique, vite surmonté, qu'il apprend le métier. Dans les années 1970, il fait son stage à Sainte-Anne. La France rayonne : Lacan et Henry Ey, Jean Delay, Deniker et d'autres esprits audacieux. Enfin vint le Largactil. Cette molécule, dénichée par hasard, apaise le psychotique délirant, met un bémol à ses hallucinations. Le premier « psychotrope » est lancé, d'autres suivront. Calme relatif, contacts restaurés avec la réalité, possibilités de soins ; l'hôpital psychiatrique se vide. Le mouroir pour « chroniques » se meut en lieu de soins. C'est cette époque grandiose et l'utopie équivoque de 68 que vit Boris Cyrulnik, celle d'une psychiatrie humaniste qui soulage à défaut – il ne faut pas rêver – de guérir. Mais Cyrulnik n'est pas homme à se laisser enfermer dans un dilemme : psychanalyse ou neurologie ? Il va chercher du côté de l'éthologie de quoi étoffer son insatiable curiosité. Non pas que l'homme descende du singe et s'y réduise, mais il est fasciné par les interactions entre l'animal et son milieu. Et le petit d'homme, aussi, a son environnement spécifique. La mère est, au début, « l'horizon indépassable » du tout-petit. C'est à cette aune que Cyrulnik va expérimenter la résilience. **Alain Rubens**

DRFP

KIOSQUE.FR

Au fond du grenier, un étrange cartable d'écolier. Je l'ai reconnu grâce à la poignée en ficelle que j'avais bricolée quand l'originale s'était cassée. C'est curieux d'éprouver du plaisir en retrouvant un vieil objet. J'avais vécu sept ans avec ce sac usé. Il évoquait je ne sais quoi, un peu de tristesse et de beauté, ce compagnon de mon enfance.

Je venais de prendre la responsabilité d'un centre de postcure psychiatrique au Revest, près de Toulon. Seul médecin pour soixante-dix lits, c'est ainsi que l'on parlait en 1970. J'étais monté à Sannois, pour dire bonjour à Dora, la sœur de ma mère qui m'avait recueilli après la guerre, et je traînais dans le grenier, je ne sais plus pourquoi.

J'ai dépoussiéré le vieux sac, avec beaucoup de tendresse et, quand je l'ai ouvert, j'ai trouvé une trousse de crayons, de stylos à plume et un compas. Un trésor de mémoire. Il y avait aussi deux ou trois rédactions, comme on nous en faisait faire à cette époque, en 1948. L'une d'elles questionnait : « Que voulez-vous faire quand vous serez adulte ? » Je m'amusais de la réponse que je m'apprêtais à lire, et j'attendais les mots « pompier », « explorateur » ou « docteur », quand j'ai été stupéfait de voir que je voulais devenir psychiatre. J'avais 11 ans et tout oublié.

Comment est-ce possible ? Comment pouvais- je me soucier de la folie et désirer la soigner, à une époque où j'entrais douloureusement dans l'existence ? Où avais-je entendu ce mot que l'on prononçait peu dans ce milieu qui, désespérément, cherchait à retrouver un peu de joie de vivre ?

Très jeune, j'ai été un petit vieux. La guerre m'avait forcé à me poser des questions qui n'intéressent pas les enfants, d'habitude : « Pourquoi a-t-on fait disparaître mes parents ? Pourquoi a-t-on voulu me tuer ? J'ai peut-être commis un crime, mais je ne sais pas lequel. » Dans mon langage intérieur, je ne cessais de me raconter un récit lancinant que je ne pouvais pas dire. Je revoyais le scénario de mon arrestation, la nuit, quand des hommes armés avaient entouré mon lit, une torche électrique dans une main, un revolver dans l'autre et des lunettes noires la nuit, pour rafler un enfant de 6 ans. Dans le couloir, quelques soldats allemands presque au garde-à-vous, dans la rue des camions bourrés de gens et contre le trottoir, deux Tractions Avant attendaient pour nous emmener. Allez raconter ça, et vous verrez la tête des autres.

Comment expliquer que je n'aie pas eu peur, que j'aie été intéressé par mon arrestation et que, plus tard, j'aie été fier d'avoir pu m'évader. J'étais interloqué par les adultes qui me protégeaient en m'expliquant que j'étais un enfant dangereux, j'étais désorienté par les soldats qui devaient me tuer et me parlaient gentiment en me montrant la photo de leur petit garçon.

Comment comprendre ça ? C'était passionnant, c'était terrible. Je ne voyais autour de moi qu'un monde d'adultes confus, gentils et dangereux. Dans un tel contexte, il fallait se taire pour ne pas mourir. Je ressentais en moi une énigme dramatique et captivante pour quelque chose qui condamnait à mort à cause du mot « juif » dont je ne connaissais pas la signification.

C'était peut-être ça qu'on appelait « folie », un monde incroyable où des adultes incohérents me protégeaient, m'insultaient, m'aimaient et me tuaient. J'étais, dans l'esprit des autres, quelque chose que je ne savais pas, et cette énigme me troublait, délicieuse et inquiétante. Pour maîtriser ce monde et ne pas y mourir, il fallait comprendre, c'était ma seule liberté. Enfant dans de telles conditions, j'ai cru que la psychiatrie, science de l'âme, pouvait expliquer la folie du nazisme et l'incohérence des gens qui m'aimaient en souffrant. La nécessité de rendre cohérent ce chaos affectif, social et intellectuel m'a rendu complètement psychiatre, dès mon enfance.

Autour de moi, on expliquait la guerre et l'immense crime des nazis en affirmant que Hitler était syphilitique. Cette maladie l'avait rendu fou et comme il était le « Führer », il avait le pouvoir de commander aux armées et d'induire des pensées folles dans l'esprit des gens qui devaient nous tuer pour lui obéir. Cette explication avait l'avantage de mépriser celui qui nous avait méprisés, comme si l'on avait pensé : « Il a une maladie honteuse qui lui ronge le cerveau et explique les actes fous qu'il a commandés. » Les progrès médicaux des années 1950 structuraient les récits de la culture, en lui fournissant des arguments faciles pour expliquer la folie sociale du nazisme. Un peu plus tard, lors des années 1960, quand la psychanalyse a commencé à participer aux débats culturels, on a affirmé que Hitler était hystérique, et quand la psychiatrie a ajouté son grain de sel, on a dit qu'il était paranoïaque. Puis, en 1970, la découverte de l'altération des neurones moteurs de la base du cerveau dans la maladie de Parkinson a expliqué le tremblement de la main gauche que Hitler cachait derrière son dos, et ce fut suffisant pour expliquer les décisions d'un homme dont la démence avait provoqué la guerre mondiale.

Ces explications n'expliquaient rien, mais donnaient une forme verbale dans une société cartésienne qui, constatant un effet fou, comme la guerre ou le racisme, devait lui trouver une cause folle puisée dans les stéréotypes que récitait la culture ambiante. On se payait de mots et ça nous convenait puisqu'on pouvait enfin expliquer l'incompréhensible grâce à une pensée simple, donc abusive. Aujourd'hui, dans un contexte scientifique où la neuroimagerie découvre les altérations cérébrales et psychologiques que provoquent toutes les formes de maltraitance (physiques, sexuelles, verbales et affectives), on trouve encore des auteurs qui expliquent que le nazisme a existé parce que le petit Adolphe a reçu des fessées.

Les pensées simples sont claires, dommage qu'elles soient fausses. Les causalités linéaires n'existent pratiquement jamais, c'est un ensemble de forces hétérogènes qui convergent pour provoquer un effet ou l'atténuer.

KIOSQUE.FR

Certains se plaisent dans cette pensée systémique qui donne la parole à des disciplines différentes et associées. D'autres sont irrités, car ils préfèrent les explications linéaires qui donnent des certitudes : « Le nazisme s'explique par la syphilis de Hitler », disent ceux qui surestiment la médecine. « Pas du tout, répondent ceux qui aiment les théories économiques, c'est le capitalisme qui a provoqué le nazisme. » « Certainement pas, rétorquent certaines féministes, le nazisme est l'aboutissement du machisme. » Chacun trouve son compte, mais la réalité mouvante ne peut être réduite à une simple formule.

Le fracas de mon enfance m'avait enseigné que le Diable et le Bon Dieu ne sont pas en conflit. Je pensais même qu'ils étaient copains quand le soldat allemand en uniforme noir, dans la synagogue de Bordeaux transformée en prison, était venu gentiment me montrer les photos de son petit garçon ou quand la religieuse avait refusé d'ouvrir la porte du couvent, alors que j'étais pourchassé par une voiture militaire allemande. Je me souviens de sa cornette dans l'entrebâillement de la lourde porte, je me souviens qu'elle criait : « Je ne veux pas de cet enfant ici, il est dangereux. » Au même moment, d'autres prêtres risquaient leur vie pour sauver des enfants qu'ils ne connaissaient pas. Il y a quelques mois, j'ai rencontré un médecin qui avait travaillé avec le docteur Mengele, à Auschwitz, lors de ses expérimentations médicales terrifiantes et inutiles. Il témoignait de la politesse, de la correction et de la grande humanité du bourreau. Les hasards de la vie m'ont permis d'établir des relations affectueuses avec des fonctionnaires qui avaient travaillé avec Maurice Papon. Ils racontaient son excellente éducation, sa grande culture et le plaisir qu'ils avaient eu à collaborer avec cet homme qui, d'un trait de stylo, avait condamné à mort plus de mille six cents personnes qu'il savait innocentes. C'est trop facile de penser que seuls les monstres peuvent commettre des actes monstrueux.

Je me disais qu'après tout le Diable avait été un ange et que Dieu avait permis Auschwitz. L'histoire de ma vie me donnait des modèles qui empêchaient l'extrémisme, l'explication par une seule cause, le noir ou le blanc, le bien ou le mal, le Diable ou le Bon Dieu. Ces outils de pensée me paraissaient abusifs, caricaturaux même. Je préférais les nuances que j'avais connues dans mon enfance, même quand elles paraissaient illogiques. Et comme j'avais besoin de comprendre pour me sauver, il fallait que je devienne psychiatre afin de regagner un peu de liberté.

L'histoire de mon enfance m'avait orienté vers le choix de la psychiatrie, ou plutôt vers l'idée que je me faisais de cette discipline. Je crois qu'il en est de même pour tout choix théorique. Les abstractions ne sont pas coupées du réel, elles donnent une forme verbale à notre goût du monde. La cohérence théorique nous rassure en nous donnant une vision claire et une conduite à tenir. Mais une autre histoire de vie aurait donné cohérence à une autre théorie. Aucune théorie ne peut être totalement explicative, sauf les théories à prétention totalitaire. Un jeune psychiatre choisit une théorie biologique du psychisme, avant toute expérience de l'existence, parce que son histoire l'a rendu sensible à une telle représentation. Une autre expérience l'aurait rendu attentif aux effets psychiques de la relation, et un troisième préférera les explications sociales ou spirituelles. Pour chacun, sa théorie apporte une vérité partiellement vraie et totalement fausse. Le drame commence quand, convaincu qu'il est le seul détenteur du savoir, il utilise les armes pour l'imposer aux autres.

Soixante-dix ans plus tard, j'ai compris que la psychiatrie ne pourra jamais expliquer le nazisme. Partant en voyage pour explorer le continent d'une utopie criminelle, j'ai découvert les îles de la Sérendipité, pour mon plus grand bonheur. J'ai commencé ma navigation dans les années 1960, quand les récits sociaux légitimaient la lobotomie, l'enfermement entre les murs et sur la paille dans les hôpitaux. Cinquante ans plus tard, notre culture a mis au monde une psychiatrie plus humaine, aidée par une technologie qui nous invite à tout repenser. Les jeunes qui entrent dans la carrière de cette discipline dont la naissance a été difficile vont connaître une aventure passionnante et utile.

Je me suis fait psychiatre pour expliquer le nazisme, le maîtriser et m'en libérer. Les persécutions de mon enfance ne m'ont pas permis de suivre une scolarité normale, c'est peut-être ce qui explique mon cheminement marginal (ce qui ne veut pas dire opposé à la culture). Un jour, à son séminaire à l'université Paris-Diderot, Vincent de Gaulejac m'a dit : « Si tu avais été à l'école, tu aurais suivi un cheminement classique. Ta marginalité apporte des idées inattendues[1]. »

Le nazisme est un accident délirant de la belle culture germanique. J'ai pensé que le Diable était un ange devenu fou, et qu'il fallait le soigner pour ramener la paix. Cette idée enfantine m'a engagé dans un voyage de cinquante ans, passionnant, logique et insensé à la fois. Ce livre en est le journal de bord.

Comprendre ou soigner

Il faisait beau à Paris, en mai 1968. L'air était léger, tout le monde parlait à tout le monde, sur le trottoir, au milieu des rues, à la terrasse des cafés. On faisait de petits attroupements, on se disputait, on riait, on se menaçait, on argumentait vigoureusement sur des problèmes dont on ne connaissait pas le moindre mot. C'était la fête ! Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, un imprécateur galvanisait l'auditoire. Je savais qu'il était schizophrène car je l'avais entendu délirer, quelques jours avant, dans un service de psychiatrie de l'hôpital Sainte-Anne.

KIOSQUE.FR

Mais là, je voyais ce patient au micro expliquer à voix forte sa conception de l'existence. Le public, enthousiasmé, applaudissait et criait à la fin de chaque phrase. Alors il souriait, attendait la fin des acclamations et prononçait une autre phrase qui provoquait une nouvelle allégresse, et ainsi de suite.

Dans le hall de la faculté de médecine, un petit monsieur, avec une canne élégante, expliquait comment un même fait pouvait être interprété de manière radicalement opposée. Il nous racontait que Cook, le navigateur anglais, en découvrant la liberté sexuelle des Polynésiens, avait parlé d'« immoralité », alors que le Français Bougainville en faisait la preuve d'une « idylle naturelle ».

Nous applaudissions, nous nous disputions à chacune de ses phrases, et personne ne savait que ce petit monsieur s'appelait Georges Devereux, professeur d'ethnopsychiatrie au Collège de France. Nous étions heureux quand il nous disait que les missionnaires offusqués avaient imposé aux Polynésiennes le port de robes ultrapuritaines qui avaient tellement émoustillé la curiosité des hommes qu'elles avaient provoqué une flambée de hardiesses sexuelles[2].

Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, mon schizophrène provoquait, lui aussi, l'enthousiasme des foules en affirmant que « destruction n'est pas démolition », en précisant que la télévision volait ses idées pour les implanter dans l'âme des innocents, en affirmant que la névrose était la conséquence de la morale sexuelle et en engageant chaque personne à fuir dans la stratosphère où mille vies étaient possibles dans l'horreur du Paradis d'où il revenait à l'instant.

Chacune de ses phrases, intelligentes ou surprenantes, provoquait une explosion d'acclamations. J'étais en compagnie de Roland Topor qui, pour une fois ne riait pas. J'ai même cru percevoir un peu d'ironie dans son sourire, qui contrastait avec la ferveur de ceux qui prenaient des notes.

Mon schizophrène avait un public qui réagissait avec la même dévotion que la nôtre quand nous écoutions le professeur du Collège de France. Ayant aperçu ce patient quelques jours avant dans un service de psychiatrie, j'en avais trop vite conclu que son auditoire était composé de naïfs, ravis de se laisser embarquer par leurs émotions plutôt que par leurs idées. Je me croyais initié puisque je savais d'où venaient ces idées délirantes, que les non-initiés adoptaient avec ferveur. J'avais tort. Aujourd'hui, je dirais que les utopies scientifiques ont sur le public le même effet séparateur entre « celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas[3] ». Avant toute raison, nous éprouvons une sensation de vérité qui parle de notre goût du monde, plus que de sa réalité.

L'objet du chirurgien est plus facile à comprendre. C'est un morceau de corps cassé, un tube bouché ou une masse abîmée qu'il convient de réparer afin que l'ensemble se remette à fonctionner. Dans les sépultures anciennes, on trouve beaucoup de squelettes d'enfants et de femmes très jeunes. Les squelettes d'hommes plus âgés (40 à 50 ans) sont presque tous polyfracturés, prouvant que la violence du travail, de la chasse et des bagarres est une manière archaïque de fabriquer du social. Les cals osseux soudés en bonne position témoignent que les paléochirurgiens connaissaient l'art de construire des attelles. Mais les trépanations ? Quelle indication pour une trépanation ? Bien avant le néolithique, les « neurochirurgiens » savaient couper les os du crâne avec des silex taillés. La plaque osseuse détachée provient toujours d'une face latérale du crâne, car une trépanation médiane aurait déchiré le sinus veineux situé au-dessous et provoqué la mort de l'opéré.

J'ai vu à Sabbioneta, près de Mantoue, le crâne du seigneur Vespasiano Gonzaga (1531-1591), trépané pour des céphalées et ce qu'on appellerait aujourd'hui une paranoïa. Ce chef de guerre, constructeur de villes et de théâtres, se prenait pour un empereur romain. On peut lire, dans le compte rendu opératoire[4], qu'il souffrait de la folie des grandeurs et de persécution. Le trou de trépanation est énorme et le bourrelet osseux prouve qu'il a vécu plus de vingt ans après l'opération. C'est probablement un stéréotype culturel, une pensée toute faite, qui a posé l'indication de l'ouverture du crâne. Un slogan de l'époque répétait probablement qu'un démon habite dans le crâne de ceux qui souffrent de céphalées et d'idées de grandeur. L'indication neurochirurgicale était logique : il suffit de tailler une fenêtre dans l'os du crâne pour que le démon s'échappe, soulageant le seigneur qui redeviendra normal.

C'est une croyance qui donne à une plainte sa signification morbide. C'est une représentation culturelle qui entraîne des décisions thérapeutiques différentes[5]. Ce n'est pas seulement la maladie qui provoque des débats techniques, ce sont aussi des conflits de discours qui finissent par imposer une vision de la maladie, dans un contexte social et pas dans un autre.

1. Gaulejac V. de, *Histoires de vie et choix théoriques,* séminaire université Paris-Diderot, 2014. C'est Vincent de Gaulejac qui travaille le mieux cette connexion particulière entre le vécu intime et la formulation théorique.
2. Devereux G., *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement,* Paris, Flammarion, 1980, p. 198.
3. Aragon L., *La Rose et le Réséda,* Paris, Seghers, 1944.
4. Maffezzoli U., Paolucci A., Sabbioneta. *Il Teatro all'Antica,* Modène (Italie), Il Bulino, 1991.
5. Severi C., « Les ratés de la coutume. Folies chrétiennes et rituels de guérison », L'Homme, Editions de l'EHESS, n° 150, avril-juin 1999, p. 235-242.

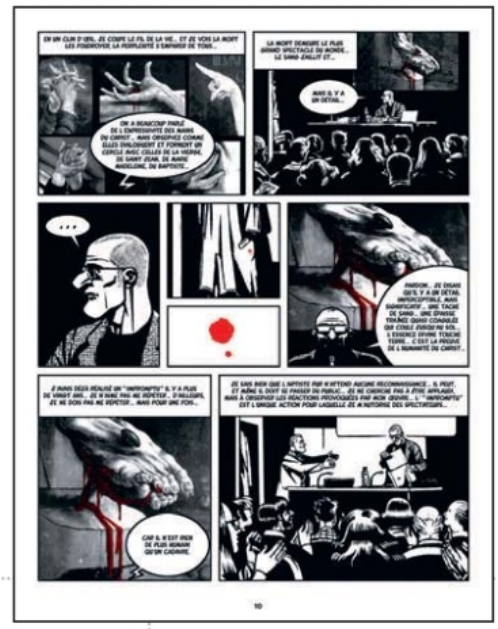
Boris CYRULNIK

KIOSQUE.FR

Antonio ALTARRIBA et KEKO

L'esthétique du tueur

Oui, encore une histoire de serial killer. Mais celui-là est un artiste, qui ne parle jamais de meurtre mais de « performance », à commencer par une condition – on n'ose pas dire une contrainte – qu'il se donne à chaque fois : sa victime est choisie au hasard. Mais ce n'est pas tout, car, même là, on peut dire que c'est du déjà-vu. La bonne idée, c'est que le tueur est un historien de l'art, professeur d'université, membre du « groupe de recherche Art et cruauté ». Toute la réussite de cet album est bien résumée dans la première séquence, où le héros donne une conférence, accompagnée de projections, sur ce thème – tout en méditant, en simultané, sur son dernier crime, dont il savoure l'esthétique. Ce début en fanfare est à l'image des cent et quelques pages qui suivront, brillantes, subtiles, et d'autant plus atroces. Et puis, rassurons le lecteur : le sadien ne sera pas puni à la fin ; enfin, pas tout à fait. On découvre sans trop de surprise que le scénariste, Altarriba, auteur du très remarqué *L'Art de voler*, est lui-même universitaire. Il est, dans son entreprise mortifère, très bien aidé par le dessinateur Keko, passé maître dans ce réalisme noir et blanc qui nous vint d'Argentine et que l'Espagne a si bien mis en valeur. Bref, c'est du « grand art ». **Pascal Ory**



★★★ ***Moi, assassin*** par **Antonio Altarriba** (scénario) et **Keko** (dessin), 136 p., Denoël Graphic, 19,90 €

Johan DE MOOR et Gilles DAL

Période de doute

Voilà bientôt dix ans que le nom de Johan De Moor n'était plus apparu sur la couverture d'un livre de BD. Les admirateurs de *La Vache* peuvent se réjouir aujourd'hui du retour du dessinateur, ici associé à Gilles Dal, historien de formation, scénariste de talent, doué pour l'observation quotidienne qui tue (*Malaise vagal*). La réussite du duo repose, comme souvent, sur une idée simple, menée avec rigueur : la superposition d'une voix intérieure, celle du héros, et d'une série d'images dont les auteurs laissent le lecteur – qui est toujours, on le sait, le troisième auteur d'une histoire – décider quel lien elles ont avec les réflexions moroses du personnage. Réflexions, car notre homme passe par une phase d'interrogation sur la vie. Moroses, parce que s'interroger sur la vie c'est communément s'interroger sur sa vie, donc sur sa mort. Surtout quand, comme lui, on est un quadra occidental, confronté non à de terribles épreuves – cancer, divorce, chômage, guerre et compagnie – mais à une sorte de dépression diffuse, comme toutes les vraies dépressions. Comme il est intelligent, toutes les objections, et les objections d'objections, lui viennent à l'esprit (exemple : « Je pense à la mort avec mon cerveau de vivant »). Classe.

A partir de là, on pourrait avoir affaire à un album ennuyeux, grandiloquent ou d'un narcissisme à la limite du grotesque. L'art des auteurs, et d'abord de De Moor, est dans le traitement graphique de la chose. Un dessin net, des couleurs franches, des images coup de poing – mais, heureusement, pas toujours. Bref, la BD est non seulement devenue un art adulte mais aussi un art de quadras – bientôt de seniors ? Et puis, comme la dernière page est, à sa manière torve, un dernier coup de poing, tout est parfait. Lisez ça – si vous n'êtes pas en phase de dépression. **P.O.**

★★★ ***Cœur glacé*** par **Johan De Moor** (dessin) et **Gilles Dal** (scénario), 64 p., Le Lombard, 14,99 €

Hervé BOURHIS

Thriller à Plouc-land

Par quel procédé transforme t-on une histoire de visiteurs médicaux à Plouc-land en une sorte de thriller à rebondissements, semé de citations de Rimbaud ? Il suffit d'avoir l'imaginaire amoral, la verve cynique, le sens de la formule et, pour le dessinateur – aussi scénariste – un trait nerveux, aussi caricatural qu'il convient au sujet, mais pas trop. On devine déjà le film qui pourrait être tiré de cette intrigue où – c'est l'époque qui le veut – les laboratoires pharmaceutiques tiennent le rôle des méchants. Ça roule (en CX break) et ça boit tous les obstacles. Réjouissant. **P.O.**

★★ ***Le Teckel*** par **Hervé Bourhis,** 88 p., Professeur Cyclope/ Casterman, 16 €

KIOSQUE.FR

Serge BLOCH

Trait de génie

Comment naît une passion ? L'illustrateur Serge Bloch, connu pour les héros Max et Lili ou Samsam, raconte la sienne en mots et en images minimalistes. C'est l'histoire d'un garçon qui trouve sur un trottoir un petit trait rouge de rien du tout. Il le glisse négligemment dans la poche, le pose sur l'étagère de sa chambre à côté d'autres trésors, puis l'oublie. Mais le trait le titille, s'immisce dans ses cahiers, cherche à être apprivoisé. Il veut jouer. Avec lui, l'enfant crée des formes simples puis compliquées, bientôt les voilà inséparables. L'enfant est devenu un homme et le trait fait partie de lui. Ensemble, ils ont inventé, risqué, pris leur envol, fait le tour du monde. Le moment est venu de transmettre la flamme. Depuis une trentaine d'années, Serge Bloch est dessinateur pour la presse, la publicité et l'édition. Son style joyeux et libre, dans la lignée de ses maîtres à dessiner Saul Steinberg ou Sempé, est une invitation à prolonger notre imaginaire. Car, à son trait faussement naïf il aime intégrer un objet comme pour mieux faire cogner la poésie au réel.

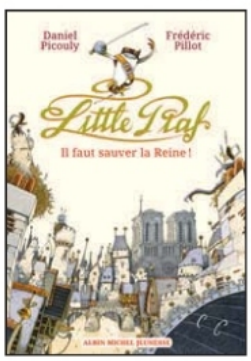
Cet album en forme de profession de foi retrace l'essentiel d'une vie : un métier, une famille, un joli voyage en somme, avec, pour carburant, l'imagination. Ce Bloch de tendresse, qui touchera toutes les catégories d'âge, murmure aux oreilles des petits lecteurs que les possibilités sont infinies pour qui sait faire vivre son imaginaire. **Nathalie Riché**

★★★ ***La Grande Histoire d'un petit trait*** par **Serge Bloch,** 88 p., Sarbacane, 17 € (dès 5 ans)

Daniel PICOULY

Tous pour les Zozios

Nos chérubins ne lisent plus de classiques ? Daniel Picouly prend le pari de les y amener grâce à des truculents minihéros à plumes. *Little Piaf* revisite avec peps *Les Trois Mousquetaires* : de l'aventure, un style pétillant et drôle, des références habilement détournées (ah, la mouette Beau-de-l'air !), voilà de quoi réjouir les juniors autant que leurs parents. Cette cour ressemble à celle de Louis XIII à la différence que ses sujets perchent dans des châteaux nichés sur les toits du palais du Luxembourg ou sous les cloches de l'église Saint-Sulpice.



Le Gros Gouvernement a décidé d'éradiquer tous les moineaux de Paris, mais Little Piaf est prêt à en découdre ! Avec l'aide de son amie Bouquinette et des Zozios – les fines lames Neuilly, DesVosges et Vaugirard –, notre héros botté est paré pour affronter la brigade des Pigeons mouchetés, l'espionne Mie Laidie et l'affreux Brelan du Cardinal. Sa mission ? Défendre bec et griffes l'honneur de la reine en retrouvant l'aigue-marine que le roi lui a offerte et qu'elle doit porter au Grand Bal des Fauvettes. Rien n'arrête Little Piaf, pas même un voyage en albatros vers Albion ! Saupoudré d'anecdotes sur les monuments de Paris ou sur l'histoire, le texte de Picouly est illustré par le trait revigorant de Frédéric Pillot. Le duo de *Lulu Vroumette* amorce avec *Little Piaf* une croisade littéraire qui, espère-t-on, ne fait que commencer. **N.R.**

★★ ***Little Piaf. Il faut sauver la reine !*** par **Daniel Picouly,** ill. Frédéric Pillot, 250 p., Albin Michel jeunesse, 13,90 € (dès 9 ans). En librairie le 1er octobre.

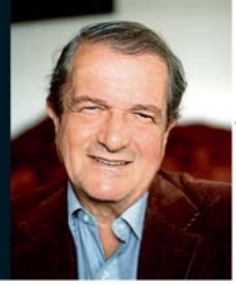
Anne-Laure BONDOUX

Fuir vers le bonheur

Après une échappée autobiographique en littérature adulte, Anne-Laure Bondoux (meilleur roman jeunesse *Lire* pour *Le Temps des miracles* en 2009) est de retour avec un texte tout en ombre et en lumière. Comment se construit-on quand le monde s'écroule autour de soi ? Le bonheur peut-il jaillir au milieu d'un univers hostile ? Voilà certaines des questions posées par *Tant que nous sommes vivants.*

Dans ce pays sinistré et dur, à l'image de l'usine d'armement où Bo et Hama travaillent, l'amour de ces deux-là capte toute la lumière, suscitant les jalousies. Une catastrophe les oblige à fuir la ville, un accident lors duquel la jeune femme perd ses mains. « Il faut perdre une part de soi pour que la vie continue », souffle Hama dans ce roman semi-fantastique, car elle attend un bébé dont le prénom lui est donné dans un rêve. Voilà le couple parti sur les routes avec leur seul amour au creux du ventre. Ils s'attarderont chez des petits hommes vivant sous terre, couleront des jours heureux dans un village de pêcheurs avant que ne ressurgissent leurs démons. Mais la vie continue, car leur fille Tsell entend bien prendre le relais. Elle parcourra le chemin à l'envers comme on déroule la pelote d'une vie. C'est une épopée poétique où il est question d'abandon autant que d'acceptation. On ressort de ce livre sonné, les bras chargés de questions pour mieux démêler les nôtres, à l'instar du vieux Melkior, sage et fou, qui nous enjoint d'« accepter d'être celui que l'on est ». **N.R.**

★★ ***Tant que nous sommes vivants*** par **Anne-Laure Bondoux,** 304 p., Gallimard jeunesse, 15 € (dès 13 ans)



LES MÉCHANTS COMPTES DES BONS AMIS

Quand quelqu'un quitte, de gré ou de force, les allées, les coulisses ou même la chambre à coucher du pouvoir, son premier soin est de régler ses comptes. Il en résulte des livres, écrits sur le vif, dans la hâte de la vengeance, pleins de rancœur, qu'on lira sans attendrissement mais avec répugnance. Cécile Duflot n'a pas perdu de temps. Dès son départ du ministère du Logement, elle a jeté sur le papier ses insupportables ressentiments, avec le concours d'une journaliste chevronnée. « Quel courage ! » s'est-on exclamé ici ou là. Dès les premières lignes de son livre, l'ex-Excellence jure un peu trop ostensiblement qu'elle écrit « sans régler des comptes, sans balancer ». Après une page, c'est déjà tout vu. La dame en vert s'attaque à François Hollande et l'on comprend vite que son livre n'a pas d'autre but : « Son problème, écrit-elle, c'est de toujours vouloir trouver la solution qui ne fait pas de vagues. Résultat… Cela crée un tourbillon qui aspire tout le monde vers le fond. » Et, à la fin de l'ouvrage : « A force de vouloir être le président de tous, il n'a su être le président de personne. »

Le livre est tout entier de la même encre : « François Hollande [...] a peu à peu tourné le dos à l'aspiration à plus d'égalité et de justice sociale qui a entraîné son élection, et n'a pas tenu ses engagements. » Cécile Duflot va-t-elle lui reprocher de lui avoir confié un ministère ? Certains pensent que la première erreur du président socialiste est d'avoir fait confiance à des militants verts.

Très tôt, dès l'année suivant sa nomination au gouvernement, Cécile Duflot a été taraudée par l'envie de démissionner. Mais elle explique que ses « amis politiques » étaient tous d'avis contraire. Elle est donc stoïquement restée, jusqu'au jour où son collègue de l'Intérieur, Manuel Valls, a déclaré que les Roms, ayant « des modes de vie différents des nôtres », n'avaient pas vocation à s'intégrer. Alors là, dit-elle, « une faille s'est creusée entre eux et moi ». Et elle dit, dans une syntaxe approximative (l'indignation, bien sûr) : « De cette gauche qui n'en a plus que le nom, je n'en veux pas. » Elle se prend même à regretter « cette belle unité du 6 mai au soir [...] de François Bayrou à Jean-Luc Mélenchon », à laquelle François Hollande a « tourné le dos »… Nul doute que, avec un gouvernement allant des centristes du Modem au Front de gauche en passant par les Ecologistes, Mme Duflot eût été comme un poisson dans l'eau.

Son ancien collègue du gouvernement, Arnaud Montebourg, a été plus habile. Plutôt que de signer un règlement de comptes avec les camarades de son parti, il le fait par le truchement d'un journaliste qui lui consacre une biographie à coup sûr autorisée. On apprend au fil des pages qu'il sait depuis longtemps à quoi s'en tenir avec les socialistes. Jeune militant, en 1988, à l'occasion des élections législatives dans le XIXe arrondissement de Paris, il constate « des magouilles, des luttes fratricides », la « splendeur du PS », résume-t-il. Sept ans plus tard, son parti refuse de le suivre dans son combat contre le Premier ministre de droite de l'époque, Alain Juppé, à propos du loyer que lui a consenti la Ville de Paris. A son biographe, il confie la main sur le cœur : « J'ai toujours considéré qu'il fallait être intraitable avec le franchissement de la loi. Personne, chez les socialistes, n'a jamais compris ça ! »

En 2005, il prend la mesure du « mépris » que lui portent les socialistes et François Hollande en particulier : « Il a toujours eu ce sentiment que j'étais un histrion, une sorte de volapük [!], d'ovni… Il considérait que j'étais arrivé en politique par intrusion, par infraction [effraction ?], ce qui n'était pas faux ! » Comme Cécile Duflot, Arnaud Montebourg a fait preuve d'une belle abnégation en acceptant d'être pendant deux ans ministre de François Hollande. Mais, quoi ! Il s'agit de politique.

Peut-on en dire autant du livre de Valérie Trierweiler venant ponctuer d'un accord fracassant cette offensive éditoriale en règle contre un président englouti dans des abîmes d'impopularité ? L'ex de l'Elysée rappelle pourtant, au fil des pages, qu'elle est journaliste politique chevronnée. Elle était donc bien placée pour analyser ce pouvoir à l'œuvre depuis un demi-quinquennat et déjà comme en bout de course.

Mais au lieu d'un livre politique, elle se cantonne dans cette juteuse littérature d'alcôve contre laquelle elle a naguère livré bataille. Rien de plus banal que le lamento d'une femme trompée. Et rien de plus médiocrement banal que cet ouvrage signé par une « critique littéraire ».

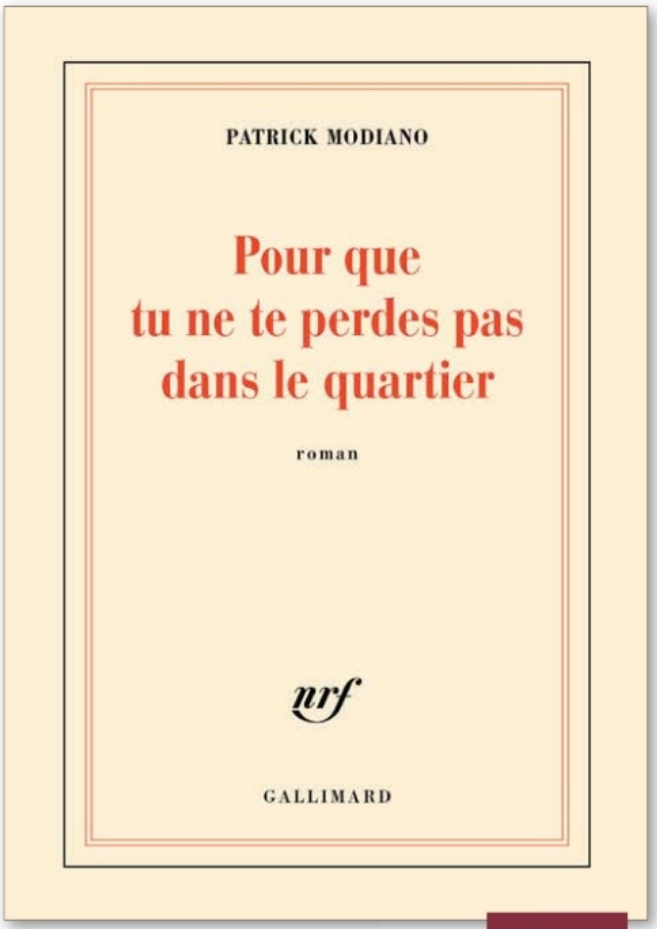
★ ***De l'intérieur*** par **Cécile Duflot,** 240 p., Fayard, 17 €
★★ ***Montebourg*** par **Valentin Spitz,** 246 p., L'Archipel, 18,95 €
☆ ***Merci pour ce moment*** par **Valérie Trierweiler,** 320 p., Les Arènes, 20 €

Tout au long de ce livre, Mme Trierweiler se proclame « première dame » et revendique cet état, ce statut, cette fonction. On sait pourtant que l'expression ne correspond à rien de constitutionnel : c'est une formule en vigueur à la Maison-Blanche et que nos journalistes ont empruntée à leurs confrères américains.

Il n'est pas nécessaire d'évoquer, après tant d'autres, l'indécence de l'auteure. Mais le livre éclaire aussi, et cruellement, la pusillanimité d'un chef de l'Etat qui, après avoir répudié avec éclat sa maîtresse, la bombarde de messages amoureux et de bouquets blancs. C'est peut-être le trait le plus assassin de ce livre qui en contient bien d'autres, par exemple contre la « rivale » Ségolène Royal accusée d'avoir monnayé son ralliement à la candidature du père de ses enfants.

Après cet ouvrage s'ajoutant aux deux autres on a le cœur meurtri : comment la République est-elle tombée si bas ?

Abonnez-vous à LiRE:



160 pages

1 AN 43€
seulement
au lieu de ~~81,90€~~

Et recevez le nouveau roman
de Patrick Modiano

Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier

Deux inconnus, qui prétendent avoir retrouvé le carnet d'adresses de l'écrivain Jean Daragane, insistent pour le rencontrer. Et le voilà embarqué malgré lui dans l'enquête que ces deux jeunes gens mènent sur un certain Guy Torstel.

Ce nom en fait ressurgir d'autres et des souvenirs qui appartiennent tous à l'enfance longtemps occultée de Daragane.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à renvoyer accompagné de votre règlement à : LIRE - 4, rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros) + ***Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*** pour 43€ seulement au lieu de ~~81,90€~~.

❒ **Je règle par prélèvement automatique de 8,60€ tous les deux numéros** et complète l'autorisation ci-contre.

❒ **ou je joins mon règlement de 43€** pour un an d'abonnement au lieu de ~~81,90€~~ (prix de vente en kiosque), **soit 47 % de réduction par :**

❒ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de LIRE

❒ CB N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Clé* |_|_|_|

Expire le |_|_| |_|_|

* Les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire

Date et signature obligatoires |_|_| |_|_| |_|_|

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code Postal : Ville : _____

E-mail: |_|_|_|

KIOSQUE.FR

Jean RACINE

En quelques pièces de théâtre où il s'est fait le chantre des passions humaines, Racine, nouvel Euripide, s'est imposé comme l'un des plus grands poètes de la langue française. Sa carrière montre aussi son extrême habileté à se conformer aux attentes de Louis XIV.

Les légendes se nourrissent aussi des silences de l'Histoire. En l'absence de données suffisantes et en dépit du travail de ses biographes, le détail de la vie de Racine demeure méconnu : difficile de faire le tri entre les figures superposées et entremêlées de l'orphelin pauvre élevé à Port-Royal, de l'arriviste ingrat qui aurait lancé sa carrière en trahissant Molière, du libertin fréquentant les comédiennes, du courtisan dévoué à la gloire du Roi-Soleil, du bon père de famille revenant à la foi austère de son enfance. Il ne reste quasiment rien de la correspondance privée de Racine pendant la période où il écrivit dix des douze pièces de son œuvre dramatique, entre *La Thébaïde*, créée le 20 juin 1664, et *Phèdre* et *Hippolyte* – c'est le premier titre donné à *Phèdre* – créée le 1er janvier 1677. De plus, pas un seul autographe de ses tragédies n'a été conservé : on détruisait, au XVIIe siècle, les manuscrits une fois qu'un texte avait été publié. Bref, il a fallu se fier à des anecdotes rapportées, à des vies écrites ou se livrer à des conjectures pour éclairer l'ascension extraordinaire qui fit d'un orphelin un « gentilhomme ordinaire du Roi ». Reste que, même dans le cas de Racine, l'œuvre n'est pas une monade parfaitement indépendante de la vie de son auteur.

Portrait de Racine, conservé au musée national du château de Versailles.

BIOGRAPHIE

22 décembre 1639 : baptême à La Ferté-Milon. **29 janvier 1641 :** décès de sa mère. **7 février 1643 :** enterrement de Jean Racine père. **Octobre 1661-1663 :** séjour à Uzès. **20 juin 1664 :** première de *La Thébaïde* jouée par la troupe de Molière. Succès médiocre. **4 décembre 1665 :** succès d'*Alexandre* créé au théâtre du Palais-Royal. **17 novembre 1667 :** *Andromaque* triomphe à la Cour. **11 décembre 1668 :** mort de la Du Parc. **13 décembre 1669 :** succès mitigé de *Britannicus*. **12 janvier 1673 :** Racine est reçu à l'Académie française. **18 août 1674 :** première d'*Iphigénie*. Racine achète la charge (anoblissante) de trésorier de France de Moulins. **1er janvier 1677 :** *Phèdre et Hippolyte*. **1er juin :** Racine épouse Catherine de Romanet. **Septembre :** la nouvelle de la nomination de Racine et de Boileau comme « historiographes » du Roi se répand dans Paris. **26 janvier 1689 :** *Esther*. **12 décembre 1690 :** Racine devient gentilhomme ordinaire. **21 avril 1699 :** mort à Paris, rue des Marais.

> Orphelin de La Ferté-Milon

Porté sur les fonts baptismaux, le 22 décembre 1639 en l'église Saint-Vaast de La Ferté-Milon, par sa grand-mère paternelle, Marie Desmoulins, et par son grand-père maternel, Pierre Sconin, grenetier et procureur royal des Eaux et Forêts de Villers-Cotterêts, le fils de Jean Racine père, « procureur du Roi », et de Jeanne Sconin, âgée de 16 ans, avait alors peu de chance de devenir un dignitaire de la cour du roi de France. Pour arracher le futur auteur de *Phèdre* à sa Picardie natale et à la destinée anonyme de ses ancêtres, il a fallu une double infortune : la mort de sa mère des suites de l'accouchement de sa sœur, puis celle, un peu plus tard, de son père. D'abord recueilli par sa grand-mère, Marie Desmoulins, l'enfant fut – peut-être après avoir suivi ses premiers apprentissages lors d'un séjour à Port-Royal-des-Champs[1] – placé aux Petites Ecoles parisiennes de Port-Royal. De 1649 (ou de 1650) à 1653, il y fit ses classes de « grammaire ». C'était aux temps troublés de la Fronde.

Pourquoi Port-Royal ? En fait, la famille de Racine était étroitement liée à cette abbaye : Suzanne, la sœur de Marie Desmoulins, y avait, après son veuvage, pris le voile et, à la suite d'un ordre de dispersion que la Cour leur intima le 12 juillet 1638, trois des Solitaires de ce mouvement de réforme catholique peu docile au pouvoir royal s'étaient réfugiés à La Ferté-Milon chez des cousins de l'écrivain, les Vitart.

AISA/LEEMAGE

KIOSQUE.FR

> Education studieuse à Port-Royal

Dans son *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, publié après sa mort, Racine rendit hommage à ses précepteurs: «Ces maîtres n'étaient pas des hommes ordinaires. Il suffit de dire que l'un d'entre eux était le célèbre M. Nicole. Un autre était ce même M. Lancelot à qui l'on doit les *Nouvelles Méthodes* grecque et latine si connues sous le nom de *Méthodes de Port-Royal*[2]. » Les Petites Ecoles ayant été un temps fermées – la lutte contre le jansénisme et Port-Royal ne cessa pas pendant le règne de Louis XIV –, Racine dut faire ses humanités et sa rhétorique de 1653 à 1655 au collège Pastour de Beauvais. De retour à Port-Royal d'octobre 1655 à 1658, il devint proche d'Antoine Le Maistre, un avocat en vue devenu le premier des Solitaires. Racine l'appelait même «papa», et Le Maistre, son « fils». Le petit orphelin apprit ainsi le latin, ce qui était l'usage, et le grec, ce qui l'était déjà moins, bénéficiant de la *Nouvelle Méthode pour apprendre facilement la langue grecque*, première méthode rédigée en français (et non en latin) par Lancelot et les Messieurs de Port-Royal. Si la langue de Racine a paru plus «moderne» que la «syntaxe "latinisante" de Corneille», cela tient peut-être à cette «coïncidence de la langue maternelle et de la langue d'acquisition du savoir lettré[3]». Racine put ainsi se former en lisant dans le texte les grands poètes de l'Antiquité, Homère et les tragiques, surtout Sophocle et Euripide, Virgile enfin, qu'il plaçait au-dessus d'Homère.

En octobre 1658, Racine entrait au collège d'Harcourt (actuel lycée Saint-Louis) afin d'y faire son année de « logique », la classe de philosophie de l'époque. Grâce aux relations de son cousin Nicolas Vitart, ancien, lui aussi, des Petites Ecoles, il fréquenta les milieux littéraires et mondains. Dans l'entourage du duc de Luynes dont Vitart était l'intendant, il fit notamment la connaissance de La Fontaine. Pour parvenir dans les lettres, et nul ne doute qu'il voulait alors faire carrière, le moyen le plus rapide pour se faire un nom était d'écrire des vers et de les faire représenter. Aussi, bien qu'il fût éduqué par des jansénistes qui avaient peu de dilection pour l'art dramatique, Racine s'empressa-t-il de fréquenter le monde du théâtre. Cela dut décevoir ses maîtres, mais il est vrai qu'Antoine Le Maistre était mort le 4 novembre 1658. Quoi qu'il en fût, en 1660, Racine composait une première pièce dont il ne reste rien, sinon son titre, *Amasie*. Ce premier essai fut refusé par la troupe du Marais.

A Paris, Racine avait contracté quelques dettes, aussi se rendit-il à Uzès en novembre 1661 dans l'espoir d'obtenir un bénéfice ecclésiastique grâce à l'appui de son oncle Antoine Sconin, alors vicaire général de ce diocèse. « Je m'étudie à vivre un peu plus raisonnablement et à ne pas me laisser emporter à toute sorte d'objet[4] », écrivait-il alors. Mais l'espoir de voir sa situation matérielle s'améliorer sensiblement fut déçu : la perspective d'un prieuré médiocre dans le diocèse d'Angers ne pouvait dissuader le candidat bénéficier de revenir à Paris. Les quelques vers envoyés à Vitart témoignent cependant de l'excellence de ses talents poétiques et de ce que le climat d'Uzès, au début du moins, ne lui déplut pas trop : « Enfin, lorsque la nuit a déployé ses voiles,/ La lune, au visage changeant,/Paraît sur un trône d'argent,/Tenant cercle avec les étoiles :/Le ciel est toujours clair tant que dure son cours,/Et nous avons des nuits plus belles que vos jours[5]. »

> Premier succès, premières ruptures

Racine rentra à Paris en 1663. Grâce à la rédaction d'une *Ode sur la convalescence du Roi* – Louis XIV venait de traverser un épisode de rougeole –, grâce surtout à la protection de Chapelain, le jeune poète obtint d'être inscrit sur la liste des gratifications royales. Cette sorte de bourse royale ne le tirait que provisoirement d'affaire. Aussi Racine revint-il au théâtre en proposant une pièce inspirée d'Euripide, *La Thébaïde ou les Frères ennemis*, dont l'idée avait germé à Uzès, qui fut terminée à la demande de Molière, sinon parachevée par ce dernier. Jouée en juin 1664, son succès fut médiocre. *Alexandre le Grand*, créé le 4 décembre 1665, toujours par la troupe de Molière, fut en revanche très bien reçu.

Il ne faut toutefois pas céder à l'illusion rétrospective de Molière, le plus grand génie comique, « lançant » le plus grand poète tragique : des trois compagnies théâtrales parisiennes permanentes – celle du Marais avait refusé *Amasie* et était en perte de vitesse, la Troupe royale, la plus prestigieuse, installée à l'Hôtel de Bourgogne, avait signifié à Racine qu'il devait attendre son tour – seule la troupe de Molière, la « Troupe de Monsieur Frère du Roi », quand bien même elle était davantage orientée vers la comédie, était, après l'interdiction de *Tartuffe*, en quête d'une pièce nouvelle. Racine, sans le dire à Molière, n'en porta pas moins sa pièce à l'Hôtel de Bourgogne qui la représenta le 14 décembre. Indélicatesse, scandale, trahison ? Molière était pour Racine avant tout

BIBLIOGRAPHIE

On trouve le théâtre de Racine dans la plupart des collections de poche et dans diverses éditions scolaires. Ces dernières sont le plus souvent accompagnées de commentaires éclairants. Pour les œuvres complètes : P. Clarac et L. Estaing, L'Intégrale/Seuil, 1962. Raymond Picard a établi pour La Pléiade une édition en deux tomes (*Théâtre et poésies*, 1931, et *Prose*, 1952). Georges Forestier a proposé une nouvelle édition des textes « selon un ordre strictement chronologique » : *Théâtre-poésie*, Pléiade t. 1, 1999. *Théâtre complet* (éd. J. Morel et A. Viala), Garnier, 1980. Jean Rohou, *Théâtre complet*, Le Livre de poche,1998.

Biographies

Antoine Adam, *Histoire de la littérature française*, t. IV, Albin Michel, 1954.
René Jasinski, *Vers le vrai Racine*, Armand Colin, 1958.
Raymond Picard, *La Carrière de Jean Racine*, Gallimard, 1956.
Jean-Louis Backès, *Racine*, Ecrivains de toujours/Seuil, 1981.
Alain Viala, *Racine. La Stratégie du caméléon*, Seghers, 1990.
Jean-Michel Delacomptée, *Racine en majesté*, Flammarion, 1998.
André Le Gall, *Racine*, Flammarion, 2004.
Georges Forestier, *Jean Racine*, Gallimard, 2006.

Etudes

Jean Pommier, *Aspects de Racine*, A.G. Nizet, 1954. Trois livres discutés ont relancé l'intérêt pour Racine : Charles Mauron, *L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, Ophrys, 1957, José Corti, 1969. Lucien Goldmann, *Le Dieu caché*, Gallimard, 1960 (rééd. Tel). Roland Barthes, *Sur Racine*, Seuil, 1965 (rééd. Points), auxquels répondirent les pamphlets de René Pommier : *Assez décodé !*, 1978, et *Roland Barthes, Ras le bol*, Guy Roblot, 1987.
Signalons aussi : « Racine et la poétique du regard » dans *L'Œil vivant* de Jean Starobinski, Gallimard, 1961 (rééd. Tel).
Raymond Picard, *De Racine au Parthénon*, Gallimard, 1977.
Alain Niderst, *Racine et la tragédie classique*, PUF, 1978.
Jean Rohou, *L'Evolution du tragique racinien*, SEDES, 1991.
Jean Dubu, *Racine aux miroirs*, SEDES, 1992.
Alain Niderst, *Les Tragédies de Racine. Diversité et unité*, A.-G. Nizet, 1995.
Christian Biet, *Racine*, Hachette Supérieur, 1996.
Jean Emelina, *Racine infiniment*, SEDES, 1999.
André Blanc, *Racine. Trois siècles de théâtre*, Fayard, 2003.

KIOSQUE.FR

un directeur de théâtre et non un dramaturge de génie ; de plus, Racine pensait sans doute que la diction plus « naturelle » de la troupe de Molière était moins adaptée à des vers qui requéraient, selon les codes de l'époque, la diction plus emphatique et plus « tragique » de l'Hôtel de Bourgogne.

> L'arriviste arrive

Sa réputation d'ingrat se renforça encore lorsque, feignant de prendre pour lui une phrase de Pierre Nicole soutenant que « les auteurs de romans et de comédies [étaient] des empoisonneurs publics », Racine s'attaqua à ses anciens amis de Port-Royal. On s'entremit pour éteindre la polémique restée dans l'histoire littéraire sous le nom de « querelle des Imaginaires ». Racine ne présenta pas de nouvelle pièce avant *Andromaque*, créée, non à l'Hôtel de Bourgogne mais à la Cour, le 19 novembre 1667, avec Mlle Du Parc dans le rôle-titre. Il était entre-temps devenu l'amant de cette comédienne adulée et courtisée. Leur liaison dura peu, la Du Parc disparaissant en 1668. Racine s'était aussi acquis de solides soutiens dans l'entourage du Roi. Celui d'Henriette d'Angleterre, « Madame », la jeune belle-sœur du Roi, n'en était pas un des moindres. Sa situation matérielle aussi s'était améliorée, Racine ayant fini par obtenir le bénéfice ecclésiastique escompté, et par hériter, à la fin de 1667, du grand-père Sconin.

Au printemps 1668, le succès public d'*Andromaque* confirma celui obtenu à la Cour et dans les salons. Le personnage d'Andromaque, la veuve désespérée d'Hector, se prêtait au mieux à la déclamation tragique des vers de Racine. La pièce provoqua dans le théâtre classique une révolution comparable à celle provoquée par *Le Cid,* trente ans plus tôt. La passion de l'amour reléguée au second rang par Corneille, et encore dissociée du tragique dans les deux premières pièces de Racine, devenait, combinée avec celle de la vengeance, l'un des ressorts essentiels de la tragédie. Oreste poussé par Hermione finit par tuer Pyrrhus : « Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne[6] », s'exclame-t-il dès la scène d'ouverture, livrant là la clé du mécanisme tragique racinien. Pour l'édition de 1687, Racine modifia son texte et remplaça significativement « transport » par « destin ». Comme *Le Cid*, le succès à la Cour sinon à la ville d'*Andromaque* suscita des polémiques et quelques jalousies.

Antoine Le Maistre, le « papa » de Racine, peint par Philippe de Champaigne (XVIIe siècle, musée de Port-Royal-des-Champs).

Enrichi par la pièce, ayant habilement placé son argent, Racine surprit son public en proposant une comédie en vers – *Les Plaideurs* – peut-être créée en décembre 1668. Il y croqua avec humour les hommes de loi : « Sans argent l'honneur n'est qu'une maladie », y lit-on. L'unique incursion de Racine sur le terrain où Molière régnait en maître incontesté fut bien accueillie.

> Tragédie des regards

En 1669, un an après l'avoir commencé, Racine achevait *Britannicus*. En choisissant un thème « romain », il s'en prenait plus ou moins clairement à Corneille. Le succès mitigé de la première, le 13 décembre 1669 à l'Hôtel de Bourgogne, ne lui permit pas de faire taire ses adversaires. Le sujet de la tragédie pouvait aussi poser problème puisque la puissance royale y est figurée par Néron et que ce dernier a usurpé le pouvoir grâce aux intrigues de sa mère Agrippine, la seconde épouse de Claude étant parvenue à imposer Néron, fils d'un premier lit, au détriment de l'héritier légitime, Britannicus, le fils de Claude et de Messaline. En jetant son dévolu sur Junie, initialement promise à Britannicus – c'est là une invention de Racine –, puis en s'en prenant à sa propre mère, Néron provoque une sorte de renversement d'alliances : « Ma Mère a ses desseins, Madame, et j'ai les miens[7] », déclare Néron à Junie. Il exige de cette dernière qu'elle éconduise Britannicus sous peine de mettre à mort ce dernier : « Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame./Renfermez votre amour dans le fond de votre âme./Vous n'aurez point pour moi de langages secrets./J'entendrai des regards que vous croirez muets./Et sa perte sera l'infaillible salaire/D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire[8]. » Alors que Britannicus approche, Néron avertit Junie : « Sa fortune dépend plus de vous que moi :/Madame, en le voyant, songez que je vous vois[9]. » Ces quelques vers et la situation qu'ils décrivent témoignent assez bien de l'art de Racine où même les regards sont agissants. *Britannicus* n'obtint pas tout de suite le succès escompté par son auteur, mais « celle de mes Tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée[10] » fut très appréciée à la Cour.

Créée à l'Hôtel de Bourgogne une semaine après la première de *Tite et Bérénice*, « comédie héroïque » de Corneille jouée par la troupe de Molière, *Bérénice,* avec la Champmeslé dans le rôle principal – une autre actrice glorieuse dont Racine fut l'amant –, acheva d'élever « l'élégant Racine » à la hauteur de son glorieux aîné. L'action de *Bérénice* est épurée, réduite à l'essentiel – l'annonce, par Titus, du choix qu'il a fait, à cause de la raison d'Etat, de quitter Bérénice –, au point que l'histoire n'apparaît que comme un écrin pour peindre en vers les sentiments des personnages.

On reprocha à la pièce son manque supposé de lien entre les scènes. Racine répondit : « La principale règle est de plaire et de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première » et, ajoutait-il, « toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien ». *Bérénice* reste certes en deçà de la violence tragique d'*Andromaque* ou de *Britannicus* puisqu'on n'y meurt pas. Mais « ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une Tragédie ; il suffit que l'Action en soit grande, que les Acteurs en soient héroïques, que les Passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la Tragédie[11] ».

Avec *Bajazet* (1672), Racine revenait au réalisme cruel et à l'exacerbation meurtrière des passions tragiques. Alors qu'elle apprend « le funeste dessein que Roxane vient de prendre […]/Bajazet doit périr, dit-elle, ou

« LA PASSION DE L'AMOUR RELÉGUÉE AU SECOND RANG PAR CORNEILLE DEVENAIT, COMBINÉE AVEC CELLE DE LA VENGEANCE, L'UN DES RESSORTS ESSENTIELS DE LA TRAGÉDIE »

JOSSE/LEEMAGE (2)

KIOSQUE.FR

l'épouser », la malheureuse Atalide, amoureuse de Bajazet, concentre en un vers fameux une des caractéristiques du héros tragique racinien : « Mon unique espérance est dans mon désespoir[12]. » La pièce qui se déroule dans l'espace confiné du palais du sultan se termine par une tuerie générale. Racine avait su épouser habilement l'esprit du temps, en donnant à *Bajazet* un décor oriental, les turqueries étant de mode. La réception de Racine à l'Académie française le 12 janvier 1673, un mois avant la mort de Molière, les succès de la plus cornélienne de ses tragédies, *Mithridate*, puis d'*Iphigénie* qui fit pleurer toute la Cour et dont le triomphe rejeta dans l'ombre le *Suréna* d'un Corneille vieillissant, firent de Racine, anobli par l'octroi d'une charge de trésorier de France à Moulins, le personnage central des lettres françaises.

Jean Racine lisant *Athalie* devant Louis XIV et Mme de Maintenon, peinture de Julie Philipault (1819, musée du Louvre).

> Le silence de Racine

Dans *Phèdre*, sa dernière pièce profane, l'héroïne éponyme est entraînée dans une « passion illégitime » pour son beau-fils, Hippolyte. Dès le début de la pièce, Phèdre, monstre lucide, s'est déjà condamnée elle-même : « J'ai conçu pour mon crime une juste terreur./J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur. /Je voulais, en mourant, prendre soin de ma gloire,/Et dérober au jour une flamme si noire[13] » (I, 3). Dans la pièce, la passion triomphe de la volonté, et Phèdre, « Vénus tout entière à sa proie attachée », finit par se donner la mort.

« RACINE AVAIT SU ÉPOUSER HABILEMENT L'ESPRIT DU TEMPS, EN DONNANT À BAJAZET UN DÉCOR ORIENTAL, LES TURQUERIES ÉTANT DE MODE »

La pièce réconcilia Racine avec Port-Royal. En un sens, la boucle était bouclée. Racine quittait le théâtre à 38 ans. Louis Racine, le benjamin de ses sept enfants, rapporta cette retraite à sa « conversion » religieuse : « Les grands sentiments de religion dont [son] père avait été empli depuis l'enfance […] se réveillèrent tout à coup. » Ce fut avant tout la conséquence de sa désignation, avec Boileau, à la tâche alors très importante d'écrire l'histoire du grand Roi. Une *Epître* d'un contemporain résume la situation : « Tu disparais, tu veux faire un plus noble usage/ Des talents que le ciel t'a donnés en partage[14]. » Le poète inimitable s'était mué en un prosateur et un historien imitables, accaparé par une charge prenante puisqu'il devait accompagner le Roi dans ses campagnes militaires. Son mariage avec la richement dotée Catherine de Romanet et la réforme de ses mœurs allèrent de pair avec ce nouvel état. Jean-Baptiste Racine, son fils aîné, naquit en novembre 1678. Dans le contexte de l'affaire des Poisons, Jean Racine fut, l'année suivante, accusé à son insu par la Voisin d'avoir tué la Du Parc, dix ans auparavant. L'accusation fit long feu.

Toutefois, Racine composa encore deux pièces tirées de l'Ecriture sainte, *Esther,* en 1689, et *Athalie,* en 1691. Il honorait une commande de Mme de Maintenon : celle-ci les fit représenter par les jeunes filles de sa fondation de Saint-Cyr. La suite ? Racine mena sa vie de courtisan toujours très apprécié de Louis XIV qui lui donna, en 1691, la charge lucrative et très convoitée de gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi. C'est à cette période que La Bruyère, qui avait rejoint Racine à l'Académie, fit le fameux parallèle rhétorique entre Corneille et Racine : « Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées, Racine se conforme aux nôtres ; celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont[15]. » Outre l'établissement de ses enfants, de ses filles comme de ses fils, auquel Racine attacha en bon père de famille le plus grand soin, ses dernières années le virent se rapprocher de ses anciens maîtres de Port-Royal, tout en continuant son ascension mondaine : il reçut même de Louis XIV l'autorisation d'occuper un appartement à Versailles. Atteint probablement d'un cancer du foie, Racine se retira peu à peu de la Cour. Il demanda par testament à être enterré à Port-Royal auprès de son ancien professeur Hamon. Louis XIV ne s'opposa pas à cette ultime volonté. Il mourut le 21 avril 1699.

> Entendre Racine

Les vers de Racine ont été écrits pour être déclamés à voix haute, leur auteur passait lui-même pour être un déclamateur extraordinaire. Il est donc difficile de juger de ses vers avec nos habitudes de diction d'aujourd'hui. L'écart entre l'usage ordinaire de la parole dans la conversation et la parole déclamée au théâtre était beaucoup plus manifeste à l'âge classique. Aussi faudrait-il déclamer du Racine en évitant d'adoucir les diphtongues et en donnant à chaque syllabe son ampleur. Il faudrait faire rimer *fils* avec *commis*, *pas* avec *hélas*, *Britannicus* avec *confus*, *Titus* et *perdus*, *sang* et *flanc* en prononçant les consonnes finales, sans oublier de prononcer les « e » accentués trop souvent amuïs ! Il n'est pas donc aisé d'interpréter ses tragédies en respectant le rythme, un fossé s'étant créé « entre le type de jeu pour lequel Racine a écrit ses pièces fondé sur le soulignement de la dimension théâtrale d'un texte en vers, et [celui] qui a cours aujourd'hui, fondé sur un expressionnisme naturaliste qui veut effacer la dimension théâtrale et poétique du texte[16] ».

Pourtant, si le rapport à la poésie et à la langue a profondément changé entre l'âge classique et aujourd'hui, le miracle demeure qu'on parvient à entendre son génie poétique dans une forme renouvelée où l'on a renoncé en partie à la déclamation. Après tout, la tragédie grecque ne nous est plus ce qu'elle fut pour les Grecs, il n'empêche qu'à travers ses adaptations les plus diverses elle nous émeut encore ! **Jean Montenot**

1. Hypothèse retenue par Georges Forestier, *Jean Racine*, Gallimard, p. 52. **2.** Jean Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, La Pléiade II, p. 66. **3.** Gilles Declercq, « La Formation rhétorique de Jean Racine », dans *Jean Racine 1699-1999*, Actes du colloque du tricentenaire, PUF, p. 267. **4.** A l'abbé Levasseur, 30 avril 1662, *Prose*, La Pléiade II, édition Raymond Picard, 1966, p. 430. **5.** A Vitart, 17 janvier 1662, *Prose*, La Pléiade II, édition Raymond Picard, 1966, p. 417. **6.** La Pléiade I (édition Forestier), p. 201. **7.** Acte II, scène 3, La Pléiade I (édition Forestier), p. 395. **8.** *Ibid.*, p. 398. **9.** Acte II, scène 4, La Pléiade I (édition Forestier), p. 399. **10.** « Préface », La Pléiade I (édition Forestier), p. 443. **11.** La Pléiade I (édition Forestier), p. 450. **12.** Acte I, scène 4, La Pléiade I (édition Forestier), p. 571. **13.** La Pléiade I (édition Forestier), p. 831. **14.** Cité par Raymond Picard, *De Racine au Parthénon*, Gallimard, 1977, p. 16. **15.** La Bruyère, *Les Caractères*, « Des ouvrages de l'esprit » § 54. **16.** Georges Forestier, « Editer Racine aujourd'hui : choix, enjeux, significations » dans *Racine et/ou le classicisme* (Actes du Colloque de Santa Barbara, oct. 1999), Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2001, p. 71.

KIOSQUE.FR

CARNET DE ROUTE

Dixième tournée

Le Camion des mots entame cette année sa dixième tournée à travers la France. Retour sur une mission pédagogique dont l'engagement n'a pas pris une ride.

Créée en 2005, l'opération Camion des mots se donne pour but de rendre l'apprentissage de la langue française ludique et accessible. D'abord parc informatique itinérant, le véhicule a changé de concept l'an passé pour devenir un véritable studio d'enregistrement mobile. Un espace de création audiovisuelle où les élèves interprètent et mettent en scène des textes choisis et étudiés en classe. Le tout sous l'œil expert des professionnels de l'image et du son qui encadrent les activités.

Avec plus de 300 films réalisés par plus de 7 500 enfants participants, la mue du Camion des mots est un franc succès. « Ce changement audacieux donne raison à tous ceux qui ont cru en ce beau projet : les élus, les directeurs d'écoles, les professeurs, leurs élèves et bien entendu la MAIF qui nous renouvelle son soutien », déclare Christophe Barbier, directeur de la rédaction du magazine *L'Express* et parrain de l'opération.

En effet, avec des soutiens solidaires comme France 3 ou le Ministère de l'Education nationale, l'assureur militant est le partenaire principal et historique de l'opération. C'est donc logiquement avec le concours de la MAIF que le Camion des mots se lance, pour la dixième année consécutive, sur les routes de France ! ●

DAVID ELBAZ

Retrouvez toutes les vidéos du Camion des mots en flashant le QR code ci-contre.

Rejoignez-nous sur

Le Camion des mots en 3 temps

1 Le Camion des mots, véritable studio d'enregistrement mobile sillonnant les routes de France, s'installe dans la commune.

2 Elèves et enseignants, encadrés par des professionnels de l'image et du son, investissent les lieux. Ils vont donner vie au projet préparé en classe : un vrai petit film de 2 minutes !

JEROME CHATIN

3 Les films réalisés tout au long de l'année sont partagés sur Dailymotion et donnent lieu à une remise de prix en fin d'année : la Fête des mots !

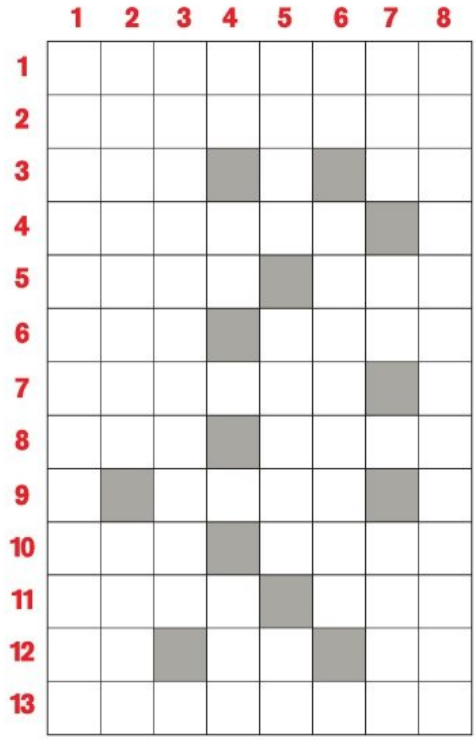
POUR QUE VOTRE VILLE DEVIENNE VILLE-ÉTAPE,
N'HÉSITEZ PAS À APPELER MAGALI OU AUDREY AU 01 42 61 10 71
AVEC LE SOUTIEN DE : MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE • MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION • RENAULT TRUCKS

Coordination Jfd System.

www.camiondesmots.fr

KIOSQUE.FR

JEUX



LES MOTSCROISÉS

PAR JEAN-PIERRE COLIGNON

Horizontalement

1. Produits d'entretien. **2.** Un homme qui promet ! **3.** Héros pris dans un dilemme. Symbole de métal. **4.** Langages de fleurs. **5.** Cours moyen au Congo. Se montre toujours rebelle. **6.** Souvent aigu. Qualifie un stade bien connu des psys. **7.** Objet puéril ou futile. **8.** Moule républicain. Tissu à côtes. **9.** Pas à lui. **10.** Pourri quand il est bien arrosé. Jazz vocal. **11.** Organisme s'occupant notamment de sondes. Sol de mer, en un certain sens. **12.** Petit tour. Possessif. Saint normand. **13.** Mauvaise bonne.

Verticalement

1. Mises au jour. **2.** Fait tapisserie. Tubercule alimentaire des tropiques. **3.** Malhonnêtes. **4.** Romains. Association de plusieurs pays. Elément d'un cercle. **5.** De bas en haut, poisson. Peu denses. Article oriental. **6.** Pieuse abréviation. Jugement dernier. **7.** Travail populaire. Unité de pression abrégée. Interjection d'appel ou de réception. **8.** Reproduction interdite.

LE RÉBUSD'HONORÉ

Maître inattendu du théâtre à l'écriture féroce et lapidaire.

Solutions

Samuel Beckett (Sam - U - Aile - Bec - Ouète)

13	S	O	U	I	L	L	O	N
12	T	R	■	M	A	■	L	O
11	N	A	S	A	■	E	L	I
10	E	T	E	■	S	C	A	T
9	M	■	T	I	E	N	■	A
8	E	N	A	■	R	E	P	S
7	H	O	C	H	E	T	■	I
6	C	R	I	■	A	N	A	L
5	U	E	L	E	■	E	P	I
4	O	D	E	U	R	S	■	R
3	C	I	D	■	A	■	F	E
2	C	A	N	D	I	D	A	T
1	A	L	I	M	E	N	T	S
	1	2	3	4	5	6	7	8

TARIF D'ABONNEMENT :

1 an 40 € T.T.C. (T.V.A. 2,10 % – 10 numéros)

*Frais de port pour l'étranger : nous consulter au 00 33 1 70 37 31 54.

LIRE : SERVICE ABONNEMENTS, 4, ROUTE DE MOUCHY, 60438 NOAILLES CEDEX.
ABONNÉS, MERCI de joindre à toute correspondance la dernière étiquette d'expédition de LIRE.
CONTACT : 01 70 37 31 54. Mail : abonnements@lire.fr
SI VOUS CHANGEZ D'ADRESSE, utilisez le formulaire ci-dessous en joignant la dernière étiquette d'expédition.

M. ❑ Mme ❑ Mlle ❑ Nom ..... Prénom .....
Nouvelle adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....
Ancienne adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....

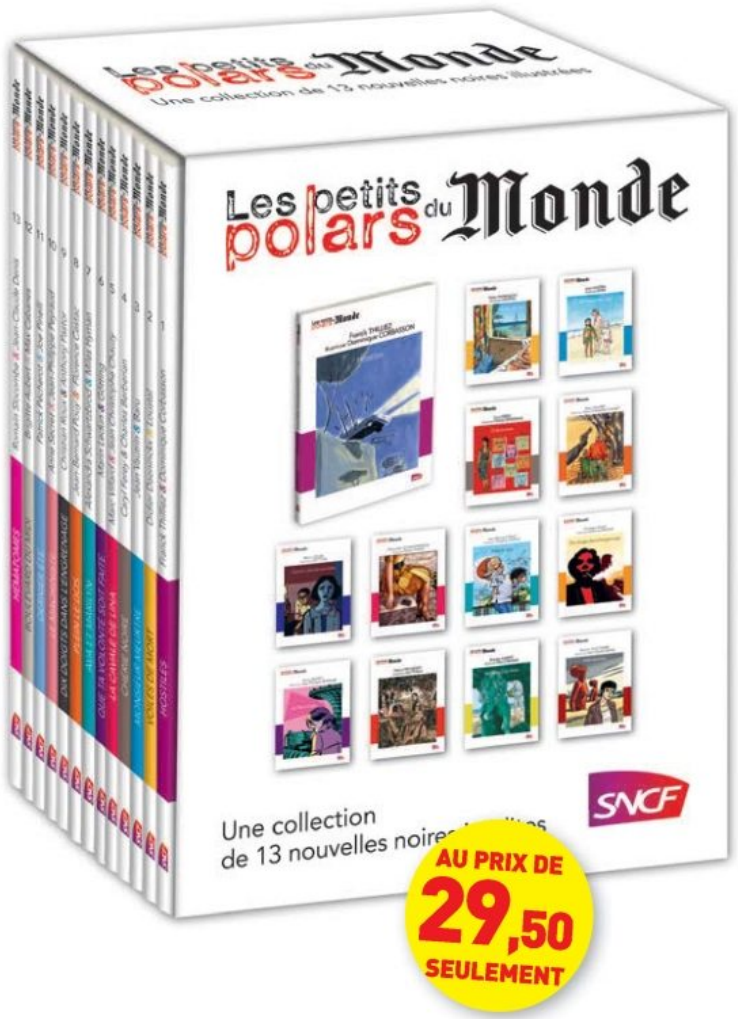
Le nom et l'adresse de nos abonnés sont communiqués à nos services internes et aux organismes liés contractuellement avec LIRE Magazine. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal. LIRE Service abonnements, 4, route de Mouchy, 60438 Noailles Cedex.

LE CAS DE M. GUÉRIN

Les énergumènes échauffés par des querelles du jour, mariage des homosexuels, reproduction assistée et théorie du genre, commencent à me brouter la longe et le flanchet. Bicause vacance pâtissière du Gloupier, l'idée m'est venue d'entarter symboliquement ces fanatiques couillons avec *Le Cas de M. Guérin*, un stupéfiant petit roman donné par Edmond About en 1862. M. Guérin, le respectable fonctionnaire au ministère des Finances qu'on enterre au début du récit, fut en effet un cas. Il est né en 1809 dans une famille de boulangers du faubourg Saint-Martin. Sa mère avait déjà un fils lorsqu'elle devint grosse à nouveau. Pour « avoir au moins un enfant qui ne partît jamais à la guerre » elle rêva d'une fille. Elle alla consulter la Lenormant, une Madame Irma très réputée sous Napoléon. La réponse de la pythonisse fut ambiguë et, à son grand désespoir, la boulangère accoucha d'un autre garçon. Jusqu'à sa dixième année, Pierre-Marie portera la jupe. Plus tard, au collège, il sera la risée de ses camarades, à cause de ses boucles d'oreille et « parce qu'il marchait des épaules et lançait la balle avec une gaucherie féminine ». Au moment de la puberté, il se met à saigner du nez une fois par mois. Etudiant, à son corps défendant et dans la honte, il perdra son pucelage avec une grisette. Séduit et abandonné par la gourgandine, il se réfugie à la campagne chez ses parents fraîchement retraités. Ces derniers le marient à une demoiselle Laurent. « Pierre-Marie ne fit pas plus de résistance qu'une demoiselle bien élevée. » Si je vous dis qu'après son mariage M. Guérin prit de l'embonpoint, vous aurez deviné qu'il était bel et bien enceint. La relation de sa grossesse, de la césarienne opérée secrètement par un chirurgien très spécial, les explications scientifiques données par celui-ci, la déclaration à l'état civil, le baptême de l'enfant (encore un garçon !), le poil qui se met à pousser au menton de la mère, et l'adoption par elle de « toutes les modes viriles que le sexe faible a inventées au milieu du XIX[e] siècle », et la mort de Guérin au moment de la ménopause, la farce est vraiment désopilante. Un passage du récit a piqué ma curiosité, quand le chirurgien affirme que les annales médicales rapportent d'autres cas de grossesse masculine. Dupuytren aurait pratiqué une césarienne « sur la personne d'un sous-préfet de Saverne, mais n'a pu sauver ni le père ni l'enfant ». Saverne, la jolie cité alsacienne, est ma ville natale. J'ai déserté les rives de la Zorn il y a un demi-siècle, mais quand je lis *Saverne*, je tressaille toujours un peu. Adolescent, j'ai souvent accompagné mon père à la villa Edmond About, une belle gentilhommière nichée dans le petit vallon de Schlettenbach. A l'époque, cette demeure appartenait à la famille de Pange. En 1858, lorsqu'il acquit la villa savernoise, Edmond About (Lorrain natif de Dieuze en 1828) était un journaliste, critique d'art et polémiste déjà célèbre. La plaisanterie à propos du sous-préfet est-elle un facétieux clin d'œil à la ville d'adoption, ou bien une pique adressée au sous-igame de l'époque ? Un historien de Saverne saura peut-être élucider cette drolatique insinuation. Un mystérieux phénomène d'illumination a dû frapper le jeune écrivain lors de son installation à Saverne, pour que, sans dételer, il accouche de trois romans conjecturaux, un genre qu'il n'avait jamais abordé et vers lequel il ne reviendra plus. *L'Homme à l'oreille cassée, Le Cas de M. Guérin* et *Le Nez d'un notaire* sont les seuls récits de science-fiction d'Edmond About. Les trois ont été publiés à Paris en 1862. Illumination encore, en 1862, About est initié à la franc-maçonnerie dans une loge de Nancy. Vingt ans plus tard, auteur à succès, il quittera la thébaïde de Schlettenbach pour s'installer avec sa femme et leurs huit enfants au château de Grouchy dans le Val-d'Oise. Consécration suprême, il est élu à l'Académie, mais défuncte en 1885 peu avant sa réception.

STÉPHANE HUMBERT-BASSET

OFFRE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS



Une collection de 13 nouvelles noires inédites

Ce coffret des «**Petits Polars du Monde**» vous propose treize histoires palpitantes que vous ne lâcherez pas avant la dernière page. Treize intrigues diaboliquement astucieuses, dénouement toujours inattendu, et qui vous feront voyager dans des contrées où le soleil tape fort sur les passions humaines !

Pour composer ce florilège en rouge et noir, Le Monde et la SNCF ont fait appel aux plus grands noms du polar français d'aujourd'hui, dont certains ont été récompensés par le PRIX SNCF DU POLAR. De plus, il a été décidé de marier leur plume aux crayons des plus talentueux dessinateurs, pour créer de petits livres abondamment illustrés, où les mots et les images se répondent.

Liste des œuvres :

1. Franck Thilliez - Dominique Corbasson «**Hostiles**»
2. Didier Daeninckx - Loustal «**Voiles de mort**»
3. Jean Vautrin - Baru «**Monsieur Meurtre**»
4. Caryl Ferey - Charles Berberian «**Chérie noire**»
5. Marc Villard - Jean-Christophe Chauzy «**La Cavale de Lina**»
6. Marin Ledun - Götting «**Que ta volonté soit faite**»
7. Alexandra Schwartzbrod - Miles Hyman «**Ava et Marilyn**»
8. Jean-Bernard Pouy - Florence Cestac «**Plein le dos**»
9. Christian Roux - Anthony Pastor «**Dix doigts dans l'engrenage**»
10. Anne Secret - Jean-Philippe Peyraud «**Le Machiniste**»
11. Patrick Pécherot - Joe Pinelli «**Dernier été**»
12. Brigitte Aubert - Max Cabanes «**Boulevard du Midi**»
13. Romain Slocombe - Jean-Claude Denis «**Hématomes**»

Plus simple et plus rapide, commandez directement sur :
www.lexpress.fr/boutique/les-petits-polars

FRAIS DE PORTS OFFERTS avec code POLAR14

BON DE COMMANDE

A renvoyer accompagné de votre règlement sous enveloppe à l'adresse suivante : **L'EXPRESS BOUTIQUE**, 4 rue de Mouchy 60438 Noailles cedex

MA COMMANDE

Nom du produit	Référence	Prix unitaire	Quantité	Prix Total
Coffret 13 livres les «petits polars du Monde»	POLARZ1	29,50€	.....	.....€
			Frais de ports	OFFERTS
			TOTAL À PAYER	.....€

MON RÈGLEMENT

Ci-joint mon règlement de .....€ par :

❑ chèque à l'ordre de Groupe Express Roularta

❑ carte bancaire N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_| Clé* |_|_|_| Clé* : les trois derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

AG18437

MES COORDONNÉES

SHL/PCPLI429

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

.....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville.....

Pays.....

E-mail : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

@ |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

J'accepte de recevoir les informations de L'Express Boutique ❑ Oui ❑ Non et de ses partenaires ❑ Oui ❑ Non

Offre valable jusqu'au 31/12/2014, dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi «Informatique et Libertés» du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données que vous avez transmises,en adressant un courrier à Groupe Express-Roularta. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❐

GROUPE EXPRESS ROULARTA, AU CAPITAL DE 47 150 040 € - SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHATEAUDUN 75308 PARIS CEDEX 09 - RCS 552 018 681 PARIS

KIOSQUE.FR

INDEX
DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire a aimé : ★ un peu ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ génial ☆ pas du tout

Robert Alexis	*L'Homme qui s'aime*	Le Tripode	73	★★★
Antonio Altarriba & Keko	*Moi, assassin*	Denoël Graphic	94	★★★
Silvia Avallone	*Marina Bellezza*	Liana Levi	53	★★★
J.G. Ballard	*La Bonté des femmes*	Tristram Editions/Souple	29	★★★
John Banville	*La Lumière des étoiles*	Robert Laffont	48	★★★
Sebastian Barry	*L'Homme provisoire*	Joëlle Losfeld	52	★★★
Nathalie Bauer	*Les Indomptées*	Philippe Rey	73	★★★
Serge Bloch	*La Grande Histoire d'un petit trait*	Sarbacane	95	★★★
Britta Böhler	*La Décision*	Stock	59	★★★
Anne-Laure Bondoux	*Tant que nous sommes vivants*	Gallimard jeunesse	95	★★
Hervé Bourhis	*Le Teckel*	Professeur Cyclope/Casterman	94	★★
Nickolas Butler	*Retour à Little Wing*	Autrement	58	★★
Truman Capote	*Un plaisir trop bref (lettres)*	10/18	29	★★
Gilles Dal & Johan De Moor	*Cœur glacé*	Le Lombard	94	★★★
Craig Davidson	*Cataract City*	Albin Michel	51	★★★
Isabelle Desesquelles	*Les hommes meurent, les femmes vieillissent*	Belfond	71	★★
Sophie Divry	*La Condition pavillonnaire*	Noir sur Blanc/Notabilia	72	★★
Christophe Donner	*Quiconque exerce ce métier stupide mérite tout ce qui lui arrive*	Grasset	72	★★★
Cécile Duflot	*De l'intérieur*	Fayard	96	★
Annie Ernaux	*Le Vrai Lieu*	Gallimard	70	★★★
Nathan Filer	*Contrecoups*	Michel Lafon	57	★★★
Kurt Flasch	*Pourquoi je ne suis pas chrétien*	Les Belles Lettres	87	★★★
John Eliot Gardiner	*Musique au château du ciel*	Flammarion	87	★★★
Tim Gautreaux	*Nos disparus*	Le Seuil	44	★★★
Gauz	*Debout-payé*	Le Nouvel Attila	71	★★
Robert Goolrick	*La Chute des princes*	Anne Carrière	49	★★★★
Simonetta Greggio	*Les Nouveaux Monstres*	Stock	70	★★★
Arnon Grunberg	*L'Homme sans maladie*	Editions Héloïse d'Ormesson	55	★★
Mohsin Hamid	*Comment s'en mettre plein les poches en Asie mutante*	Grasset	54	★★
Siri Hustvedt	*Un monde flamboyant*	Actes Sud	46	★★
Wally Lamb	*Nous sommes l'eau*	Belfond	51	★★
Nell Leyshon	*La Couleur du lait*	Phébus	54	★★
Anthony Marra	*Une Constellation de phénomènes vitaux*	JC Lattès	59	★★★
Claire Messud	*La Femme d'En Haut*	Gallimard/Du monde entier	50	★★★★
Philipp Meyer	*Le Fils*	Albin Michel	42	★★★★
Haruki Murakami	*L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage*	Belfond	46	★★
Yôko Ogawa	*Petits Oiseaux*	Actes Sud	52	★★★
Leonardo Padura	*Hérétiques*	Métailié	44	★★★
Daniel Picouly	*Little Piaf. Il faut sauver la reine !*	Albin Michel jeunesse	95	★★
Jean-Marc Roberts	*Deux vies valent mieux qu'une*	J'ai lu	29	★★
Olivier Rolin	*Le Météorologue*	Seuil	68	★★★
James Salter	*Et rien d'autre*	L'Olivier	30 et 34	★★★★
Karel Schoeman	*Des voix parmi les ombres*	Phébus	53	★★★
Taiye Selasi	*Le Ravissement des innocents*	Gallimard/Du monde entier	45	★★★★
Gitta Sereny	*Une si jolie petite fille*	Plein jour	86	★★★
Valentin Spitz	*Montebourg*	L'Archipel	96	★★
Gunnar Staalesen	*L'Enfant qui criait au loup*	Gaïa	26	★★★
Bilal Tanweer	*Le monde n'a pas de fin*	Stock/La Cosmopolite	58	★★
Gonçalo M. Tavares	*Un homme : Klaus Klump & La Machine de Joseph Walser*	Viviane Hamy	55	★★★
Steve Tesich	*Price*	Monsieur Toussaint Louverture	48	★★★
Valérie Trierweiler	*Merci pour ce moment*	Les Arènes	96	☆
Juan Gabriel Vásquez	*Les Réputations*	Seuil	47	★★★
Adelle Waldman	*La Vie amoureuse de Nathaniel P.*	Christian Bourgois	57	★★
Benjamin Wood	*Le Complexe d'Eden Bellwether*	Zulma	56	★★

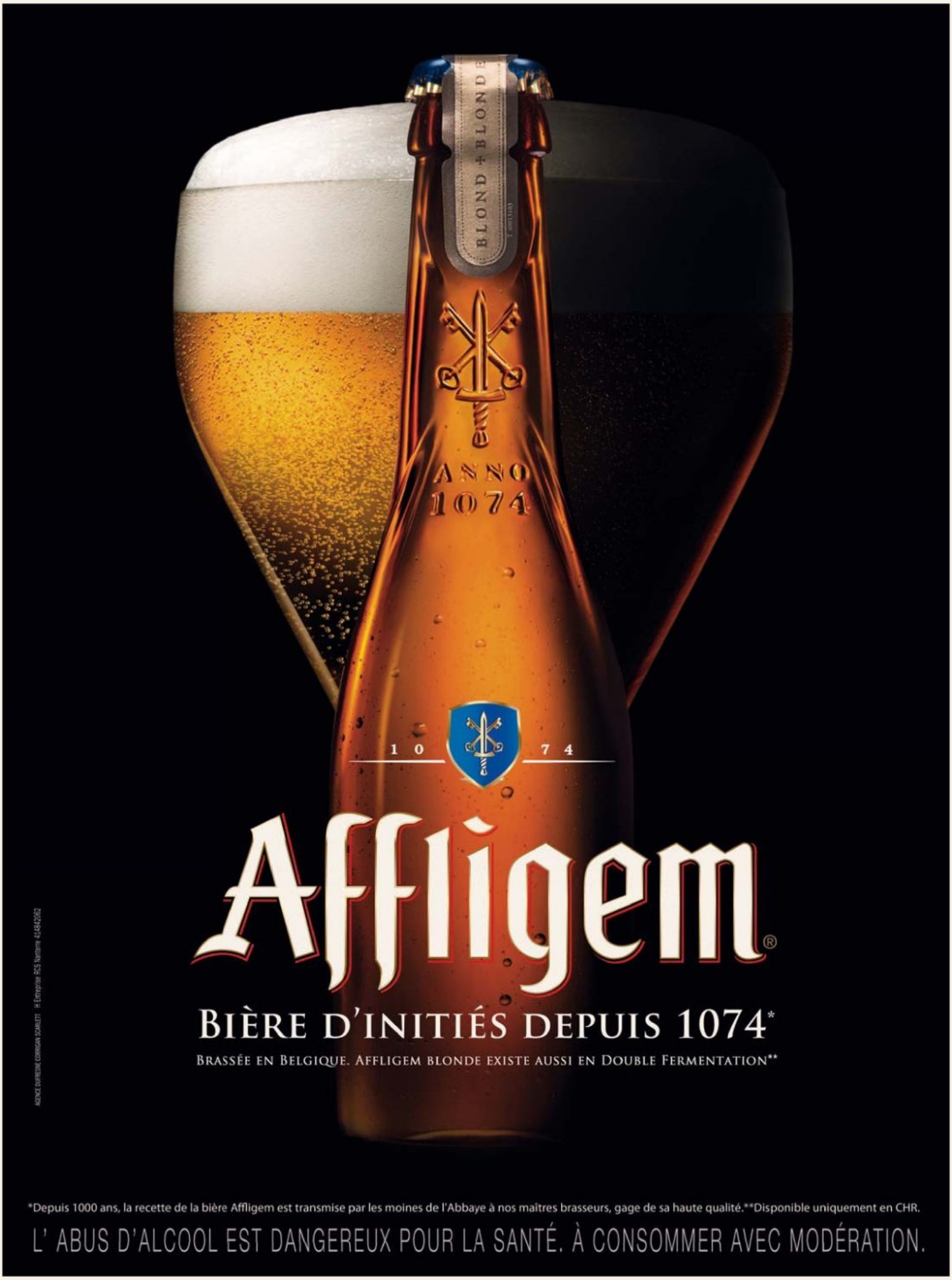
PLUS CRÉATIF QUE
SAINT LAURENT
PLUS ATTENDU QUE
HUNGER GAMES
PLUS SEXY
QU'EVA GREEN
PLUS ÉMOUVANT
QUE SAMBA
PLUS GOURMAND
QU'HANNIBAL

STUDIO CINE LIVE
NOUVELLE FORMULE

ou

EN VENTE ACTUELLEMENT

AG18400


BLOND + BLOND
ANNO
1074
1 0 7 4
Affligem®
BIÈRE D'INITIÉS DEPUIS 1074*
BRASSÉE EN BELGIQUE. AFFLIGEM BLONDE EXISTE AUSSI EN DOUBLE FERMENTATION**
*Depuis 1000 ans, la recette de la bière Affligem est transmise par les moines de l'Abbaye à nos maîtres brasseurs, gage de sa haute qualité.**Disponible uniquement en CHR.
L' ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.